

A classical painting of Medusa's head, surrounded by a dense, chaotic mass of snakes. The snakes are rendered in various colors and patterns, including brown, grey, and white. Medusa's face is pale with a look of intense, terrifying expression, her eyes wide and staring. The background is dark and atmospheric.

DE LA GNOSE
À L'OECCUMENISME

Étienne COUVERT

ÉDITIONS DE CHIRÉ

Chiré en Montreuil - 86190 Vouillé

PRÉFACE

DE LA GNOSE A L'ŒCUMENISME

Les sources
de la crise religieuse

Éditions de Chiré

CHIRÉ EN MONTREUIL 86190 VOUILLÉ

Si ce volume vous permet de découvrir notre maison, communiquez-nous votre nom et votre adresse et vous recevrez ainsi une documentation sur nos livres et nos revues.

ÉDITIONS DE CHIRÉ

Chiré en Montreuil - 86190 Vouillé

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1983, Éditions de Chiré

PRÉFACE

Exposer clairement des problèmes complexes : tel est le talent d'Étienne Couvert. S'exprimant dans une langue limpide, il simplifie, sans les déformer, les questions qu'il traite. On ne trouve pas chez lui le jargon abstrait qui rend si obscurs les développements des philosophes modernes.

Mais son livre est dense. Il est riche de beaucoup de lectures et fort d'une grande expérience dans la bataille des idées. On y retrouve la substance de quelques-uns de ces traités, aujourd'hui introuvables, qui faisaient la solidité, la sérénité et aussi le charme incomparable du classicisme catholique.

Étienne Couvert rassemble ici, dans un même travail, des articles qui ont paru dans le *Bulletin de la Société Barruel* et qui lui sont toujours plus demandés. Ce recueil retrace les principales étapes de la dissémination gnostique dans le monde chrétien, depuis la gnose primitive de Simon le Magicien, de Basilide et de Valentin, jusqu'à la luxuriante floraison de la littérature ésotérique qui en est la manifestation moderne.

Mais il ne s'agit pas de vagues généralités grandiloquentes. Pas du tout. Grâce aux citations qui sont mises sous nos yeux, nous faisons une constatation étonnante : les formulations des anciens gnostiques, qui sont les véritables « Pères » de la contre-église, se retrouvent quasiment les mêmes sous la plume de leurs brillants et prolixes disciples d'aujourd'hui.

Et le personnage qui fait la charnière entre les deux gnoses, l'ancienne et la moderne, c'est Descartes, l'ennemi personnel

d'E. Couvert. Le portrait qu'il en trace est loin de coïncider avec celui que l'on nous présente au Lycée et à la Faculté. En faisant du doute la base de sa prétendue certitude, le philosophe de La Haye a ouvert la voie à la gnose orientaliste qui s'étale chez nos libraires et qui remet en question, un à un, tous les dogmes de la foi chrétienne.

Il n'existe pas aujourd'hui, sur ce sujet, un ouvrage aussi actuel, aussi cultivé, aussi pratique.

JEAN VAQUIÉ

CHAPITRE I

LA GNOSE, TUMEUR AU SEIN DE L'ÉGLISE

DONNÉES HISTORIQUES

La découverte en Égypte, près de Nag Hammadi, en 1946, d'une bibliothèque gnostique en langue copte a renouvelé nos connaissances sur la Gnose. Auparavant, il était courant de définir la Gnose comme une pénétration de la pensée grecque dans le Christianisme primitif ou comme le résultat d'un syncrétisme oriental, les religions de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte, s'efforçant de pénétrer la jeune Église et d'y faire germer leurs propres croyances.

Depuis la découverte de ces manuscrits, il nous faut bien réviser ces thèmes et ramener la gnose à une origine plus proche du Christianisme ; elle est née en milieu judéo-chrétien, elle s'est nourrie d'une pensée spécifiquement juive, empruntée à tout un bagage littéraire tiré de l'Ancien Testament, même si elle a pris son vocabulaire au grec et des formules d'apparence philosophique à l'Égypte et à l'Iran. Il faut, en effet, distinguer soigneusement un fond culturel ou religieux sur lequel va se développer un enseignement nouveau et ce qui constitue le caractère spécifique de ce dernier : ce ne sont pas des similitudes de vocabulaire, des formules reprises ici ou là qui le constituent, mais c'est la nouvelle ordonnance de l'ensemble.

Or, l'enseignement gnostique est original. On ne le retrouve nulle part ailleurs, ni dans les religions païennes connues à cette époque, ni dans la philosophie grecque, ni dans l'astrologie.

La Gnose n'est pas une Église : elle n'a pas provoqué l'apparition d'un clergé avec une hiérarchie, ni de rituels liturgiques¹.

La Gnose n'est pas une philosophie : elle ne prétend pas démontrer à l'aide de la raison des vérités universelles, accessibles à tous les hommes de réflexion. Elle ne donne pas de l'Univers une vision rationnelle. Elle refuse un enseignement commun diffusé par une école.

La Gnose est essentiellement une végétation religieuse parasitaire, se nourrissant du Christianisme pour en tirer un certain nombre d'éléments qu'elle va détourner de leur sens naturel pour leur donner une signification nouvelle totalement opposée à l'enseignement de l'Église.

La Gnose est une secte d'initiés, prétendant avoir reçu une révélation plus parfaite que celle de Jésus, réservée à des esprits d'élite qui vont être détournés de l'enseignement ordinaire de l'Église et constituer comme un chancre rongeur à l'intérieur de la communauté chrétienne.

1° LA RÉVÉLATION DE JÉSUS-CHRIST

Les miracles de Jésus en Palestine furent le point de départ d'un immense étonnement : on ne pouvait les nier ; même les Pharisiens et les Sadducéens y assistaient comme frappés de stupeur ; on disait : « d'où lui vient donc son pouvoir ? Qui est-il donc que les flots et les vents lui obéissent ? Jamais nous n'avons vu tel prodige ! » Le premier gnostique, leur maître à tous, Simon le Magicien, se prétendait capable de provoquer des miracles par une savante mise en scène ; mais devant les vrais miracles de saint Pierre en Samarie, il fut proprement suffoqué. Aussi demanda-t-il à saint Pierre de lui vendre son pouvoir, de lui révéler ses « trucs » de magicien. Après l'étonnement, est venue

l'indignation, on disait : « C'est par Béalzébud qu'il chasse les démons ! »

Son enseignement également provoquait une stupeur bien justifiée : « D'où lui vient donc sa science et sa sagesse ? N'était-il pas le fils d'un charpentier ? » On peut faire une distinction dans cet enseignement : d'une part, les paraboles, vérités morales simples, accessibles aux esprits les plus frustes, mais aussi vérités profondes accessibles aux plus hautes intelligences ; et, d'autre part, son enseignement proprement divin : les grands mystères sur Dieu, dépassant infiniment les capacités de toute intelligence. Lorsque les Apôtres vont répandre cet enseignement à travers le monde, il va prendre un essor extraordinaire. Il va atteindre en un siècle tout l'empire romain et toutes les classes de la société. Voilà encore la source d'un profond étonnement : « Comment de simples pêcheurs galiléens ont-ils pu ainsi être écoutés et suivis par des communautés nombreuses et des esprits de tous les niveaux ? Là aussi, il doit y avoir une cause secrète, cachée, qu'il faut découvrir ! »

Les Gnostiques n'ont pas compris ceci : les vérités les plus simples, saisies par les esprits les plus pauvres au niveau du sens commun, sont aussi les vérités les plus profondes qui ne peuvent être saisies au niveau le plus élevé que par une élaboration intellectuelle difficile, une réflexion soutenue, une sagesse acquise par une longue expérience. Ils vont donc chercher la cause de cette expansion dans un enseignement secret, réservé par Jésus à quelques disciples privilégiés : Jacques, Jean, Matthias ou Thomas. Ils vont distinguer l'enseignement exotérique, diffusé par les Apôtres aux gens du commun et un enseignement ésotérique, réservé par Jésus et quelques Apôtres à des initiés supérieurs.

Voilà l'origine de la Gnose.

Précisons encore ceci : l'enseignement de Jésus et des Apôtres fut aussi à l'origine d'une grande déception : le Christianisme ne prétend pas donner d'emblée, par une simple affirmation gratuite, la certitude immédiate et définitive du salut éter-

nel : il faut pour l'atteindre une vie de vertu, de renoncement, d'ascèse : il peut toujours être remis en cause par le péché. Ce salut final est gagné par l'effort constant de tout l'être vers la perfection. Voilà qui est singulièrement exigeant, difficile, ardu, mais rendu possible par l'action de la grâce.

Les Gnostiques vont donc chercher un moyen de salut immédiat, définitif, évitant cette obligation d'un effort constant sur soi. Ils vont le présenter comme un secret dont la possession doit vous délivrer de toute inquiétude et vous assurer un repos dans la certitude.

Enfin, pour les Gnostiques, le Christ n'a pas donné une réponse pleinement satisfaisante sur l'existence du mal dans le monde. Ils vont donc chercher l'origine du mal non point dans l'homme, mais dans le monde divin, l'homme n'étant point pécheur et donc coupable, mais victime d'un mal qui lui a été imposé d'en-haut. Il faudra attendre les grands docteurs chrétiens et précisément saint Thomas d'Aquin pour trouver cette réponse adéquate à la difficulté soulevée.

A partir de ces considérations sur l'enseignement de Jésus vont se déduire toutes les affirmations des Gnostiques. Mais avant de les développer, il faut examiner leurs procédés :

2° LES PROCÉDÉS GNOSTIQUES :

L'examen des faits montre que les Gnostiques ont suivi dans son développement l'expansion du Christianisme, s'attachant aux pas des disciples et soulevant les objections dont nous avons parlé soit directement en face, soit indirectement en les chuchotant aux premiers convertis enthousiasmés.

Après le meurtre de saint Étienne, saint Pierre se réfugie en Samarie et se trouve aussitôt en face de Simon le Magicien, père de la Gnose. L'Église se développe à Antioche, en Syrie ; aussitôt, on voit apparaître Nicolas, un des diacres, qui donna son nom aux Gnostiques Nicolaïtes, puis Ménandre, Saturnil. L'Évangile est prêché en Égypte, à Alexandrie. On y entend alors l'enseignement de Basilide, dont les formules sont si proches du

Bouddhisme, puis Valentin, le plus grand des Gnostiques. A Rome, on entend celui de Marcion ; à Lyon, celui de Marcos, etc.

Les Gnostiques se fondent au milieu des communautés chrétiennes. Ils donnent un enseignement individuel, discrètement. Tertullien nous dit qu'ils commençaient « par énoncer la foi commune en des formules équivoques !.. pour induire les fidèles en erreur ». Saint Irénée nous raconte « qu'ils attirent les gens en leur parlant comme nous parlons nous-mêmes. Ils se plaignent de ce que nous les traitons comme des excommuniés alors que, de part et d'autre, les doctrines sont les mêmes. Et puis ils ébranlent peu à peu la foi par leurs questions. De ceux qui ne résistent pas, ils font leurs disciples. Ils les prennent à part pour leur dévoiler le mystère inénarrable de leur Plérôme ».

Voici un joli texte tiré du « Contra Haereses » de saint Irénée. On le dirait écrit d'aujourd'hui. Nous assistons encore maintenant à de telles manœuvres !

Les Gnostiques pratiquent « l'anonymat » comme un système d'enseignement. Ils ne signent pas leurs écrits. Nous ne connaissons leurs noms que par les hérésiologues et ceux-ci eurent beaucoup de mal à les découvrir. Ils eurent autant de mal à se procurer leurs manuscrits secrets. Saint Épiphane nous raconte comment lui-même a fréquenté un temps les Gnostiques d'Égypte, attiré dans leur antre par quelque femme : « Si j'ai échappé à leurs griffes, dit-il, cela n'a pas été dû à ma seule vertu personnelle, mais à l'aide divine qui répondit alors à mes prières ». Grâce à son passage parmi eux, nous avons beaucoup de renseignements sur les différentes sectes et les manuels utilisés. Saint Épiphane catalogue avec une précision remarquable les maîtres, leurs écoles, leurs manuscrits.

Les Gnostiques ne signent pas leurs écrits, mais ils fabriquent des écrits « auxquels, dit saint Athanase, ils attribuent de l'antiquité et donnent les noms des saints » (c'est-à-dire des Apôtres). Ce sont des « pseudépigraphes » et non des « apocryphes ». Nous connaissons les véritables auteurs de ces livres, mais

les auteurs désignés dans le texte sont mensongers : ce sont « Le Livre secret de Jean » — « La Sophia de Jésus » — « L'Apocalypse de Jacques » — « Le Discours de Zoroastre » — « L'Apocalypse d'Adam » — « Le Discours d'Hermès » — « L'Évangile de Thomas » — « Les paroles secrètes de Jésus », etc.

En général, Jésus, après la résurrection, a pris à part quelques disciples, Jacques, Jean, Thomas, et assis sous un arbre, il leur révèle un enseignement qu'ils devront garder pour eux-mêmes et ceux qu'ils jugeront dignes de le comprendre.

La lecture de l'« Évangile de Thomas » est en particulier très suggestive. Cet Évangile était un ouvrage de base des Gnostiques et particulièrement des Manichéens.

Une première lecture superficielle du texte laisse dans l'esprit l'impression d'ensemble qu'il s'agit d'un ouvrage parfaitement orthodoxe, les trois quarts des paroles de Jésus étant substantiellement identiques à celles des Évangiles canoniques ; mais une relecture plus attentive fait apparaître certaines insistances qui dénotent une intention sous-jacente : ce sont, par exemple, des répétitions fréquentes : « Que celui qui a des oreilles pour entendre entende » — « Ainsi, vous accéderez à la contemplation de ce que nul œil n'a vu » — « Connaissez-vous vous-même et ce qui est caché vous sera révélé » (sous-entendu : connaissez que vous avez en vous-même la divinité) — des formules panthéistes : « Lorsque vous ferez que les deux soient un, vous deviendrez fils de l'Homme » (c'est-à-dire votre retour à l'unité primordiale fera apparaître votre essence divine) — « Fends le bois, je suis là, soulève la pierre et tu m'y trouveras ! » — « Le royaume est en-dedans de vous » — « Toute femme qui sera faite mâle entrera dans le royaume des cieux ! »...

Ainsi, à partir de formules orthodoxes, par insistances sélectives, par adjonctions de formules en apparence obscures ou mystérieuses, on voit se dessiner déjà les principales thèses gnostiques qui semblent alors être issues de la bouche même du

Christ. Il n'y aura plus qu'à développer ces formules, tout en s'affirmant fidèles disciples de Jésus.

Enfin, un procédé remarquable, utilisé avec grand succès par les Gnostiques, fut de « récupérer » pour renforcer leur prestige les Grands Initiés du paganisme : Orphée, Pythagore, Hermès, Zoroastre, Homère même.

Il ne s'agit pas d'un syncrétisme religieux, c'est-à-dire que les Gnostiques ne cherchent pas à amalgamer les doctrines religieuses variées ou contradictoires pour en tirer une doctrine « dénominateur commun ». Il ne s'agit pas d'une super-Église fourretout.

Bien au contraire, il s'agit très exactement de faire tenir à ces personnages célèbres de l'antiquité, dont l'enseignement avait été oral, le langage même de la doctrine gnostique. C'est le recours à une autorité incontestée dans le passé et la rédaction de textes factices, attribués après coup à ces lointains ancêtres.

Ainsi, on voit Orphée représentant le Christ dans les anciennes catacombes romaines, à une époque où il avait été difficile de séparer les vrais Chrétiens des Gnostiques. Les hérésiologues leur reprochaient de représenter le Christ sous des visages païens : Hermès, Orphée, Homère, Pythagore. Saint Irénée raconte qu'une femme, Marcellina, avait rapporté à Rome un oratoire avec les figures de Jésus, Homère et Pythagore. Les sectaires avaient des médailles ou des statuettes représentant Platon, Pythagore. L'empereur Alexandre Sévère était également gnostique. Il vénérât dans son laraire Jésus-Christ, Abraham, Orphée et Apollonios de Tyane.

Dans la première catacombe, celle de saint Sébastien, on trouve dans une hypogée des Innocentii des inscriptions chrétiennes où se retrouvent les surnoms d'Hermès, Hermesius, Hermesianus. Carcopino décrit une tombe de Ravenne du 3^e siècle : la petite défunte, Juliana, est interpellée au masculin : « Salut, Eugamius » ; elle est représentée assise et Hermès lui touche les yeux, pour l'éveiller, avec une baguette de magicien. Il s'agit très certainement d'une tombe chrétienne gnostique. Le

Christ est parfois représenté sous forme d'un dieu païen, armé d'une baguette avec laquelle il ne ressuscite pas le mort, mais l'appelle au « réveil » : « Ouvre les yeux ! Vois ! Tu es divin ! »

Carcopino décrit une basilique pythagoricienne de Rome, assez semblable à une hypogée d'un cimetière chrétien. Il raconte une cérémonie liturgique qui paraît calquée sur la Cène chrétienne.

Homère était interprété par eux ainsi : Ulysse retenu dans l'île de Calypso désignait l'âme, étincelle divine, prisonnière du corps matériel et hésitant encore à se délivrer de son geôlier.

Les textes d'Hermès Trismégiste (= trois fois grand) ont été retrouvés dans la bibliothèque gnostique copte. De même, les « Vers d'Or » attribués à Pythagore, sont bien postérieurs au début du Christianisme ; ils datent au moins de la fin du 1^{er} siècle et contiennent des formules proprement gnostiques : « Tu sauras que la nature est UNE et semblable en tout » (panthéisme) — « Celui qui a transmis à notre âme la TETRAKTYIS, source de la nature infinie » (le nom divin est la nature de notre âme) — « A ceux qui savent éveiller ce qu'il y a de sacré dans leur âme, la nature montre toute chose » — « Lorsque tu abandonneras ton corps, tu seras immortel, un dieu immortel et non plus un mortel »... etc.

Ainsi, la Gnose s'est développée comme une secte parasitaire à l'intérieur du Christianisme pour en subvertir tout l'enseignement. On reconnaît déjà les procédés de nos modernistes dans l'art de séduire et de détourner les âmes de la Vérité ; on reconnaît encore la Légende naissante des « Grands Initiés » qui se transmettent de génération en génération une doctrine secrète.

L'ENSEIGNEMENT DE LA GNOSE

Pour bien comprendre les « Révélations » des Gnostiques, il est nécessaire de les débarrasser de tout le fatras mythologique dont elles sont ornées ou plutôt embrouillées, de les débarrasser

ser également d'un vocabulaire obscur qui avait la prétention de les rendre vénérables. Nous ne parlerons ni d'Eons, ni d'Archontes, ni de Plérôme, etc.

Mgr Lagier, dans son ouvrage sur « L'Orient chrétien » énumère plusieurs propositions en lesquelles peut se résumer tout l'enseignement de nos hérétiques. Nous verrons qu'à partir de ces affirmations étranges, on peut tirer toutes les grandes erreurs du monde moderne.

1° « *Le Dieu dont nous parle l'Ancien Testament est peut-être une divinité inférieure, ce n'est pas le vrai Dieu. Bien au-dessus de Lui se tient l'Être suprême, unique principe de tout ce qui est.* »

Les Gnostiques ont pratiqué un antibiblisme systématique. Ils ont retourné à l'envers toutes les affirmations de la Genèse. Leur cosmologie est une machine de guerre dressée contre Yahvé, le Dieu créateur. Le monde en son essence est divin. L'Être suprême est un abîme originel d'où sont sorties toutes les puissances spirituelles. C'est déjà une première forme de panthéisme. Yahvé Sabaoth, le Dieu créateur de la Genèse, est une émanation de l'Être suprême ; il s'est révolté contre lui en enfermant dans une matière dégradée et mauvaise les êtres purs, spirituels, émanés du grand abîme. Ce fut un démiurge (= architecte) maladroite. Il est la source de tous les maux. Voilà une explication de l'origine du mal et la désignation du grand coupable, le Dieu qu'adorent les Chrétiens.

2° « *La matière, en soi, s'oppose à Dieu.* »

Comprenons bien que cette matière n'est pas une émanation de l'Être suprême, mais une création du démiurge, œuvre maladroite qui va s'opposer à la perfection de la puissance divine, entraver son expansion. Il y eut donc dans cet acte créateur une erreur, une dégradation des êtres spirituels, une « chute originelle », non point celle du péché d'Adam, mais celle du Péché de Yahvé.

3° « *Dieu se déploie et se révèle graduellement par des puissances célestes, par des êtres divins en leur origine.* »

C'est la doctrine de l'émanation (emanare = se répandre hors de soi). Le monde est une divinité qui se répand hors d'elle-même, par une extension de son être ; le monde est un Dieu-Être suprême en perpétuelle croissance. De l'abîme originel, ce Dieu engendre une multitude d'êtres qui ne sont que des parcelles de lui-même. Le monde est en perpétuel devenir. Il est divin par nature, puisqu'engendré et non créé. Hélas ! Yahvé a formé la matière, il a dégradé ce monde, il en a ainsi entravé l'expansion, l'évolution vers cette plénitude divine que les Gnostiques appellent le « Plérôme ».

De plus, Dieu se révèle à l'intérieur du monde par ses envoyés, être divins, engendrés par lui, qui, à intervalles réguliers, vont rappeler aux hommes déçus et prisonniers de la matière qu'ils sont eux aussi divins. Il faut donc une révélation continue : on voit apparaître là les premiers linéaments de la légende des Grands Initiés. La Gnose est bien une « révélation » d'une réalité cachée.

4° « *La matière est mêlée d'étincelles divines² ; ces étincelles sortent de leur prison matérielle grâce au Christ qui agit dans les rites sacrés de la magie.* »

L'âme humaine est donc divine (étincelle ou éclat d'un Dieu qui s'étend à tous les êtres). Le corps est une gangue terrestre, une prison dont il faut se débarrasser pour faire apparaître cette divinité qui réside en nous. Le Christ est le plus grand des Initiés envoyés d'en-haut. Il va apprendre aux hommes qu'ils sont divins. « Regardez à l'intérieur de vous-mêmes et vous y verrez votre propre divinité », telle est la formule répétée dans l'évangile de Thomas. Pour cela, il faut vous débarrasser de cette prison matérielle qui vous cache votre vraie nature. Réveillez-vous ! Comprenez enfin ! Connaissez donc votre caractère divin ! Il n'est nul besoin de conquérir à la force de votre ascèse une ressemblance avec Dieu. Vous êtes déjà divin, mais vous ne le savez pas. Cette connaissance vous délivrera. C'est « le Salut par la Gnose » (= connaissance).

On retrouve ici presque les formules modernistes de l'imma-

nence vitale : Dieu demeure dans l'homme (manere in = séjourner dans), l'homme n'a qu'à retourner son regard à l'intérieur de lui-même pour l'y trouver.

5° « *L'action du Christ fut réelle, mais son humanité charnelle n'a jamais été qu'apparence trompeuse : la passion et la résurrection ne sont que des symboles sans réalité.* »

Evidemment, un envoyé divin ne peut pas avoir subi la dégradation d'un corps matériel. Il lui a bien fallu prendre forme matérielle pour se faire connaître et pouvoir agir efficacement auprès d'hommes eux aussi prisonniers de leur corps physique. Mais le Christ n'avait pas à racheter par une passion les péchés des hommes, puisque ceux-ci n'existent pas. Il n'y a qu'un seul péché, le « péché du monde », le péché de ce Yahvé qui a détérioré par sa création l'expansion de la divinité. Le Christ n'est pas venu délivrer les hommes de leurs fautes : il ne leur a pas enseigné une « voie », un chemin à parcourir pour atteindre une perfection possible à venir. Il leur « a révélé », c'est-à-dire « dévoilé » ce qu'ils ne savaient pas, qu'ils étaient Dieu, déjà, depuis toujours.

6° « *Le divin qui est enchaîné dans la matière, c'est-à-dire l'âme humaine, n'est pas responsable de la chair qui l'opprime. L'esprit reste pur : il n'est point solidaire des passions, dans les fautes commises.* »

Voilà enfin où il fallait en venir ! Le gnostique refuse aux hommes la responsabilité de leurs actes. Puisque la matière est mauvaise, notre corps de chair ne peut produire que des actes mauvais. Mais ce corps est notre prison. Notre âme « étincelle divine » ne peut pas avoir le moindre rapport avec quelque mal que ce soit. Comment expliquer tout cela ? En décomposant l'homme en trois parties : un corps matériel, le « soma », une animation proprement physiologique, la « psyché » et une âme spirituelle d'essence divine, le « pneuma ». Cette structure ternaire de l'homme est une géniale invention : le siège des passions, la « psyché » est une puissance mauvaise liée à la matière qu'elle soutient dans l'existence ; il faut s'en débarrasser au plus

tôt. Le « pneuma », lui, reste impassible, spectateur indifférent des vaines agitations du corps.

Cette division ternaire de l'homme se retrouve dans l'occultisme moderne qui utilise un autre vocabulaire pour désigner les mêmes réalités : ils conçoivent un monde spirituel, un monde astral, un monde matériel. L'homme est composé d'un corps, d'un double et d'une âme ! Vieux procédé pour ôter à l'homme sa véritable responsabilité et lui refuser la maîtrise de ses actes.

On retrouve dans cet exposé tout le protestantisme. Luther n'a-t-il pas affirmé que l'homme était incapable d'un acte bon, que les œuvres sont inutiles et que l'on n'est sauvé que par la foi seule ?

On retrouve encore là les premiers linéaments de la psychanalyse moderne dont la fonction essentielle est de rechercher le siège du subconscient dans la « psyché », motrice des passions, et de « libérer » l'homme en lui dévoilant qu'il n'est pas coupable, mais toujours victime innocente de pulsions instinctives auxquelles il doit laisser libre cours puisqu'elles n'altèrent pas sa nature : libération sexuelle, etc.

7° « *Les lois écrites et les lois naturelles ont été conçues par des dieux inférieurs et ne sont pas toujours homologuées par le vrai Dieu, dont l'essence dépasse toute pensée et dont la nature est indicible.* »

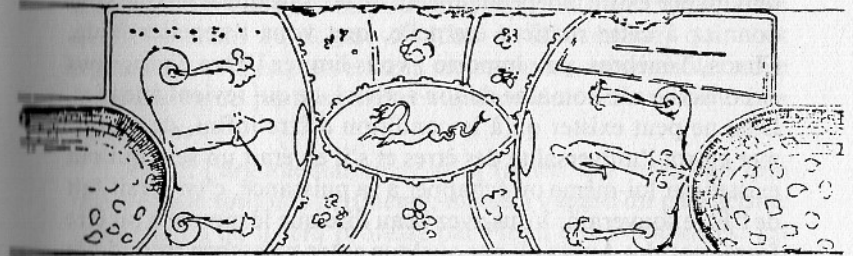
Les Gnostiques sont par définition antinomistes, c'est-à-dire qu'ils refusent toute loi. Un être d'essence divine n'a pas besoin de loi, celle-ci étant un moyen pour atteindre une fin. Or, l'être divin est à lui-même sa propre fin. De plus, une loi est reçue d'une autorité qui vous y soumet. Un être divin est totalement maître de lui et n'a nul besoin de soumission. Cette loi naturelle dont parlent les Gnostiques est une construction arbitraire d'un esprit malveillant voulant soumettre les autres êtres à ses caprices, c'est une sujétion indigne d'une « étincelle divine ». Yahvé a voulu enfermer notre nature divine dans un corps matériel et nous imposer ses caprices. Voilà un grand sujet d'indignation

pour nos sectaires. Le vrai Dieu, c'est la plénitude de la Divinité, le « Plérôme ». Son essence est de contenir tous les êtres, de les englober dans un immense « Tout ». On ne peut le définir, puisqu'il transcende toutes les limites ; il est le « Grand Tout », « l'Abîme innommé ». Le salut pour l'âme divine est de se perdre en lui.

On trouve dans cette dernière proposition la révolte de celui qui a prononcé le « non serviam » et qui a dit à Adam et Eve : « Eritis sicut Dei », si vous mangez de l'Arbre de la Connaissance (= Gnose).

8° *Le culte du serpent.*

Il existait parmi les sectes gnostiques celle des Ophites ou Naassènes (ophis en grec et naas en hébreu signifient serpent) : ce sont les grands Gnostiques, ceux qui ont pénétré le plus avant dans le mystère des révélations : « Nous vénérons le serpent, disent-ils, parce que Dieu l'a fait cause de la Gnose pour l'humanité : il apprit à l'homme et à la femme la complète connaissance des mystères d'en-haut ». Ils s'assemblent autour d'une table, ils disposent les pains, puis ils appellent avec des incantations, le serpent qui vient se lover parmi les offrandes. Alors, seulement, ils se partagent les pains... C'est là, prétendent-ils, le sacrifice parfait, la véritable eucharistie... (cf. fig. 1)



On a retrouvé à Rome une construction gnostique des premiers siècles de l'ère chrétienne, dans laquelle les Naassènes ou Ophites rendaient un culte au Serpent. Ici, le Serpent est reproduit sous la forme d'un dragon au sommet de la voûte comme objet d'adoration pour les fidèles de la Secte.

Extrait de Jérôme CARCOPINO : « *De Pythagore aux Apôtres* ».

Ainsi, le cercle est fermé. Toutes ces élucubrations prétendument savantes sont destinées en réalité à détourner les Chrétiens de l'adoration du vrai Dieu et à les porter vers l'adoration du Serpent, suprême but de la secte : cette célébration satanique ressemble, à s'y méprendre, à la cène rosicrucienne pratiquée le vendredi saint dans les rituels maçonniques du 18^e degré.

LES DÉFICIENCES DE LA GNOSE

1° LE PANTHÉISME

Il y a, dans l'enseignement des Gnostiques, une cascade d'incohérences qui aboutissent à des conclusions dénuées de tout bon sens. Les premiers apologistes chrétiens et les Pères de l'Église n'ont pas manqué de faire ressortir dans leur argumentation les inconséquences de leur doctrine.

Saint Irénée, par exemple, dans son « *Adversus Hereses* », se propose de renverser tout leur système. Voici comment Mgr Freppel résume son argumentation :

« Ou vous séparez Dieu du Monde, ou vous confondez Dieu et le Monde, et, dans l'un et l'autre cas, vous détruisez la vraie notion de Dieu. Si vous placez la création hors de Dieu, en ce sens qu'elle existe indépendamment de lui, quelque nom que vous donniez à cette matière éternelle, que vous l'appeliez Vide, Chaos, Ténèbres, peu importe : vous limitez l'Être divin, vous circonscrivez le domaine de son activité, ce qui revient à le nier. Dieu ne peut exister qu'à la condition d'être infini, de renfermer en soi l'universalité des êtres et s'il en était un seul qui pût exister par lui-même ou échapper à sa puissance, c'en serait fait de l'Être souverain. Vous avez beau dire que le monde a pu être formé par des Anges ou par quelque autre puissance secondaire (ici le démiurge, Yahvé), de deux choses l'une : ou ils ont agi contre la volonté du Dieu suprême, ou d'après son commandement. Dans la première hypothèse, vous accusez Dieu d'impuissance ; dans le second cas, vous êtes ramenés malgré vous à la

doctrine chrétienne, qui voit dans les Anges de simples instruments de la volonté divine. Donc, ou admettez la Création, ou renoncez pour toujours à trouver le Dieu véritable. »

Dans cette première alternative, les Gnostiques sont condamnés à inventer un Dieu vide de tout pouvoir, leur Plérôme, grand Tout indicible, inconnaissable, inconscient, non personnel. La création du monde matériel est une catastrophe maladroite d'une divinité inférieure, qui a voulu manifester son indépendance et sa volonté propre en agissant à l'insu de la Divinité-Plérôme. C'est le cas de Yahvé.

« Que si, au contraire, vous placez la Création en Dieu, de telle sorte qu'elle se réduise à un pur développement de sa substance (c'est donc l'Émanation), vous entrez dans une voie encore plus inextricable. Alors, tout ce qu'il y a dans les créatures d'imperfections et de souillures retombe sur Dieu lui-même, dont la substance devient la leur. Vous dites que le monde est un fruit de l'ignorance et du péché (le péché de Yahvé), le résultat d'une déchéance ou d'une Chute de Plérôme, une dégénération progressive de l'Être ou, suivant votre métaphore favorite, « une tache sur la tunique de Dieu » ; mais ne voyez-vous pas que, dans cette confusion de l'infini avec le fini, c'est la nature divine elle-même qui déchoit, qui dégénère, qui est entachée de vice et d'imperfection ? Est-il possible d'altérer plus gravement la notion de Dieu ? Vous ne pouvez échapper à cette conséquence qu'en revenant au dogme chrétien de la Création, qui, tout mystérieux qu'il est, renferme la seule solution raisonnable, parce qu'il distingue parfaitement ce qui ne doit être ni séparé ni confondu. »

Telle fut l'argumentation de saint Irénée. On verra plus loin qu'elle reste toujours pertinente, même à l'égard du panthéisme moderne tel qu'il sera professé par Hegel et les Marxistes. En effet, si le Monde et Dieu ne font qu'un seul Être, il faudra introduire dans ce monde divin le mouvement, les accidents, les imperfections, le mal : le panthéisme sera nécessairement évolutionniste.

2° LE PROBLÈME DU MAL

Saint Augustin nous raconte qu'il vécut quelque dix ans parmi les Manichéens, qui furent les Gnostiques de son temps : « Je croyais alors que ce n'est pas nous qui péchons, mais que c'est une nature étrangère qui pêche en nous (nescio quam aliam in nobis peccare naturam)... Je prenais plaisir à croire que je n'étais jamais coupable... J'étais bien aise de me justifier et de rejeter ma faute sur je ne sais quel principe qui était distinct de moi, quoiqu'il fût en moi (et accusare nescio quid aliud, quod mecum esset et ego non essem)... et mon péché était d'autant plus incurable que je ne croyais point être pécheur... »

Or, ce je ne sais quel principe qui était en moi, tout en n'étant pas moi, c'est Dieu, source de mes fautes : « Il y a dans le ciel une cause inévitable qui fait pécher (inevitabilis causa peccandi) : c'est Vénus, Saturne ou Mars qui vous ont fait faire telle ou telle action, voulant ainsi que l'homme soit exempt de toute faute et qu'elle soit rejetée sur celui qui a créé les cieux et les astres... Or, qui est celui-là, sinon vous, mon Dieu ! » (culpandus sit autem caeli et siderum creator et ordinator).

On voit par ces passages tirés des « Confessions », quel usage les Gnostiques avaient fait de l'astrologie. Ce je ne sais quoi qui pêche en nous, c'est Dieu, donc « Un Autre », le grand coupable. Cependant, les Gnostiques affirment simultanément que notre « Pneuma », esprit pur, est une étincelle divine et que, par là, il est parfait, incapable de quelque faute que ce soit.

Il y a là une incohérence fondamentale à propos de l'essence divine. Si la source du mal est dans la divinité, on ne voit pas comment l'homme, en prétendant rejoindre cette plénitude divine que les Gnostiques appellent le Plérôme, échapperait par là au mal qu'il s'efforce de rejeter sur Dieu.

Ensuite, on ne voit pas comment un être divin donc supposé bon par nature, par exemple, Yahvé, le Créateur, aurait pu produire un effet mauvais, par exemple, la matière. Cette attribution du mal à la divinité ne résoud pas la difficulté, mais ne fait

que reculer le problème et le rendre insoluble. D'où vient donc que le Créateur ait voulu cette chute des âmes dans la matière ? Les explications données par les Gnostiques sont bien hésitantes : maladie, accident, catastrophe... et ne peuvent satisfaire un esprit quelque peu cohérent.

Saint Augustin a mis du temps pour échapper aux attraits des Gnostiques ; mais il finit par les abandonner lorsqu'il eut compris, à la suite de ses entretiens avec l'évêque manichéen Faustus, que cette difficulté restait chez eux sans réponse.

Tertullien a fourni une réponse très intéressante à ce problème dans un « Traité contre Marcion », gnostique célèbre à Rome et disciple peu fidèle des Manichéens. Voici d'abord comment il résume l'objection des Gnostiques, qui est toujours celle de nos modernes incroyants :

« Si votre Dieu est bon, puisqu'il avait la prescience de l'avenir et le pouvoir d'empêcher le mal, pourquoi a-t-il souffert que l'homme, son image et sa ressemblance, ou plutôt sa substance elle-même par l'origine divine de son âme (on reconnaît là l'idée de l'âme, « étincelle divine », chère aux Gnostiques) se laissât surprendre par le démon et, infidèle à la loi, tombât dans la mort ? Si la bonté consistait à ne rien vouloir de pareil, la prescience à ne pas ignorer l'événement, la puissance à l'écarter, jamais ne serait arrivé ce qui ne pouvait advenir avec ces trois conditions de la majesté divine. Puisque cela est arrivé, il est donc certain que la bonté, la prescience, le pouvoir de votre Dieu, sont de vaines chimères. La chute eût-elle été possible, si Dieu était ce que vous le faites ? Elle est arrivée ; donc votre Dieu n'a ni bonté, ni prescience, ni pouvoir. »

Le problème est posé dans toute son acuité et l'argumentation blasphématoire est restée inchangée jusqu'à nos jours. Voici la réponse de Tertullien. Elle est admirable :

« Jamais Dieu n'est plus grand que quand il paraît petit au regard des hommes. Jamais plus miséricordieux que là où sa bonté se voile ; jamais plus indivisible dans son unité que là où l'homme aperçoit deux ou plusieurs principes (exemple des Mani-

chéens)... Si l'on demande à quel titre il est Dieu, il faudra débiter nécessairement par les œuvres antérieures à l'homme (remarquons bien le sens de cette nécessité : c'est l'homme qui fait un procès à Dieu selon son jugement propre. Il faut d'abord chercher au-dessus de lui le critère de son jugement) afin que la bonté de Dieu, révélée aussitôt par lui-même et reposant depuis lors sur une base indestructible, nous fournisse un moyen d'apprécier l'ordre et la sagesse des œuvres suivantes. (Nous dirions aujourd'hui un critère de jugement distinct de notre jugement propre, auquel cas nous serions juges et partie).

D'abord ce vaste univers par lequel il s'est révélé, notre Dieu, loin de l'avoir mendié à autrui, l'a tiré de son propre fonds, l'a créé pour lui-même. (C'est la réponse aux Gnostiques qui présentent Yahvé comme une divinité inférieure, utilisant les âmes, « étincelles divines » éternelles pour les enfermer dans la matière).

La première manifestation de sa bonté fut donc de ne pas permettre que le Dieu véritable restât éternellement sans témoin. Qu'est-ce à dire ? D'appeler à la vie des intelligences capables de le connaître. Y a-t-il, en effet, un bien comparable à la connaissance et à la possession de la Divinité ? (N'est-ce pas, en effet, toute la raison d'être des Gnostiques qui proposent un tel but à l'existence ?)

Quoique ce bien sublime fût encore sans appréciateur, faute d'éléments auxquels il se manifestât, la prescience de Dieu contemplait dans l'avenir le bien qui devait naître et le confia à son infinie bonté qui devait disposer l'apparition de ce bien, qui n'eut rien de précipité, rien qui ressemblât à une bonté fortuite, rien qui tînt d'une rivalité jalouse et qu'il faut dater du jour où elle commença d'agir.

(Tout ceci répond aux Gnostiques qui affirment que Yahvé créa la matière par accident, sans réfléchir aux conséquences catastrophiques de sa fantaisie, ou encore par vanité, pour montrer sa puissance aux autres divinités. On voit que Tertullien

connaissait bien ses adversaires et savait, à l'occasion, leur renvoyer la balle.)

C'est elle qui a fait le commencement des choses : elle existait donc avant le moment où elle se mit à l'œuvre. De ce commencement qu'il fit, naquit le temps, dont les astres et les corps lumineux nous marquent la distinction, l'enchaînement et les révolutions diverses. Ils vous serviront de signes, a-t-elle dit, pour supputer les temps, les mois, les années. (Tout ceci en réponse aux Gnostiques qui, fidèles disciples des astrologues, prétendaient que les planètes étaient des divinités inférieures et parfois malfaisantes.)

Ainsi, point de temps avant le temps pour celui qui a fait le temps. Point de commencement pour celui qui a créé un commencement. Ainsi, n'ayant pas commencé et n'étant pas soumise à la mesure du temps, on ne peut voir dans l'infinie bonté divine qu'une durée, immense et infinie ; on ne peut la regarder comme soudaine, accidentelle, provoquée à agir. (Comme la bonté d'une divinité capricieuse, capable à d'autres moments d'une volonté malveillante). Elle n'a rien qui puisse lui donner quelque ressemblance avec le temps ; elle est éternelle, sortie du sein de Dieu et, par conséquent, regardée comme sans fin et, par là même, digne de Dieu.

S'il est vrai que la bonté et la sagesse divines caractérisent le don fait à l'homme, n'allons pas, perdant de vue la première règle de la bonté et de la sagesse qui doit marcher avant toute discussion, n'allons pas, dis-je, condamner une chose d'après l'événement, ni décider en aveugle que l'institution est indigne de Dieu parce que l'institution a été viciée dans son cours, mais plutôt entrons dans la nature du fondateur qui a dû procéder ainsi : puis, à genoux devant son œuvre, abaissons nos regards plus bas.

Sans doute, quand on trouve dès les premiers pas la chute de l'homme, avant d'avoir examiné sur quel plan il a été conçu, il n'est que trop facile d'imputer à l'architecte divin ce qui nous est arrivé, parce que les plans de sa sagesse nous échappent. (Les

Gnostiques disaient bien que Yahvé était un architecte maladroit, « démiurge ».)

Mais aussitôt que l'on reconnaît sa bonté dès le début de ses œuvres, elle nous persuade que le mal n'a pu émaner de Dieu, et la liberté de l'homme dont le souvenir se présente à nous s'offre comme le véritable coupable du mal commis (et c'est pourquoi les Gnostiques et nos modernes psychanalystes s'efforcent de nier l'existence de cette liberté, parce qu'elle connote une responsabilité).

Par là, tout s'explique. Tout est sauvé du côté de Dieu, c'est-à-dire l'économie de sa sagesse, les richesses de sa puissance et de son pouvoir. Cependant tu as eu droit d'exiger de Dieu une grande constance et une inviolable fidélité à ses institutions, afin que, le principe étant bien établi, tu cesses, Marcion, de nous demander si ces événements peuvent maîtriser la volonté divine.

Une fois convaincu de la constance et de la fidélité d'un Dieu Bon, constance et fidélité qu'il s'agit d'appuyer sur des œuvres empreintes de sagesse, tu ne t'étonneras pas que Dieu, pour conserver dans leur immutabilité les plans qu'il avait arrêtés, n'ait pas contrarié des événements qu'il ne voulait pas. En effet, si originairement, il avait remis à l'homme la liberté de se gouverner par lui-même et s'il a été digne de sa majesté suprême d'investir la créature de cette noble indépendance, point que nous avons démontré, conséquemment il lui avait remis aussi le pouvoir d'en user. Quand on accorde une faculté, s'avise-t-on d'en contraindre ou d'en limiter l'exercice ? »

L'argumentation de Tertullien est remarquable en tous points. Que l'homme ne se fasse pas juge et partie : il lui faut donc un critère de jugement universel, antérieur au cas à résoudre : ce sera la perfection du monde sans l'homme.

Ensuite qu'il comprenne bien la nature d'un être intelligent, donc maître de ses actes : cette maîtrise est à la fois liberté et responsabilité, les deux faces d'une même réalité avec toutes leurs conséquences. Et surtout que l'homme n'aille pas demander à Dieu de modifier son plan de la création, parce qu'il n'en a pas

fait bon usage : ce serait pour lui un moyen de se rendre maître de la volonté divine et de lui imposer sa volonté propre à la suite de ses erreurs ; comme si un coupable, déféré au tribunal, voulait obliger le juge à modifier la loi pour l'adapter au nouvel état de fait créé par sa faute. (N'est-ce pas d'ailleurs ce que nous voyons aujourd'hui : les lois modernes ne sont plus l'expression d'un ordre objectif des choses, mais de la pratique courante devenue habitude codifiée.)

Cette explication par le libre-arbitre suppose, pour être pleinement probante, que l'on ne fasse pas d'erreur sur la liberté. En effet, selon la philosophie du sens-commun, la volonté est soumise à l'intelligence, laquelle est soumise à la connaissance, laquelle à son tour est sous la dépendance totale de la réalité.

Ainsi, il existe un ordre objectif des choses et notre volonté peut se trouver alors en opposition avec cet ordre : c'est le mal. Parce que nous connaissons, nous pouvons penser un autre ordre que celui qui nous est donné ; nous gardons sous un certain rapport une distance avec le réel qui donne un jeu, une marge d'indétermination dans notre vouloir.

Pour obtenir une pleine liberté qui soit une indépendance totale du réel créé, les philosophes modernes vont placer la volonté à la source de l'intelligence. Ainsi l'homme devient maître du réel, il décide lui-même du bien et du mal. Bientôt, il affirmera que le mal n'existe pas. Du coup, l'homme sera libre et irresponsable.

Nous verrons ce cheminement de la pensée hérétique, depuis les Gnostiques, qui refusent la liberté pour rejeter la responsabilité, en passant par les psychanalystes qui nient l'existence du mal, supprimant du coup la responsabilité, mais libérant les pulsions, jusqu'aux marxistes qui défient l'homme et en font le « Créateur », le moteur de l'Histoire. Mais n'anticipons pas !

3° LE SECRET INITIATIQUE

Il y a encore chez les Gnostiques une inconséquence de taille : la pratique du secret.

« Nous détenons, affirment-ils, la clé du salut. Il suffit de « connaître » pour atteindre la perfection, pour être débarrassé de tout sentiment de culpabilité. Nous possédons le moyen infail-
lible de déculpabiliser les hommes. » Et cependant, ce moyen, ils le gardent secret ; ils le réservent à des privilégiés : les Par-
faits, les « Elus », les « Cathares », c'est-à-dire les « Purs »,
ceux qui ont réalisé l'Unité parfaite, qui ont reçu l'Illumination,
les « Monoicoi », les « moines », seuls capables et dignes d'une
telle Science.

La difficulté, ici, reste sans réponse au regard du simple bon
sens. Quand on possède un tel bien, on veut naturellement le
faire partager aux autres. La « Bonne Nouvelle » se crie sur les
toits, à moins que l'on soit prisonnier d'un orgueil absurde :
en communiquant sa science à un autre, en effet, on ne la perd
pas ; bien au contraire, en la répandant autour de soi, on se gran-
dit soi-même, au moins de toute la reconnaissance et de l'estime
que l'on peut en retirer, en plus de la joie que l'on éprouve à
faire partager aux autres ses convictions.

A cette difficulté, quelques apologistes chrétiens ont fait
remarquer que les Gnostiques refusaient de répandre leurs écrits
parce que la lecture de leurs textes, si obscurs et si indigestes,
risquait de nuire à leur réputation et de détourner de leur secte
beaucoup d'âmes. Certes ! Toutefois, je pense qu'il faut cher-
cher ailleurs la vraie raison de ce secret.

« Larvatus prode » : telle est la devise du Serpent. « Je
m'avance masqué ». Pour être adoré, Satan doit se couvrir du
masque de Dieu lui-même. Il est « singe de Dieu ». C'est une
position très inconfortable pour un être, même angélique, qui
désire recevoir les hommages des autres. Si le Serpent ôtait son
masque et se présentait tel qu'il est réellement, « homicide et
menteur », il verrait les hommes se détourner de lui avec hor-
reur et mépris.

Il sait bien que les marques d'adoration qu'il reçoit de ses fidè-
les s'adressent réellement à Dieu, mais qu'il les a détournés frau-
duleusement sur lui. Or, il veut être adoré pour lui-même.

Il faut donc qu'il se constitue une Église de fidèles, bien pré-
parés à le reconnaître comme tel. Voilà la raison d'être d'une
secte initiatique.

La plupart des hommes se détournent progressivement de cette
secte au fur et à mesure qu'ils en voient l'orientation.

Ceux qui vont atteindre la perfection, les vrais « Élus du Dra-
gon », auront, par je ne sais quelle aberration de l'entendement,
reconnu vraiment le Serpent et lui adresseront alors, en toute
« Connaissance », leurs hommages. Mais ils seront, au sens pro-
pre, possédés et non libres.

Voilà pourquoi les Gnostiques s'efforcent d'inculquer à leurs
néophytes la haine du Dieu Créateur, Yahvé : c'est la condition
préliminaire indispensable à toute Connaissance démoniaque.

Les différents stades de l'Initiation, les divers grades maçon-
niques, par exemple, sont destinés à trier par éliminations suc-
cessives tous ceux qui ne sont pas aptes à cette conversion à
rebours.

Satan est celui qui connaît. Quand Adam et Eve eurent mangé
du fruit de l'Arbre de la Connaissance (de la « Gnose »), « leurs
yeux s'ouvrirent ». Tertullien ajoute dans son « Traité contre
Marcion » :

« Mais si Adam désobéit, il ne s'emporte point en blasphè-
mes contre le Créateur ; il ne censure point l'auteur dont il avait
éprouvé dès l'origine toute la bonté et qu'il ne convertit en juge
sévère que par une volontaire prévarication. Cela est vrai, encore
un coup ! Aussi, Adam n'était-il qu'un novice en fait
d'hérésie ! »

Il n'a pas voulu utiliser la Connaissance acquise pour se dres-
ser contre Dieu ; il s'est enfui tout honteux. Grande déception
pour le Serpent ! Il lui faudra à l'avenir préparer des âmes capa-
bles de « s'emporter en blasphèmes contre le Créateur ». C'est
toute la raison d'être des Sociétés secrètes et, principalement,
des Sociétés maçonniques.

LA FRANC-MAÇONNERIE, MAÎTRESSE DE GNOSE

La Franc-Maçonnerie est la congrégation militante de la Gnose. Tous les Maîtres de l'Ordre, savants en science maçonnique, l'ont redit sans cesse. Il suffit pour s'en convaincre d'examiner leurs écrits, leurs manuels de base, rituels et instructions des différents grades. Mais il est nécessaire de débarrasser ces ouvrages classiques de la F. : M. : de tout un fatras symbolique ou allégorique qui en rend la lecture si éprouvante pour une intelligence ordinaire. Ainsi, nous découvrirons la substance de leur enseignement et nous serons tout étonnés de nous retrouver en pays de connaissance.

1° LA DIVINITÉ MAÇONNIQUE

La F. : M. : est une Super-Religion : « La Maçonnerie, dit le F. : Albert Pike (Morals and Dogma), enseigne et a conservé dans toute sa pureté les principes fondamentaux de la vieille foi primitive, qui sont les bases sur lesquelles s'appuie toute religion. Toutes les religions qui ont existé jusqu'ici ont eu un fond de vérité et toutes l'ont recouvert d'erreurs. Les vérités primitives enseignées par le Rédempteur furent plus rapidement corrompues, mélangées et alliées à des fictions que lorsqu'elles furent enseignées aux premiers hommes ».

Aussi, « La Maçonnerie, affirme le Dr Mackey, n'a aucunement la prétention de prendre place parmi les religions du monde, entendues comme sectes ou systèmes particuliers de foi et de culte, par quoi nous distinguons le Christianisme du Judaïsme... ».

Ainsi donc elle est la Religion universelle (et donc éminemment catholique, mais non pas romaine, car cette dernière est la religion particulière des Romains, donc une secte infestée par le microbe et les corruptions du pays et du climat romain). Elle ne demande aux initiés que l'adhésion à deux vérités fondamentales : la croyance en l'existence de Dieu et en l'immortalité de

l'âme ; mais il faut bien comprendre ce que la science maçonnique entend par là.

Albert Pike nous montre « Dieu comme Père infini de tous les hommes... » ; « La Nature, ajoute-t-il, entendant par ce mot la totalité des êtres, voilà ce qui est puissant, actif, sage et bon. La Nature tire d'elle-même sa propre vie, a été, est et sera la cause de son existence, l'esprit de l'Univers et sa Providence elle-même. Il y a, certes, un plan et une volonté, desquels proviennent l'ordre, la beauté et l'harmonie : ce plan et cette volonté appartiennent à la Nature... ». On peut se demander comment un être (la Nature) pourrait être cause d'elle-même et donc agir avant d'exister ? Mais peu importe !

« Dieu, ajoute Albert Pike, est l'âme vivante, pensante, intelligente de l'Univers, le Permanent, l'Immuable de Simon le Magicien, l'Un qui est de Platon, etc. (On voit que le savant en science maçonnique connaît les bons auteurs et s'y réfère comme à ses maîtres) ».

Il précise même : « Tandis que l'Indien nous dit que Parabrahma, Brahm et Paratma composaient la première Trinité, que l'Égyptien adore Amon-Ra, Neith et Phta (Thot ou Hermès) et que le pieux chrétien croit que le Verbe habita dans le corps mortel de Jésus le Nazaréen... la Maçonnerie inculque sa vieille doctrine et rien de plus... D'après la Cabbale, Dieu et l'Univers ne font qu'un. Selon Pythagore, Dieu était un, une seule substance dont les parties continues se prolongeaient au travers de l'univers sans séparation. Pythagore fit ainsi de l'Univers un Grand Être, intelligent comme l'Homme, une immense divinité, ayant en soi ce que l'homme a en lui-même, le mouvement, la vie, l'intelligence. Tel est, mon Frère, le vrai Secret Royal ».

Nous reconnaissons là la doctrine de l'Emanatisme, essentielle à la Gnose. Mais il est nécessaire de préciser que la référence à Pythagore s'applique à la secte néo-pythagoricienne, celle qui a composé les « Vers d'Or » dont nous avons parlé.

Le vrai nom de cette divinité maçonnique, c'est « Jéhova »,

le tétragramme sacré, le « Mot Perdu » base du dogme et des mystères maçonniques. Jéhova (autre forme du mot Yahvé dans la Bible) procède par émanation, s'étend, émet des parties de lui-même dans un espace vide préparé pour les recevoir.

Mieux encore, disent nos savants en Maçonnerie, Jéhova, c'est l'homme lui-même, Adam-Kadmon, l'Archétype (nous dirions, aujourd'hui, le Prototype) de l'Humanité, la première émanation de la divinité, le « Fils de Dieu ». Ainsi, « c'est l'Humanité qui crée Dieu, dit le F. : Pike, et les Hommes croient que Dieu les fit à son image, parce qu'ils le font à la leur ». Nous comprenons bien par cette formule que la Divinité maçonnique se crée elle-même en s'étendant sous les formes humaines qui sont les plus parfaites émanations du Grand-Être.

Mais ne confondons pas ! Le « Jéhova », divinité maçonnique, n'a rien à voir avec le « Jéhova » de la Bible, l'autre nom de Yahvé, celui du Dieu créateur. En effet, « La divinité de l'Ancien Testament, dit encore Albert Pike, toujours dans « *Morals and Dogma* », est partout représentée comme l'auteur direct du Mal, dépêchant aux hommes des esprits mauvais et trompeurs. (Entre parenthèses, il s'agit des anges et des prophètes)... Le Dieu de l'Ancien Testament et de Moïse est ravalé au niveau des passions humaines... c'est une divinité violente, jalouse, vindicative, autant qu'ondoyante et irrésolue ; elle commande des actes odieux et révoltants de cruauté et de barbarie... ». La haine du Dieu Créateur est la pierre de touche, le caractère spécifique de toute Gnose, et c'est un blasphème ! La F. : M. : l'a emprunté à la Gnose.

2° L'ÂME HUMAINE

« L'Âme, dit toujours Albert Pike, est d'une nature divine, ayant pris son origine dans une sphère plus voisine de la divinité et y retournant lorsqu'elle est débarrassée de la dépouille du corps et ne pouvant y rentrer que purifiée de toutes les souillures du péché qui se sont pour ainsi dire incorporées à sa substance par suite de son union avec le corps... Le Maçon qui pos-

sède le Secret Royal peut montrer que l'âme, lorsqu'elle aura été dépouillée de la matière qui l'entoure et qui l'a subjuguée, lorsqu'elle aura été débarrassée de la gangue qui la déforme, retrouvera sa vraie nature et s'élèvera par degrés, au moyen de l'échelle mystique des sphères (ce sont les éons de nos gnostiques) pour regagner son premier séjour, son lieu d'origine. » Tout commentaire affaiblirait la force de telles affirmations qui sont recopiées directement sur les ouvrages gnostiques.

3° LE GRAND ARCHITECTE DE L'UNIVERS

La Maçonnerie s'est proposé pour finalité la reconstruction du Temple de Jérusalem, c'est-à-dire la reconstruction de l'Humanité. Pourquoi reconstruire ? Sinon parce que le premier démiurge, Yahvé, avait raté sa création. Reconstruire l'Humanité pour le Maçon conscient et profondément initié, c'est réaliser le retour à l'Unité des âmes dispersées dans les corps, c'est parfaire la Divinité primitive, en achever la plénitude, c'est le « Grand Œuvre ». Aussi l'Initiation constitue-t-elle un « choc illuminatoire ». Par son initiation, l'Illuminé « ouvre les yeux », voit enfin dans sa religion les corruptions qui ont déformé la révélation primitive et « pénètre dans la Vérité, après avoir erré parmi les erreurs, tout couvert des souillures du monde extérieur et profane... ».

Il faut donc purifier l'Humanité et la reconstruire selon le plan d'un architecte divin. Que l'initié prenne son tablier, s'arme du compas, de la truelle, de l'équerre et du triangle et qu'il se mette au travail : « Notre travail constitue notre culte ».

Mais pour cela, il faut procéder avec ordre ; il faut connaître la science de la géométrie. Le frère initié est un bâtisseur du Temple de l'Humanité, il lui faut un architecte, un Grand Bâtisseur, un Grand Géomètre : « Le Grand Architecte de l'Univers »... « C'est un contremaître, sous les ordres duquel nous devons travailler comme des ouvriers ». Certes, il est divin, tout comme l'Homme après son Illumination par le rite de l'Initiation ; mais il n'est pas la Divinité totale, le « Jéhova ».

« La F. : M. : , dit Oswald Wirth, dans son « Livre du Maître », se garde bien de définir le Grand Architecte de l'Univers et laisse à chacun de ses adeptes pleine latitude pour s'en faire une idée conforme à sa foi ou à sa philosophie. Gardons-nous donc de céder à cette paresse d'esprit qui confond le Grand Architecte des Initiés avec le Dieu des Croyants. »

Voilà qui est clair : il ne faut surtout pas définir la nature de cet architecte et ne pas lui donner un nom qui permettrait de l'identifier.

Mais les vrais Initiés, les « Maîtres du Sublime Secret », ceux qui ont pénétré le plus avant dans les mystères du Grand Art royal, connaissent bien son nom. « Le Serpent, dit Oswald Wirth, dans son « Livre du Compagnon », inspirateur de désobéissance, d'insubordination et de révolte, fut maudit par les anciens théocrates, alors qu'il était en honneur parmi les Initiés. Ceux-ci estimaient, en effet, qu'il ne saurait rien y avoir de plus sacré que les aspirations qui nous portent à nous rapprocher progressivement des Dieux envisagés comme les puissances conscientes, chargées de débrouiller le chaos et de gouverner le monde. Rendre semblable à la divinité, tel était l'objet des anciens mystères. De nos jours, le programme de l'initiation n'a pas changé ».

Ainsi donc, le Serpent est appelé par les Grands Initiés à débrouiller le chaos d'un monde mal fait par un demiurge maladroit, pour le reconstruire selon un plan parfait, celui du Grand Temple de l'Humanité et ainsi « nous parviendrons à réaliser le dernier mot du Progrès, l'Homme, prêtre et roi de lui-même, qui ne relèvera que de sa volonté et de sa conscience » (Ragon : « Cours philosophique »).

CHAPITRE II

QUELQUES HÉRITIERS MODERNES DE LA GNOSE

L'homme moderne est un « gnostique sans le savoir ». Comment s'en étonner ? La société d'aujourd'hui est presque entièrement imprégnée des idéaux maçonniques. Les modes de penser actuels sont issus des loges par une multitude de sociétés, de clubs, de groupes de pression émanés des loges. L'Église elle-même ne se défend plus guère contre cette nouvelle invasion barbare, plus destructrice que la précédente, puisqu'elle s'acharne à démolir ce qui reste de la civilisation chrétienne.

Il n'est pas dans notre intention de faire œuvre d'érudition, d'autant plus que la chose a déjà été faite. Nous ne voulons pas décrire avec minutie les formes prises actuellement par les gnozes modernes : ce serait troubler le lecteur et embrouiller les esprits. Nous voulons au contraire « décanter » ces gnozes et y retrouver les formules primitives ; encore mieux, nous nous efforçons de retrouver sous le fatras des mythologies modernes, les grandes directions de pensée qui se maintiennent et se développent au cours des siècles. En effet, il existe une progression dans l'erreur, comme dans la vérité. Des esprits, attirés par l'apparence de vérité que peuvent contenir des principes faux, ne voient pas aussitôt toutes les conséquences de leurs affirmations ; mais les générations suivantes vont s'y porter nécessairement, puisque ces conséquences sont contenues implicitement dans les

prémises. Ainsi nous verrons que Freud, Jung, Hegel et Marx n'ont pas manqué de développer la gnose dans la ligne de la plus grande subversion ; que la Psychanalyse ou le Marxisme sont bien des religions ; mais complètement inversées : on ne peut impunément substituer le culte de Satan à celui de Jésus-Christ : la subversion de tout l'ordre chrétien est « féconde » en catastrophes apocalyptiques ; Satan reste « homicide » et « menteur » jusqu'à la consommation des siècles.

Nous venons de montrer que la Franc-Maçonnerie est l'héritière et la vraie détentrice de la Gnose. Nous avons vu, dans le Rituel du Rose-Croix, 18^e degré, qu'elle pratique l'Amour de l'Humanité, qu'elle enseigne la Roue Universelle des Choses et l'Évolution du Grand Tout. C'est du sein des loges que sont nés les grands mouvements contemporains qui s'efforcent de divulguer, dans une société déchristianisée, les formules et les pratiques gnostiques.

LA PSYCHANALYSE

Freud a participé régulièrement aux activités de la loge maçonnique des B'nai Berith (« les Fils de l'Alliance ») de Vienne. Il fut d'abord attiré par la « Naturphilosophie », sorte de mysticisme panthéiste, tiré en particulier des écrits maçonniques de Goethe, lui aussi adhérent de cette même loge des B'nai Berith. Il suivit les idées de Jacob Frank. Ce dernier enseignait que « toute chose était désormais sainte », qu'il y a bien une racine du mal en Dieu, mais que ce mal résultait seulement de la dispersion des « Saintes Etincelles » (les Ames) et que les hommes devaient se livrer au mal pour les rassembler. Le péché, dit-il, est saint, il faut s'y jeter : c'est le Nouveau Messie. L'idée fondamentale de Freud, c'est qu'il faut se débarrasser de toutes les lois religieuses et principalement de la Thora. Il tire ses conclusions de la Cabbale, qui est la forme essentiellement juive de la Gnose.

Il est dit dans le « Livre du Zoar » (de la Splendeur) : « Avec cet arbre (celui de la connaissance), Dieu créa le Monde ; mange donc de ce fruit et tu seras semblable à Dieu, connaissant le Bien et le Mal ; car c'est par cette connaissance qu'il est Dieu. Mange donc et tu seras créateur des mondes. Dieu sait tout cela et c'est pourquoi il vous a défendu de manger de ce fruit ; car c'est un artisan (« un démiurge ») et un artisan déteste toujours les compagnons qui exercent le même métier que lui ».

Nous reconnaissons là les thèses classiques de la Gnose, mais avec un développement nouveau. En effet, si le mal a sa source en Dieu, il y coexiste avec le Bien, qui est d'essence divine. Donc, en Dieu (le Grand Tout-Plérôme) le Mal et le Bien sont interchangeables. Si l'Homme mange du fruit de l'arbre de la Gnose, il sait le Bien et le Mal ; il en est le Maître ; c'est lui qui va définir l'un et l'autre et se donner à lui-même sa Loi. Du coup, le voilà Créateur ! Et Adam et Eve n'ont pas voulu tirer les conséquences d'un tel cadeau !

Nous avons dit que la Psychanalyse était la plus grande tentative entreprise par le monde moderne pour déculpabiliser l'homme, pour lui ôter donc la responsabilité de ses actes, le « libérer » de ses scrupules de conscience et lui permettre de se livrer sans regrets à ses pulsions instinctives.

Dieu, dit Freud, est l'image qui produit le sentiment de culpabilité. La maladie du névrosé vient de là. Il faut trouver une contre-image : ce sera Satan qui permet à toutes les pulsions de la « Psyché » de s'ouvrir, d'être accessibles à la conscience, donc d'être acceptées comme libératrices. Satan prend la place de Dieu, il a vaincu cette image étouffante du Père ; il a donné au névrosé le soulagement qu'il attend ; il a ainsi apaisé son angoisse. Tel est le thème essentiel de « La Science des Rêves ».

Jung va ajouter à cette entreprise de « Libération » la notion de l'« Inconscient collectif » : « Le moi, dit-il, est inhérent à un Soi supérieur, qui serait le centre d'une Personnalité psychique totale, illimitée et indéfinissable « ... » Il n'y a, dit-il, qu'une Humanité dotée d'une seule Ame ». Nous sommes en plein

Panthéisme. Cette grande Ame illimitée et indéfinissable, c'est le Plérôme de nos Gnostiques, qui contient toutes les Etincelles, dispersées dans les corps des hommes et qu'il faudra rassembler par la pratique du Saint Péché, comme le disait Jacob Frank.

LA NOTION D'INCONSCIENT

Le mot et le concept d'inconscient apparaissent pour la première fois chez Fichte et Hegel. La psychanalyse en a fait un usage délirant. La nécessité de l'inconscient est apparue chez les philosophes idéalistes ou subjectivistes pour expliquer l'apparition des idées dans l'âme.

Chez les philosophes réalistes, par exemple saint Thomas d'Aquin, la perception de l'objet éveille en notre âme une faculté intellectuelle qui, en s'appliquant à cet objet en extrait l'idée intelligible (saint Thomas dit : « la forme »). Ainsi, l'idée est le résultat d'une abstraction. La connaissance est précédée purement et simplement d'ignorance (ignorer, c'est ne pas connaître, comme dirait La Palice).

Chez les philosophes idéalistes, l'idée est déjà dans l'âme avant la perception de l'objet. Lorsque l'objet apparaît, il est l'occasion, la circonstance qui éveille dans l'âme l'idée qu'elle contenait auparavant. Notre âme était donc, avant toute connaissance due à une perception, pleine des idées des choses qu'elle allait percevoir au cours de l'existence ; mais ces idées étaient dans un état de sommeil, donc inconscientes. La perception de l'objet fait office d'un choc illuminatoire. L'âme reconnaît dans l'objet l'idée qu'elle en avait auparavant sans la bien connaître. On appelle cela l'« Innéisme » (nos idées sont déjà en notre âme au moment de la naissance).

Il s'agit d'un Inconscient plein d'idées, d'une âme remplie de connaissances encore inconnues (???)

Pour les Gnostiques, en effet, les âmes humaines sont des étin-

elles divines tombées du ciel par une chute catastrophique dans des corps. Leur état nouveau est contre-nature et fait violence à leur aspiration foncière : le retour au divin. Mais leur état antérieur était divin, donc omniscient. Où sont passées les connaissances antérieures ? Il faut bien leur trouver quelque part un emplacement : ce sera l'Inconscient.

Jung ajoute que les étincelles divines sont des parcelles d'une unique Ame universelle ; les idées humaines sont donc des parcelles d'une Idée universelle ; dispersées dans les âmes, elles appartiennent à une collectivité, la Divinité originelle chargée de « collecter » les âmes pour reconstituer le Grand Tout. D'où l'idée d'Inconscient collectif qui suppose la préexistence des âmes avant la conception et qui permettra de concevoir la notion de réincarnation enseignée dans la Métempsychose.

Déjà les grands Gnostiques enseignaient ces deux derniers points. La Psychanalyse n'a fait qu'en tirer les conséquences : nos idées ne nous sont pas personnelles, elles sont communes, non pas parce que l'objet connu est le même pour tous ceux qui le perçoivent (ce qui est le bon sens naturel), mais parce que notre âme ne possède que des parcelles d'une même idée collective inconsciente. C'est en fondant nos idées dans le courant de la Pensée collective que nous pourrions nous préparer au retour dans le Grand Tout originel divin. Comme on le voit, de Jung à Marx, il n'y a qu'un pas à franchir.

Précisons encore que les séances de psychanalyse sont assimilées à des rites d'initiation, dévoilement des Mystères de l'Inconscient, habillés d'une mythologie pittoresque : complexes d'Œdipe, d'Electre, de Diane. Dieu, la Mère, l'Enfant divin sont, dans la bouche du psychanalyste, des Archétypes, c'est-à-dire des symboles religieux et non des êtres réels.

Jung emprunte à la Gnose et à l'Astrologie quelques termes importants de son enseignement. Ainsi l'expression de la Perfection ou de la Totalité, c'est le Carré, la Tétrade ou « Tetractys » (la Tetractys est le nom composé des quatre lettres qui, en hébreu, signifient Dieu). La Trinité divine est en réa-

lité une « quaternité inachevée ». Il faut y ajouter le Mal ou Satan pour atteindre la Perfection de l'Essence divine. Chez Jung aussi le Mal est en Dieu ; mais Dieu et le Soi sont identiques. Le « Soi » est sacré : « Nous observons que les deux, Dieu et le Soi, sont exprimés par des symboles identiques ».

Jung ajoute : « Nous ne pouvons comparer l'intérêt soulevé par la Psychanalyse de Freud qu'à l'efflorescence de la pensée gnostique. Les courants spirituels actuels ont, en effet, une affinité profonde avec le Gnosticisme... La Théosophie, avec sa sœur continentale, l'anthroposophie sont du pur Gnosticisme sous un déguisement indou... Ce qui est surprenant dans les systèmes gnostiques, c'est qu'ils sont basés exclusivement sur les manifestations de l'Inconscient et que leurs enseignements moraux ne reculent pas devant les côtés sombres de la vie (entre parenthèses, cet inconscient, c'est la psyché des gnostiques, siège des passions et des agitations du corps). Je ne crois pas aller trop loin en déclarant que l'homme moderne, contrairement à son frère du XIX^e siècle, se tourne vers la psyché avec de grandes espérances et sans se référer à une quelconque croyance traditionnelle, mais plutôt dans le sens d'une expérience religieuse gnostique » (Problème de l'Ame moderne).

On ne pouvait mieux dire. La Gnose a fait, par la Psychanalyse, une rentrée en force dans un monde déchristianisé. Mais la Psychanalyse présente une nouveauté remarquable. En effet, la Gnose se heurtait à des incohérences, des contradictions qu'elle avait peine à résoudre. La Psychanalyse se joue de ces difficultés. Exemple, le problème du Mal.

Les Gnostiques ne savaient comment concilier le Bien et le Mal dans la Divinité. Qu'à cela ne tienne ! Il n'y a nulle différence entre le Bien et le Mal, disent les psychanalystes. Bien mieux, en Dieu, le Mal est la perfection du Bien, l'achèvement de la Divinité. Satan lui-même fait partie intégrante de Dieu. Il est cet être divin qui a enseigné aux hommes qu'ils étaient maîtres d'eux-mêmes, capables de discerner le Bien et le Mal.

Les Gnostiques affirmaient que notre âme, étincelle divine,

devait rester indifférente, impassible devant les agitations et les pulsions de la Psyché. Les psychanalystes affirment, bien au contraire, que l'homme doit laisser libre cours à ces pulsions, il doit même s'y plonger dans la satisfaction de ses plaisirs, comme dans une orgie sacrée, puisque les mouvements de la Psyché sont aussi des symboles de Perfection divine. Ce qui, autrefois, était réservé à quelques initiés au cours d'une cérémonie sacrée sera pratiqué couramment aujourd'hui par tous. La pratique de l'ascèse chez les Gnostiques, Parfaits, Purs, Cathares, était autrefois non un moyen d'atteindre la divinité, mais le signe qu'elle était déjà atteinte, que l'Homme avait réaligné en lui l'Unité parfaite. La pratique de la débauche chez le Gnostique moderne sera donc le signe que l'Homme a dépassé les catégories du Bien et du Mal, qu'il est enfin arrivé à la maîtrise totale de lui-même, capable de se donner à lui-même la loi de son plaisir sans avoir de compte à rendre à personne : la liberté totale sans la moindre responsabilité.

Comme subversion de tout l'Ordre naturel et divin, on ne pouvait trouver mieux ; et cependant, nous allons voir que les Marxistes vont encore pousser les thèses gnostiques jusqu'à leurs conséquences extrêmes. Avec eux, nous allons tomber dans le dernier degré de la haine satanique contre l'Ordre du Créateur.

L'HINDOUISME OCCIDENTALISÉ

Dans les temps modernes, la Gnose s'est débarrassée de tout un langage obscur et compliqué par lequel elle déguisait son enseignement véritable. Il lui fallut renouveler son vocabulaire et ses formules pour atteindre un nouveau public. Elle alla donc chercher dans les Indes les nouveautés capables de redonner un certain prestige à son enseignement. Elle lança une mode nouvelle toute rehaussée de l'attrait des pays exotiques.

Est-il besoin de préciser que si le formulaire est renouvelé le contenu reste inchangé ? La Gnose reste par définition l'anti-

thèse de la Foi chrétienne, même si elle se présente pleine de bienveillance pour l'Église et de respect apparent pour son enseignement. Respect et bienveillance de pure convenance. On ne va pas, au premier abord, attaquer les convictions de ceux que l'on espère bien attirer à soi. Au contraire, on va leur montrer que le nouvel enseignement ne fait que parfaire, achever, expliciter leur foi chrétienne. Ce sera l'objectif de la « Nouvelle Droite ». Présenter cet enseignement comme la perfection de la Doctrine chrétienne, reprenant ainsi le procédé des Gnostiques d'autrefois qui se présentaient à leurs futurs disciples avec toutes les apparences de l'orthodoxie, affirmant même avoir mieux saisi l'enseignement du Christ que les chefs de l'Église.

1) LA THÉOSOPHIE

On sait, par l'histoire de Mme Blavatsky, fondatrice de la Société théosophique, que sa formation est d'origine toute maçonnique. Dès 1856, elle adhère aux carbonaristes de la « Jeune Europe » ; en 1857, elle adhère à une société de Rose-Croix en Amérique et c'est seulement en 1878 qu'elle part aux Indes où elle prétend découvrir une réincarnation de Pythagore (?). Elle fonde des revues : « L'Isis dévoilée » « Lucifer », puis « Le Lotus Bleu ». En 1907, M. Oltramare publiait dans les « Annales du Musée Guimet » une mise au point très énergique : « On sait comment les apôtres du nouvel évangile occultiste ont affecté de demander à l'Inde la solution des problèmes de la vie et de la mort... Ce n'est pas de l'Inde, mais de la tradition antique, du Judaïsme et de la Renaissance que viennent, pour ce qu'elles ont d'essentiel, les conceptions théosophiques modernes. En quête d'autorités qui parussent décisives, ce que nos théosophes ont demandé à l'Inde, c'est la confirmation de théories qu'ils avaient déjà. Il est vrai qu'ils lui ont emprunté aussi une grande partie de leur nomenclature ». La Théosophie est toute tirée de la Gnose, de la Cabbale et du Néopythagorisme. Elle se trouve exposée dans « Le Livre des Esprits » d'Allan Kardec, publié en 1857, où l'on trouve énumérées les doctrines de l'émanation, du retour final au Tout originel, tel-

les qu'elles furent enseignées jadis par les Gnostiques, sans la moindre référence à l'Hindouisme.

2) RENÉ GUENON

René Guenon est aussi un exemple remarquable du Gnostique moderne qui a l'art de se présenter comme un chrétien, collaborant à des revues catholiques, donnant du monde moderne athée une critique tout à fait pertinente qui en a trompé plus d'un sur ses véritables intentions. Sa conversion à l'Islam finit par ouvrir les yeux à la plupart de ceux qui furent alors attirés par lui. Mais, en réalité, il reçut toute sa formation dans les milieux maçonniques, et il fallait le savoir. Il a adhéré dès 1906 aux Sociétés initiatiques : Ordre martiniste, Rite de Memphis, Église gnostique, Grande Loge de France, etc. Il a créé la revue « La Gnose », puis « Les Études traditionnelles ». D'abord, il méprise le Bouddhisme, n'y voyant qu'une hérésie protestante de l'Hindouisme. Puis il se rétracte, s'intéresse vivement aux Indes, étudie le Brahmanisme.

Voyons sa doctrine. Elle est dite toute tirée du « Vedanta » dans sa forme traditionnelle et orthodoxe. Le Monde est la manifestation d'un principe suprême « non manifesté » : Brahma. Celui-ci est l'Universel, le Tout absolu, l'Infini. On ne peut en parler que par négation. Le monde, sa manifestation universelle, ne se distingue pas de Brahma. « Brahma se modifie diversement... Toutes choses n'existent que comme ses modifications » (l'Homme et son devenir). Le mouvement d'existence est une expansion du Principe immuable. René Guénon, bien qu'il s'en défende, n'échappe pas, avec de telles formules, à l'accusation de Panthéisme.

L'Être humain comporte un principe universel, le Soi, identique à Brahma ; des modalités médiatrices entre le Soi et des modalités inférieures, « subtiles ou psychiques », « grossières ou corporelles ». Le Soi est « enseveli comme un grain de riz » dans les modalités inférieures. La délivrance consiste à passer

par des degrés divers de retour à Brahma, « descente aux Enfers », c'est-à-dire développement de l'individualité corporelle, puis accès progressif aux états supérieurs de l'Être : réalisation des états angéliques, enfin atteinte de l'Identité suprême, unité avec Brahma... « La résurrection des corps, c'est la transposition hors de la forme et des autres conditions de l'existence individuelle », donc le retour au grand Tout.

Puisque l'Homme possède au centre de lui-même le « Soi » identique à Brahma, il ne tient qu'à lui de ramasser ses forces en les concentrant sur le Soi. Il faut d'abord recevoir une « influence spirituelle », un souffle de l'Esprit, puis pratiquer des exercices progressifs de « concentration », passer dans l'état de rêve, puis dans des états « supra-individuels ». Il arrive un moment où l'être qui « ne peut plus être dit humain, est désormais sorti du courant des formes ». C'est la délivrance, l'union avec l'Absolu ; le Yoga est devenu Yogi, identification suprême, définitive, éternelle. Plus heureux qu'Adam, il est devenu Homme Universel, Roi du Monde.

C'est alors qu'on peut parler de l'Être qui est à lui-même sa propre loi, parce qu'il est pleinement identique à sa raison suffisante, qui est à la fois son origine et sa destinée finale (États multiples de l'Être). Il perçoit directement les états supérieurs de son être, sorte d'extase ou d'hypnose ; puis il atteint « la restauration de l'état primordial », prérogative qui était naturelle aux premiers âges de l'Humanité et qui fut perdue par Adam et Eve. Il faut maintenant un « haut degré d'initiation » pour devenir l'émule du premier Adam et réussir là où il a échoué.

L'Église catholique possède en elle-même une force latente, cachée, dont elle doit prendre conscience pour être en possession du « Catholicisme intégral ». Il suffit de « restituer à la doctrine de celle-ci, sans rien changer à la forme religieuse sous laquelle elle se présente au dehors, le sens profond qu'elle a en elle-même, mais dont ses représentants actuels paraissent n'avoir plus conscience non plus que de son unité essentielle avec les autres formes traditionnelles... ». La tradition subsiste dans

l'Église « en mode d'expression symbolique ». Le Christ est « l'Homme universel », le plus grand des Initiés, le symbole de l'identification suprême de l'Homme avec Dieu.

Retranscrivons tout cela en grec : Brahma, c'est le Plérôme ; le Soi, c'est le « Pneuma » ; puis viennent les modalités médiatrices : la « Psyché », modalité subtile, le « Soma », modalité grossière. Le grain de riz qui ensevelit le Soi, c'est la matière qui retient prisonnière l'étincelle divine. La remontée vers les états supérieurs, c'est le passage à travers les Eons des Gnostiques. On retrouve chez Guénon le Panthéisme et l'Emanatisme propres à toute gnose. Rien là de très original. Nous sommes dans un monde bien connu déjà.

Pour se laisser attirer par de telles élucubrations, il faut que les chrétiens d'aujourd'hui aient vraiment perdu, avec tout bon sens, l'essentiel de la doctrine chrétienne. Ils ne trouvent plus dans l'enseignement de l'Église les points d'appui nécessaires pour résister à cette invasion gnostique déguisée en Hindouisme. D'où le succès actuel de la pratique du Yoga, des séances d'expression corporelle, du « Pèlerinage aux Sources » d'un Lanza del Vasto, etc.

DE LA GNOSE AU MARXISME, OU DES PROGRÉS DE L'ESPRIT HUMAIN DANS L'HÉRÉSIE

Si, au dire de Tertullien, Adam et Eve ne furent que des novices en fait d'hérésie, il faut bien avouer que les Gnostiques avaient perfectionné leur système. L'inspiration satanique a ceci de remarquable qu'elle s'efforce d'introduire une logique rigoureuse dans l'inversion du Réel, ce qui est un tour de force. A partir d'un principe faux, la confusion de Dieu et du Monde, il fallait une intelligence subtile pour imaginer une construction dans laquelle toutes les parties soient bien agencées, présentant un édifice achevé, attirant les regards et les intelligences. Nous connaissons la puissance de Satan dans l'art du mensonge. Il

faut que le mensonge ait les apparences de la vérité pour obtenir l'assentiment des hommes. Il ne peut tirer cette apparence de son point de départ, puisqu'il est faux, par définition ; il le tirera donc de la cohésion interne des propositions par lesquelles le menteur expose son enseignement.

Or, les premiers Gnostiques se sont trouvés empêtrés dans leurs distinctions du Bien et du Mal, sans pouvoir résoudre cette antinomie. Nous avons vu les analystes balayer d'un trait de plume une telle distinction : il n'y a ni Bien ni Mal. Pour un Être divin, tout est Bien. Reste une suprême difficulté : entre le Grand Tout immuable, éternel et ses manifestations multiples et changeantes, telles qu'elles apparaissent au regard du premier venu, il y a encore antinomie : comment concilier à l'intérieur de l'unique Divinité totale, l'immutabilité et le changement, l'Éternité et le Temps, l'Unité et la multiplicité des Êtres ?

En effet, le Panthéisme contraint ceux qui le professent à introduire et à faire cohabiter en Dieu, l'Éternité et le Temps, l'Immuable et l'Évolution, bref l'Être et le Néant. Singulière difficulté ! Elle n'a pas échappé aux Gnostiques.

1) LES ÉCRITS HERMÉTIQUES

Voici comment M. Vacherot, dans son « Histoire critique de l'École d'Alexandrie », résume l'enseignement d'Hermès Trismégiste sur la divinité : « Dieu est le Bien, comme le Bien est Dieu. Il est le Non-Être en tant qu'il est supérieur à l'Être. Dieu produit tout ce qui est et contient tout ce qui n'est pas encore... Dieu est la vie universelle, le tout dont les êtres individuels ne sont que les parties... Dieu est tout, tout est plein de Dieu ; il n'est rien dans l'Univers qui ne soit Dieu. Tous les noms lui conviennent comme au Père de l'Univers ; mais parce qu'il est le Père de toutes choses, aucun nom n'est son propre nom. L'un est le tout, le tout est l'un... ». « Dieu, le Père, le Bien, qu'est-ce ? Sinon l'existence de ce qui n'est pas encore ? »

Voici encore d'autres formules d'Hermès Trismégiste : « Je suis l'Être et le Néant... Je suis le Générateur de toutes les cho-

ses ; de moi l'Univers se développe. Je suis le Commencement, le Milieu et la Fin ». « L'Éternel n'a pas été engendré par un autre, il se crée lui-même éternellement. Si le Créateur n'est autre que celui qui crée, il se crée nécessairement lui-même, car c'est en créant qu'il devient créateur. Il est ce qui est et ce qui n'est pas » (sous-entendu : ce qui n'est pas encore, mais qui sera plus tard).

On peut résumer tout cela dans quelques propositions simples.

— L'Émanatisme : tout émane de Dieu, puisqu'il engendre de lui-même et ne crée pas. L'Univers est son propre développement, une extension de son être.

— L'autocréation : par cette génération, Dieu ne pose pas des êtres hors de lui, ni même sous sa dépendance, il se crée lui-même par expansion de sa propre substance. Il n'est donc pas créateur d'un monde distinct de lui. Il faudra faire attention à ce nouveau sens du mot « création » dans les textes qui vont suivre ; particulièrement chez Hegel.

— L'Évolution : Dieu engendrant perpétuellement un univers en constante expansion est lui-même l'Évolution. Disons encore mieux : l'Évolution, c'est Dieu se développant, produisant la multiplicité des Êtres par une génération interne. Il est donc à chaque instant de son développement, l'être de ce qui est déjà et le néant de ce qui n'existe pas encore et qui sera ultérieurement.

Il y a donc en lui un mouvement perpétuel du Néant à l'Être, une gestation douloureuse et difficile pour faire passer à l'Être le Néant qui résiste. Voilà la source de la Dialectique hégélienne.

2) HEGEL DANS SA « PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE »

« A l'origine, dit-il, Dieu n'était qu'une solitude sans vie », donc un être non-être, un universel néant, une Conscience universelle inconsciente (on voit où mènent de pareils présupposés). Assertion fondamentale du Panthéisme. Position de la thèse. Mais la nécessité de se manifester pour se contempler

comme dans un miroir, ou encore pour devenir Conscience, va pousser ce « Tout divin abstrait », à se dédoubler et à projeter en face de lui une fraction de lui-même, la Nature concrète. Voilà l'antithèse.

Il ne s'agit pas d'une création, bien qu'Hegel emploie le terme : il s'agit d'une génération, d'un processus de dédoublement. Du « Néant superessentiel » est engendré un monde-concret, la Nature. C'est une autocréation interne. En effet, Hegel ajoute : « L'Essence divine est la même chose que la Nature dans toute son ampleur ». L'essence divine, d'abord « ombre créée », non-être, pur abstrait, s'élève à l'état d'existence extérieure.

Il n'y a pas chute, bien qu'Hegel utilise l'expression de « péché originel cosmique » (nous verrons en effet qu'il affectionne les formules empruntées au langage chrétien, mais pour en subvertir le sens) ; il y a réellement un développement de l'Être divin par dédoublement, comme un être vivant se développe par dédoublement de ses cellules. Ce processus d'extériorisation de Dieu permet à la Conscience inconsciente de devenir manifestée, « finie », délimitée, connaissable, donc « consciente ». Mais, ce faisant, elle se manifeste comme divisée. Voilà une dualité introduite en Dieu.

L'Homme n'est pas divin comme le reste de la Nature, il l'est d'une manière suréminente, puisque seul il possède le privilège d'être conscient de son existence. Il est la fraction de la Conscience universelle parvenue à se savoir. L'Homme seul est esprit, il est la Conscience divine concrétisée. Il est engendré de Dieu, donc Fils de Dieu. Il est le Verbe de Dieu, car c'est lui qui donne conscience et parole à l'Esprit divin universel inconscient (on voit, ici, l'utilisation blasphématoire des attributs du Christ). Il est, dans le processus de la Genèse même de Dieu, le moment crucial, l'avènement d'un état supérieur de la Divinité. Mais cet avènement de l'Homme est un accouchement douloureux et tragique, une épreuve divine. En effet, la loi universelle de l'Évolution provoque ainsi, en Dieu, des bouleversements, des métamorphoses qualitatives internes.

L'homme est un Esprit-Conscience, mais une fraction de la Divinité, il se connaît, mais comme soumis à la Conscience universelle primitive (et inconsciente). C'est un Esprit limité, « fini ». Il veut s'égaliser à la Conscience universelle. Il n'accepte pas de n'en être qu'une fraction. C'est le geste de révolte d'Adam, l'amorce d'un mouvement pour une « légitime récupération » de la divinité totale. « Adam a inauguré les travaux gigantesques de son accession à l'Esprit ». Il échoue et perd le Paradis qui lui est retiré par la jalousie du Dieu inconscient primitif : « Voici qu'Adam est devenu comme l'un de nous, sachant le Bien et le Mal », dit ce dernier, confirmant ainsi les paroles du Serpent : « Si vous mangez de ce fruit, vous serez comme des dieux » (eritis sicut dei).

Or, en Dieu, Satan est le moteur de l'Évolution, la force interne du Devenir, la puissance évolutive de la Conscience. C'est lui qui engendre le Dieu final parfait, qui fait l'Histoire. En inspirant la révolte de l'Homme, il prépare l'avènement de la Divinité parfaite, il achève le monde. Sa promesse faite à Adam est en devenir.

L'Incarnation du Christ va marquer une nouvelle phase de cette récupération divine, de cette montée progressive vers la perfection en devenir. En effet, privés de leur part céleste, la Nature et l'Homme sont devenus des fragments insatisfaits de Dieu. Le Christ, ou cette part céleste de la Divinité se faisant consciente progressivement, atteint ainsi une perfection suréminente, celle d'une Conscience qui se connaît. Par là, Dieu reconnaît cette égalité qu'il avait refusée à Adam. L'Incarnation, c'est l'élévation de la divinité primitive aveugle à la réalité concrète et consciente de la Personne humaine. C'est également une chute : c'est la « Mort de Dieu en Jésus-Crist ». « En devenant Homme, dit Hegel, Dieu est mort en tant que Dieu », c'est-à-dire que le Christ a tué en lui la divinité primitive inconsciente et s'est fait Homme conscient, Homme incomparable. C'est un grand pas en direction de l'Unité divine ; mais pour que la « réconciliation du divin et de l'humain en Dieu », soit complète, il faut encore que le Christ meure en tant qu'Homme. Alors, il ne sub-

sistera plus aucun privilège, ni sur terre, ni au ciel, la fusion sera totale, l'Unité achevée. L'homme seul sera Dieu : il est l'Esprit fini qui se métamorphose en Esprit infini. Mais pour ce faire, l'homme doit « tuer » le Christ, Dieu fait homme.

L'humanité future sera l'Église, la « Conscience collective » qui aura retrouvé son Unité interne. Alors l'Homme aura « l'intuition de soi du divin ». La Genèse de Dieu sera terminée. Le Dieu primitif et jaloux se sera effacé devant l'homme. « L'homme seul est divin ». La synthèse sera achevée. Voilà le vrai sens de l'Histoire.

Il ne reste plus qu'à comparer Hegel et les premiers gnostiques. Quel progrès !

L'apparition du monde matériel n'est plus considérée comme une catastrophe, mais comme le développement biologique, selon l'Évolution, d'un Être en Devenir, développement douloureux, certes, comme tout enfantement, mais selon un processus régulier, celui d'un être en expansion et non comme une rupture (l'expression péché originel cosmique reprise à la formule chrétienne est destinée à marquer que, pour l'Homme non encore parvenu à la perfection divine, cette Évolution aboutit à une fracture de sa conscience en une multitude d'individualités, de même que les cellules d'un être vivant se scindent en deux pour assurer le développement de tout l'organisme). Ainsi, la Matière ne peut plus être dite mauvaise. Elle est seulement un moment (au sens de phase) imparfait dans une Évolution.

L'âme humaine n'est plus une parcelle divine tombée, déçue, enfermée dans la matière par la volonté d'un Être malfaisant ; elle est, bien au contraire, l'efflorescence de la Nature divine qui passe d'un état inconscient à l'état conscient qu'est la Pensée humaine. L'Esprit sort de la Matière par une émanation naturelle. Il est la Matière devenue pensante, consciente d'elle-même : c'est un processus de Conscientisation (quel mot barbare !).

La révolte d'Adam contre une Divinité jalouse, l'Incarnation du Christ rejetant sa Divinité primitive pour s'élever vers la Conscience humaine, ce sont les étapes (Hegel dit les « moments »)

successives et capitales du divin vers son achèvement. En effet, comme tout être vivant qui grandit rejette les déchets inutiles, les vieux vêtements trop petits pour acquérir de nouvelles dimensions et accroissement d'être (c'est la loi même de toute évolution biologique), ainsi une perfection nouvelle dans le processus de divinisation rend caduques les formes précédentes : que peut faire un Dieu inconscient, mais commençant à connaître, devant la science d'Adam ? Sinon retarder le moment où cette science le dominera. Que peut faire un Christ devenu Homme, sinon se dépouiller d'une Divinité devenue illusoire en présence de la perfection de l'esprit humain ? etc.

Enfin, les distinctions de Bien et de Mal n'ont plus aucun sens. L'évolution du Tout dans le Panthéisme ne laisse place qu'à deux notions : les forces qui propulsent le mouvement (et nous savons que Satan en est le maître) et les forces qui freinent le processus d'autodivinisation et nous savons déjà qu'elles seront broyées par la vitesse acquise du mouvement lui-même.

De même, il n'y a plus besoin d'Initiation, de secret réservé à ceux qui vont réaliser leur Unité parfaite et atteindre ce Plérôme, et refusé aux autres condamnés à rester enfermés aveugles dans leur corps matériel. Bien au contraire, tous les hommes sont emportés dans le mouvement, qu'ils le veuillent ou non : ceux qui traînent sont écrasés et les événements de l'Histoire ne sont que les à-coups provoqués par les variations de vitesses entre les êtres multiples qui se laissent plus ou moins facilement pousser vers l'Unité du Grand Tout.

Ce qui reste immuable, éternel dans cette Évolution, c'est la Loi du Mouvement, loi absolue, à laquelle aucun être n'échappe. Les résistances de quelques-uns ne sont que des soubresauts sans conséquences. Une poussée plus forte donnée par le Maître de l'Évolution remet chacun en position dans « La Roue universelle des choses ».

3) QUELQUES CONSÉQUENCES DANS LA DOCTRINE MARXISTE-LÉNINISTE

Le Marxisme est un effort gigantesque pour faire passer dans la pratique le thème de la mort de Dieu et de la divinité du Monde.

« Prendre conscience de l'inexistence de Dieu et ne pas prendre conscience en même temps de sa propre divinité, c'est absurde », fait dire Dostoïevsky à l'un de ses héros. En d'autres termes, il n'y a pas d'autre alternative au théisme que le panthéisme, l'athéisme restant une notion purement négative. L'homme doit s'approprier la puissance créatrice attribuée jadis à Dieu. La promesse de Satan : « Vous serez comme des dieux » doit être réalisée par l'Homme : ce sera la déification de l'Homme « par l'Homme, avec l'Homme et en l'Homme ». Voyez l'inversion blasphématoire de la formule liturgique du « Per ipsum » !

Les attributs de Dieu vont dorénavant passer au monde et à l'Homme.

Le culte du travail ; Karl Marx écrit : « Toute l'Histoire universelle n'est pas autre chose que la procréation de l'Homme par le travail humain. L'Homme possède ainsi la preuve visible et irrécusable de son enfantement par soi-même, du processus de sa création ». L'Homme est le produit du travail humain. Le travail est puissance créatrice et libératrice.

Nous avons vu les Gnostiques affirmer l'autocréation de Dieu par lui-même. En créant, Dieu se crée lui-même, puisque les êtres qu'il engendre ne sont encore qu'un développement à l'intérieur de sa divinité. L'Homme est Dieu, dit Hegel, et il l'est suréminemment, puisqu'il est le Dieu-Conscience. Il se procrée lui-même par son action. Le travail qui transforme la nature, le transforme et le conduit vers l'achèvement de son « autodivinité ». Le travail est donc obligatoire : « Pas de travail, pas de pain, puisque "sans le travail qui transforme le monde objectif, l'homme ne peut se transformer lui-même", a dit Marx. Vous

voyez bien qu'il n'est pas possible, non seulement de résister au Mouvement de l'Histoire, mais encore de se croiser les bras pour y assister en spectateur indifférent : la Roue universelle broie aussi ceux qui s'arrêtent sur le bord du chemin ».

Satan est le grand tentateur. Son mensonge a vraiment les apparences d'une vérité totale. C'est pourquoi il attire tant d'âmes dans ses pièges. Il est bien difficile d'y résister, si l'on n'est pas armé par une solide connaissance de la vraie Foi. C'est dans la mesure où les esprits sont sevrés de l'enseignement de l'Église qu'ils se précipitent dans les sectes « gnostiques » modernes ou dans le marxisme, qui leur proposent une connaissance parfaite et une efficacité temporelle conduisant à une « réussite » assurée dans ce monde divin. Comment résister à un pareil attrait ?

CHAPITRE III

DESCARTES ET LA FOI CATHOLIQUE

UN DESCARTES SECRET

Dans la vie de Descartes, il est plusieurs périodes pendant lesquelles on perd la trace de ses itinéraires et de son activité. Une vie en perpétuelle errance, des amitiés équivoques et changeantes, des fuites inattendues, des passages rapides en France, une préférence donnée à la Hollande et aux pays protestants, voilà qui demande explication.

Descartes a fréquenté les rose-croix, première forme de la Franc-Maçonnerie au XVII^e siècle. Ses plus grands et plus fidèles correspondants et amis en faisaient partie. Le mathématicien Faulhaber, rose-croix exalté, son ami Isaac Berckmann et plusieurs pasteurs protestants étaient adhérents de la secte.

Son premier biographe, l'abbé Baillet, a cherché à christianiser et idéaliser son personnage ; cependant, il n'a pu cacher quelques vérités qui transpirent ici ou là dans son récit. « Descartes, dit-il, fréquente une confrérie de savants en Souabe, qui s'y était depuis quelque temps établie sous le nom de Frères de la Rose-Croix ». C'étaient, disait-on, des gens qui savaient tout et qui promettaient aux hommes une nouvelle sagesse, c'est-à-dire la véritable science qui n'avait pas encore été découverte... Le séjour de Descartes en Souabe eut pour but de rechercher

ces nouveaux savants afin de les connaître par lui-même et de conférer avec eux. Un de leurs statuts, nous dit toujours Baillet, « était de ne point paraître ce qu'ils étaient, de n'être distingués des autres hommes ni par l'habit, ni par les manières de vivre et de ne point se découvrir dans leurs discours... ». Autrement dit, de transmettre leur enseignement avec suffisamment de discrétion pour ne pas dévoiler leur appartenance à la société.

Et nous voyons Descartes observer fidèlement ces règles des Rose-Croix. Il vit en solitaire, erre de ville en ville, fuit la compagnie des hommes et les agitations du monde pour vaquer à l'étude, s'assurer la liberté de son esprit. Il multiplie les prudences, publie ses ouvrages après bien des hésitations en Hollande, communique ses travaux à des amis rares et discrets. Bien sûr, nous ne trouvons nulle part son affiliation à cette Société secrète. Il sera toujours possible de la nier ; mais son activité et son enseignement sont plus éloquents qu'une carte d'adhérent.

Après avoir erré dans les armées protestantes, puis catholiques, d'Allemagne, après un long séjour en Souabe, sur lequel nous reviendrons, en 1628, Descartes se réfugie définitivement en Hollande, s'inscrit dans des Universités protestantes : ses meilleurs amis sont des pasteurs. Ce sont ces derniers qui vont traduire en latin ses ouvrages. Il eut une liaison dont lui naquit une fille, Francine, qu'il fit baptiser par un pasteur, à Deventer. Descartes a donné lui-même le sens de sa vie. « De même que les comédiens prudents, pour qu'on ne voie pas la honte qui monte à leur front, se vêtent de leur rôle, de même au moment où je vais monter sur la scène du monde, dont je n'ai été jusqu'ici qu'un spectateur, je marche masqué ». C'est bien la formule satanique du « larvatus prodeo ».

UN DESCARTES ILLUMINÉ ET PROMÉTHÉEN

On croit communément que la méthode cartésienne lui a été dictée par ses longues réflexions de philosophe, qu'elle est due

à une méditation soutenue et qu'elle lui est apparue enfin avec l'évidence qui suit une activité rationnelle. Il n'en est rien. Descartes fut, comme tous les grands subversifs, un illuminé.

C'est au cours de son séjour chez les Rose-Croix en Souabe qu'il eut un songe. En 1618, il écrivait déjà à son ami et confident, Isaac Berckmann : « Je m'endormais et vous m'avez éveillé ». C'est la formule classique de l'illumination gnostique. Sa nouvelle doctrine, il ne l'a pas inventée, il l'a reçue.

Le 10 novembre 1619, toujours dans son « poêle » de Souabe, il rêve qu'un vent impétueux le fait chanceler et le détourne de son intention d'aller dire une prière dans la chapelle de son collège de La Flèche : « A malo spiritu ad templum propellebatur » : j'étais poussé par un esprit mauvais vers le temple. Heureusement j'en ai été détourné par ce vent. Puis il est frappé par un coup de foudre qu'il croit entendre le faire sursauter : « C'était le signal de l'Esprit de Vérité qui descendait sur lui pour le posséder ». Puis il lit un vers : « Quod vitae sectabor iter ? » (quel chemin suivrai-je dans la vie ?) et les mots « Est et Non » qui sont, dit-il, le Oui et le Non de Pythagore, représentant la Vérité et la Fausseté dans les connaissances humaines. Par ce songe, dit-il, « c'était l'Esprit de Vérité qui devait lui ouvrir les trésors de toutes les sciences ». Ce fut « un brusque et soudain éblouissement ». Il voulut renverser tous les anciens systèmes et « mettre son propre esprit tout nu ». N'est-ce pas la formule classique de tous les subversifs ?

Descartes ajoute que c'est « dans cette fameuse nuit que lui fut révélée la doctrine qui est la pierre d'angle de la philosophie et qui peut se résumer en cette double proposition : le principe de la science doit être cherché en nous-même, puisqu'il est en nous, comme le feu dans le silex et qu'il faut l'y chercher non par la raison des philosophes, mais par l'inspiration des poètes, c'est-à-dire par l'intuition ». Voilà le grand mot lâché. « Intueor » veut dire « regarder à l'intérieur ». L'homme n'a qu'à retourner son regard au fond de son âme. Il y verra la Vérité. Il la possède en lui. Elle ne lui vient pas du monde extérieur.

Paul Valéry ironise à juste titre : « Quoi de plus saisissant que de vouloir que des rêves excessivement obscurs lui soient des témoignages en faveur des idées claires ! » Et il ajoute : « Descartes demande au ciel d'être confirmé dans son idée d'une méthode pour bien conduire sa raison et que cette méthode implique une croyance et une confiance fondamentale en soi-même, conditions qui lui sont nécessaires pour détruire la confiance et la croyance en l'autorité des doctrines traditionnelles ». On ne peut mieux dire : la subversion des esprits et la grande révolution ont commencé par cette illumination.

Descartes cherche la « science admirable » : « mirabilis scientiae fundamenta », celle qui englobe toutes les sciences particulières et donnera une connaissance totale du monde, une science innée, déploiement de notre pensée. Cette révélation par un songe est une ivresse sainte, une Pentecôte de la raison, science universelle parfaitement une, comme celle de Dieu qui voit tout, constituée d'un seul coup, par un seul (lui, Descartes !) sans le lent travail des générations, l'effort continu de plusieurs et l'autorité magistrale de quelques-uns.

Descartes s'avise que « la science doit être le travail d'un seul, qu'elle doit être un ouvrage composé de la main d'un seul maître, comme il est bien certain que l'établissement de la Religion est l'ouvrage de Dieu seul ». La science devenue Religion universelle, Descartes devenu Dieu : c'est le « Grand Œuvre », l'Art royal de nos Francs-Maçons, héritiers des Rose-Croix.

« Qu'on me donne l'étendue et le mouvement et je vais refaire le monde », dit-il encore. Quelle prétention exorbitante ! Alors que le monde lui est donné tout créé par Dieu, Descartes le considère donc comme mal fait. « Bien que la volonté de Dieu soit jointe à une puissance matérielle incomparablement plus grande que la mienne, il n'en reste pas moins qu'elle n'est spirituellement pas plus grande que la mienne en tant que ma volonté est le pouvoir de faire une chose ou de ne la faire pas, d'affirmer ou nier, poursuivre ou fuir... ». Ce qui veut dire que l'Homme est égal à Dieu par son esprit, mais qu'il lui manque la force

matérielle, Dieu ne dépassant l'Homme que par la création de la matière (voilà une pensée proprement gnostique !). Ce qui veut dire encore que l'Esprit est tout entier réduit à la volonté et que cette volonté est ramenée à l'indifférence du jugement à l'égard des biens particuliers, finis et limités, qui se présentent à l'homme... Cette définition de la volonté ne peut absolument pas s'appliquer à Dieu...

Descartes n'a pas compris, ici, l'analogie de l'être, qui est une similitude (et non une égalité) dans les rapports alors que les termes rapportés sont radicalement hétérogènes, d'autre essence ; le pouvoir créateur de Dieu n'est pas de nature matérielle et n'est pas commensurable au pouvoir fabricant de l'homme. Il n'y a pas seulement différence de degré entre l'action de créer et celle de fabriquer, il y a différence de nature. Cependant l'analogie porte sur la relation qu'il y a entre le Créateur et sa création d'une part, entre l'ouvrier et son ouvrage d'autre part. On voit poindre ici déjà l'idée d'un Dieu démiurge, l'horloger de Voltaire. Première forme du Déisme...

Mais quel orgueil ! Je suis capable, dit Descartes, de refaire la création.

LE REFUS DU RÉEL ET DE LA TRADITION

« Par le nom de pensée, dit Descartes, je comprends tout ce qui est tellement en nous que nous en sommes immédiatement connaissants. Ainsi toutes les opérations de la volonté, de l'entendement, de l'imagination et des sens sont des pensées. »

« Par le nom d'idées, dit-il encore, j'entends cette forme de chacune de nos pensées par la perception immédiate de laquelle nous avons connaissance de ces mêmes pensées. » Formule tautologique qui se contente d'affirmer l'identité de notre pensée avec elle-même.

Ainsi, la Vérité, qui était, selon le sens commun l'accord de notre pensée avec les choses connues, est ici l'accord de cette

pensée avec l'idée-forme de cette même pensée. Ce n'est pas ce qui est qui imprime sa forme, c'est l'idée innée, qui se manifeste à l'intérieur de notre esprit. « En sorte, dit Descartes, que la lumière naturelle me fait connaître évidemment que les idées sont en moi comme des tableaux et des images qui peuvent à la vérité facilement déchoir de la perfection des choses dont elles ont été tirées (tiens ! tiens ! voilà une concession, de pure forme d'ailleurs, au réalisme !) mais qui ne peuvent jamais rien contenir de plus grand et de plus parfait ».

Ainsi donc les idées sont elles-mêmes parfaites, indépendamment des choses auxquelles elles correspondent. Ainsi donc également la Lumière n'éclaire pas la chose pour la faire voir, mais éclaire l'intérieur de notre esprit pour y faire apparaître, y dévoiler des tableaux et des formes qui y sont déjà contenus. Peu important les choses elles-mêmes dont nous ne pouvons connaître le degré de perfection.

Descartes devait rejeter d'abord la philosophie traditionnelle parce qu'elle était un obstacle à sa révolution dans les esprits. « On a tellement assujetti la Théologie à Aristote, dit-il, qu'il est presque impossible d'expliquer une autre philosophie sans qu'elle semble d'abord contre la Foi ». Ce sera vraiment le problème auquel l'Église va se heurter au XIX^e siècle : comment enseigner la Foi catholique à côté de la philosophie cartésienne ? Nous verrons que c'est impossible et que la philosophie nouvelle est par elle-même destructrice de la Foi.

La philosophie moderne est impuissante à rendre compte de la métaphysique. Descartes a changé le vocabulaire, a supprimé et volatilisé les termes de la scolastique ; en même temps, ce sont les notions elles-mêmes qui ont été emportées par cette révolution.

Un savant moderne, physicien, chimiste, biologiste, ne fait plus intervenir les notions de forme, d'essence, de substance, etc. Il se condamne ainsi à ne plus rien comprendre du réel qu'il observe et qu'il mesure avec ses outils mathématiques. Lorsqu'il veut un moment dominer son sujet, étendre sa connaissance à

l'Universel, brusquement il déraile, il déraisonne, il ne sait plus ce qu'il dit. On l'a bien vu à propos du transformisme. Le biologiste qui cherche l'origine des espèces parle d'« Évolution », défie la matière, en fait le tout de l'être, lui attribue un pouvoir divin de création des formes... etc.

Cependant, l'Église continue à utiliser pour l'enseignement de son dogme les notions métaphysiques de la scolastique, qui sont les notions vraies de toute métaphysique, mais qui ne sont plus enseignées par ailleurs. Aussi le chrétien élevé dans les disciplines modernes est dépaysé devant ce langage antique qui lui paraît démodé et inintelligible. Il est donc privé de l'outil métaphysique nécessaire à une intelligence profonde du réel. L'enseignement de la Foi ne peut se rendre qu'à l'aide des concepts métaphysiques du thomisme, parce qu'ils sont l'expression élaborée du « sens commun », en dehors desquels il est impossible de pénétrer la nature des choses. La philosophie moderne y est radicalement impuissante ; c'est en cela même qu'elle est destructrice de la Foi.

Descartes veut encore une raison toute pure, à l'état de nature, si l'on peut ainsi parler, privée du secours d'un magistère transmettant une tradition reçue, l'enseignement d'une vérité recherchée et étudiée par d'autres devant laquelle l'intelligence de chacun doit faire acte d'humilité ; une raison encore privée des « habitus », c'est-à-dire des vertus développées par l'exercice et une « ascèse » intellectuelle qui prédispose notre esprit à se soumettre au réel.

LE DIEU DE DESCARTES

Quand Descartes veut introduire le « Cogito » comme point de départ de sa philosophie, il doit d'abord rejeter toutes les connaissances antérieures dans un doute méthodique, comme il l'appelle, c'est-à-dire artificiel et systématique. Il y avait déjà dans cette prétention exorbitante une attitude absurde. On ne fait pas à volonté, par une décision arbitraire, le vide de son esprit.

Lorsque nous commençons à réfléchir, à philosopher, nous avons une matière sur laquelle notre esprit travaille, des données premières, des objets de connaissance sur lesquels nous pouvons élaborer une réflexion. On ne pense pas le rien, mais quelque chose. Cette position du doute méthodique peut se dire, mais ne peut pas se pratiquer, parce que notre âme spirituelle est faite pour la Vérité et donc pour des certitudes ; le doute n'étant qu'un passage provisoire entre l'ignorance et la certitude et supposant déjà des connaissances certaines pour s'y appuyer.

Comment se fait-il donc que Descartes ait éprouvé le besoin d'exclure de ce doute méthodique les vérités de la Foi ?

Si nous pouvons douter, comme le prétend Descartes, de tous les objets réels qui nous entourent et dont nous percevons à longueur de journées l'existence, comment pourrions-nous ne pas douter, à plus forte raison, d'un monde surnaturel dont nous n'avons aucune perception directe ? La prétention de Descartes est intenable et les cartésiens du XIX^e siècle n'auront pas grand effort à faire pour nier l'existence de ce surnaturel : ce sera, par exemple, l'attitude de Renan.

Reste que Descartes, contre toute vraisemblance, maintient les certitudes religieuses hors de tout doute méthodique. On a dit qu'il voulait ainsi échapper aux foudres du Saint-Office. Peut-être et de fait, après sa mort, ses ouvrages seront mis à l'index, comme nous le verrons.

Il y a une autre explication. L'existence de Dieu et les vérités surnaturelles connexes à cette existence ne sont pas reçues de l'extérieur par la perception sensible, ni par l'enseignement d'un magistère, toutes choses incapables, nous dit Descartes, de nous permettre d'atteindre la certitude ; ce sont des vérités évidentes par elles-mêmes, idées claires et distinctes, perçues immédiatement par l'intelligence dans son exercice immanent.

Le « Cogito » devient alors cette formule : « Je pense Dieu, donc Dieu est ». L'existence de Dieu est toute dans ma pensée, elle est suspendue à ma pensée. « C'est presque la même chose

de concevoir Dieu et de concevoir qu'il existe », nous dit Descartes.

Le « presque » est admirable. On y voit une hésitation avant d'affirmer une formule aussi absurde. On pourrait y voir une précaution envers les critiques qui ne sauraient tarder de s'élever devant une telle prétention. En fait, si c'est presque la même chose, ce n'est donc pas purement la même chose, ce n'est donc pas du tout la même chose.

Mais Descartes poursuit sa pensée : « En revenant à examiner l'idée que j'avais d'un être parfait, je trouvais que l'existence y était comprise, en même façon qu'il est compris en celle d'un triangle que ses trois angles sont égaux à deux droits ». C'est l'argument, appelé ontologique, de saint Anselme assorti d'une comparaison évidemment mathématique. Si un triangle existe, ses trois angles sont égaux à deux droits, dira le sens commun, mais cela ne prouve pas l'existence du triangle.

L'existence n'est pas un attribut que l'on pourrait ajouter à d'autres. La définition du triangle est sa nature, mais non son existence. L'idée de perfection rentre dans la nature de Dieu, donc dans son essence, mais non dans son existence. Je ne puis ajouter à la perfection de Dieu l'idée d'existence de telle sorte que, l'existence étant niée, Dieu ne serait plus parfait, puisqu'il lui manquerait quelque chose. En effet, si Dieu n'avait pas l'existence, il n'aurait aucune des perfections qu'on pourrait lui attribuer : bonté, force, amour etc. Quand on dit : « Dieu est souverainement juste », par exemple, l'existence est comprise dans le verbe « être » et ne s'ajoute pas comme complément à sa justice pour le parfaire, l'achever. Ainsi donc l'idée de perfection ne contient pas l'idée d'existence.

Il fallait, pour Descartes, ramener la notion de Dieu à une définition mathématique : l'existence est comprise dans l'idée, mais cela ne pose pas l'existence dans le réel hors de ma pensée. C'est une première formule de l'Immanence vitale que les Modernistes n'auront pas de peine à développer. Elle était déjà contenue dans les affirmations du Cartésianisme prétendument chrétien.

Maxime Leroy, dans son ouvrage intitulé « Descartes, le philosophe au masque » nous dit que ses démonstrations religieuses sont « diaboliquement ergoteuses » et que c'était une « âme fuyante », expression appliquée par saint Pie X aux Modernistes.

UNE MORALE « PAR PROVISION »

Nous avons dit que la position du doute méthodique est intenable pour une intelligence normale ; elle l'est encore plus pour un homme chaque jour contraint d'agir et donc de réfléchir à son action, de manière à la conformer au Vrai et au Bien.

« Afin que je ne demeurasse point irrésolu en mes actions, pendant que la raison m'obligerait de l'être en mes jugements... » Grave problème ! Mais c'est bien Descartes qui se l'est infligé. Il se voit contraint de forger une morale, dite provisoire : il faut agir comme si l'on savait, puisque notre intelligence ne peut nous donner des critères certains et vrais de notre action.

Descartes ajoute : « Ne pas suivre moins constamment les opinions les plus douteuses lorsque je m'y serais une fois déterminé, que si elles eussent été très assurées ; et c'est une vérité très certaine (tiens ! tiens ! une vérité certaine, alors que tout est douteux !) que lorsqu'il n'est pas en notre pouvoir de discerner les plus vraies opinions, nous devons suivre les plus probables et même qu'encore que nous ne remarquions point d'avantage de probabilité aux unes qu'aux autres, nous devons néanmoins nous déterminer à quelques-unes et les considérer après non plus comme douteuses, en tant qu'elles se rapportent à la pratique, mais comme très vraies et très certaines à cause que la raison qui nous y a fait déterminer se trouve telle ».

Mais comment donc est-ce que la raison peut nous déterminer à ce qui n'a pas de raison déterminante de nous faire agir ? Ce n'est donc pas la raison, plongée dans le doute dont elle ne peut sortir qui nous conduit dans l'action ! Qu'est-ce donc alors ?

« Et ceci fut capable dès lors de me délivrer de tous les repentirs et les remords qui ont coutume d'agiter les consciences de ces esprits faibles et chancelants qui se laissent aller constamment à pratiquer comme bonnes les choses qu'ils jugent être mauvaises. »

Voilà où il fallait en venir ! Délivrer l'homme du remords et du repentir ! Le délivrer de l'obligation de juger avant d'agir, obligation pénible et source des conflits intérieurs entre la raison spirituelle et les passions sensibles, effort de l'intelligence pour ordonner en nous les différents appétits.

Et quelle admirable conclusion ! Agissons ! Agissons ! Nos doutes deviendront ainsi des certitudes : ce que j'ai fait est bien, puisque je l'ai fait, par cette seule raison que je l'ai ainsi jugé. C'est mon action qui détermine la vérité. Descartes est « un esprit fort » qui ne s'embarrasse pas des contradictions rencontrées au cours de l'existence entre nos désirs plus ou moins désordonnés et notre connaissance du vrai. Le jargon ecclésiastique moderne utilise beaucoup l'expression « faire la vérité ». Elle était déjà dans Descartes.

LES RÉACTIONS CONTRE DESCARTES

Il ne faut pas croire, comme on l'a dit, que Descartes ait reçu sa formation philosophique des Jésuites de La Flèche. Il l'a reçue des Rose-Croix de Souabe. Son professeur de philosophie lui-même, le P. Véron, était un ligueur passionné qui avait composé un ouvrage de violente controverse contre les Protestants, ceux dont Descartes devait faire ses meilleurs amis.

Pendant tout le Grand Siècle, les Jésuites furent d'ardents adversaires du Cartésianisme. Un Père de Valois écrivait alors : « Les sentiments de Descartes opposés à ceux de l'Eglise et conformes à ceux de Calvin », ce qui n'était pas mal observé. Toute sa vie, Descartes essaya de fuir la controverse avec les Jésuites, de peur d'être dénoncé à Rome.

En 1665, le P. Channerelle, jésuite, écrivait : « En un mot, la doctrine cartésienne diffère de la doctrine aristotélicienne, comme la poésie de la réalité, comme l'imagination de l'intelligence »... (Rappelez-vous : chercher le principe de la science non par la raison des philosophes, mais par l'inspiration des poètes, dicit Descartes lui-même).

Les ouvrages de Descartes furent mis à l'Index en 1663, « donec corrigatur », précise le décret, « jusqu'à ce qu'elle (sa philosophie) soit corrigée ». Hélas ! il n'est pas possible de corriger ce qui est radicalement erroné, c'est-à-dire faux dans sa racine même.

L'attitude de Bossuet à cet égard est très suggestive. Il arrive parfois que les habiletés de langage, les déguisements de la pensée trompent les plus réfléchis.

Dans un premier temps, Bossuet manifesterait de la satisfaction devant les affirmations spiritualistes de Descartes et certaines pages sur les preuves de l'existence de Dieu qui paraissent reproduire l'enseignement traditionnel de l'Eglise, tel qu'on pouvait le trouver dans saint Augustin ou saint Thomas. Nous savons aujourd'hui que c'étaient des positions de prudence destinées à écarter les accusations d'impiété ou d'athéisme que notre philosophe redoutait fort.

Lorsque Bossuet comprit en lisant Malebranche, où conduisaient nécessairement les prémisses du Cartésianisme, son instinct de la Foi et son robuste bon sens se cabrèrent. Il écrivit cette lettre remarquable à un disciple du Père Malebranche, ce qui montre à quel point sa clairvoyance était prophétique :

« Je vois un grand combat se préparer contre l'Eglise sous le nom de la philosophie cartésienne. Je vois naître de son sein et de ses principes plus d'une hérésie et je prévois que les conséquences qu'on en tire contre les dogmes que nos pères ont tenus la vont rendre odieuse et feront perdre à l'Eglise tout le fruit qu'elle en pouvait espérer pour établir dans l'esprit des philosophes la divinité et l'immortalité de l'âme... De ces mêmes principes, un autre inconvenient terrible gagne insensiblement les

esprits. Car, sous prétexte qu'il ne faut admettre que ce qu'on entend clairement, ce qui, réduit à certaines bornes, est très véritable, chacun se donne la liberté de dire : j'entends ceci et je n'entends pas cela et sur ce seul fondement on approuve ou rejette tout ce qu'on veut, sans songer qu'outre nos idées claires et distinctes, il y en a de confuses et générales qui ne laissent pas d'enfermer des vérités si essentielles qu'on renverserait tout en les niant... Ils introduisent sous ce prétexte une liberté de juger qui fait que, sans égard à la Tradition, on avance témérairement tout ce qu'on pense. Et jamais cet excès n'a paru davantage que dans le nouveau système, car j'y trouve à la fois les inconvenients de toutes les sectes...

Le succès dont vous paraissez si satisfait me fait peur, car lorsqu'on a du succès en matière de Théologie, on a sujet à louer Dieu de la bénédiction qu'il donne aux travaux qu'il nous inspire. Mais lorsqu'on s'éloigne des sentiments de l'Eglise et de la Théologie qu'on y a trouvée universellement reçue, le succès ne peut venir que de l'appât de la nouveauté et toute âme chrétienne doit en trembler. C'est le succès qu'ont eu les hérétiques.

Comme vous, ils se sont donné un air de piété en nommant beaucoup Jésus-Christ et en se parant de son Ecriture (au double sens du mot « se parer » : s'orner et se protéger). Comme vous, ils se sont vantés de proposer des moyens de ramener les errants à la Foi de l'Eglise (exemple, les prétentions de Descartes de répondre aux Epicuriens, aux athées et aux libertins). Citer souvent l'Ecriture et n'en alléguer que ce qui ne sert de rien en la matière, c'est encore un des artifices dont l'erreur se sert pour attirer les pieux...

Ne croyez pas qu'en vous comparant aux hérétiques, je veuille vous accuser d'en avoir l'indocilité, ni ce qui les a enfin portés à la révolte contre l'Eglise, à Dieu ne plaise ! Mais je sais qu'on y arrive par degrés. On commence par la nouveauté, on poursuit par l'entêtement. Il est à craindre que la révolte ouverte n'arrive dans la suite, lorsque la matière développée attirera les ana-

thèmes de l'Eglise et après peut-être qu'elle se sera tue longtemps pour ne pas donner de la réputation à l'erreur... ».

Lettre remarquable en tout point. Elle montre bien les cheminements de l'erreur dans les esprits. Un principe nouveau (par exemple, le doute méthodique, les idées claires et distinctes, le Cogito, etc.) peut ne pas faire apparaître tout de suite toutes les conséquences qui y sont impliquées ; surtout si l'auteur, par habileté tactique, s'efforce d'en affaiblir la portée au moyen de restrictions, de déclarations de bonne foi et autres subterfuges dont parle Bossuet.

Mais surtout Bossuet oppose aux idées claires et distinctes les « confuses et générales qui enferment des vérités essentielles qu'on ne peut nier sans renverser tout ». Distinction fondamentale. Ce que Descartes appelle « idées claires et distinctes » qui seraient seules affectées, selon lui, du caractère de l'évidence, ce ne sont pas les formes des objets connus, ce sont les êtres de raison, principes ou axiomes mathématiques, nombres, propositions déduites de ces principes, façonnés par l'intelligence selon les conventions nécessaires de notre esprit.

Ce sont des outils logiques destinés à permettre la mesure du réel, en tant qu'il est « étendue et mouvement ». Ce sont les concepts les plus universels, les plus démunis de contenu, les plus vides. Ils sont sans doute connus immédiatement, sans le passage par la perception sensible et cependant leur point de départ est bien dans le réel extérieur, mais dans la mesure seulement où il est quantifiable. Le nombre deux ne se lit pas dans les choses. Deux riens plus deux riens ne font pas quatre riens, ils ne font rien du tout. Ce qui est connu par l'esprit avec certitude, ce n'est pas le nombre, mais la chose nombrée : deux arbres plus deux arbres, eux font bien quatre arbres ; ce sont les arbres qui sont effectivement connus.

Lorsque notre esprit s'applique aux être réels et non aux êtres de raison, il rencontre un obstacle de taille : la matière, avec ce qui, en elle, reste virtuel, potentiel, inachevé, estompé. Notre

esprit ne peut traduire fidèlement en idées claires et distinctes ce qui reste indéterminé, fluant, mouvant dans l'être.

C'est le problème, bien vu par saint Thomas et incompris par Descartes, des dégradations continues de l'être. Il y a entre le confus et le clair des passages insensibles, graduels. Le « clair » n'est pas premier, encore moins inné, mais il est acquis, il s'obtient par une élaboration, par le dépouillement d'un confus primitif plein de richesses que notre esprit doit entreprendre pour « y voir clair », dans le réel qui lui est donné globalement. Et il est bien évident, comme le dit Bossuet, que nos idées confuses et générales sont une première appréhension d'un réel riche de formes qu'il faudra dégager par abstraction : ce seront des vérités très certaines, reproductions dans notre esprit des idées déjà contenues dans les choses.

Ainsi donc, nous ne pourrons jamais atteindre le tréfonds de la nature intime de Dieu, de notre âme ou des choses. Elles nous resteront toujours cachées sous cet angle. Cependant, notre intelligence est apte à en connaître avec certitude la forme, l'idée directrice qui est d'essence spirituelle comme notre âme. Cela est suffisant pour affirmer l'existence des choses, celle de Dieu avec certitude. Notre esprit n'a pas à faire un saut dans l'inconnu et le scepticisme universel, qui est contenu implicitement dans la philosophie de Descartes et que vont professer ses disciples au XIX^e siècle, n'est pas fondé en raison.

L'ENSEIGNEMENT de DESCARTES DANS LES COLLÈGES AVANT LA REVOLUTION

Jusqu'en 1660, Descartes est pratiquement ignoré de partout. On enseigne toujours Aristote et saint Thomas.

En 1661, le Père de la Chaise enseigne Descartes au collège de la Trinité, à Lyon ; le Père Lamy, à Angers, en 1674. On le discute. On dénonce le « Cogito », le doute méthodique, l'étendue, l'essence des corps, etc. ; mais il est présent dans l'enseignement. A partir de 1715, la majorité des professeurs

enseigne Descartes. Au milieu du XVIII^e siècle, l'idéalisme cartésien est utilisé pour lutter contre le matérialisme, le sensualisme et l'empirisme des philosophes athées.

En 1690, le Père Gabriel, jésuite, écrit : « On n'imprime quasi plus de philosophie selon la méthode de l'Ecole et presque tous les ouvrages de cette espèce qui paraissent maintenant en France sont des traités de physique qui supposent les principes de la nouvelle philosophie... La philosophie des classes a changé de face... ». Le cours du Père André, jésuite, à La Flèche, en 1706, est « cartésien et malebranchiste, si clair et si bien ordonné qu'il se répandit dans les principaux collèges de la compagnie... ». On enseigne la physique, la mécanique, aux dépens de la métaphysique. Dieu est considéré comme le mécanicien suprême, le premier moteur utile pour donner le branle au monde, mais non plus source permanente d'être et de vie. Ce Dieu « chique-naude », comme l'appelle Pascal, est l'horloger de Voltaire. Il est seulement cause efficiente, fabricant du monde. Une fois lancé dans son mouvement perpétuel, le monde peut donc facilement se passer de lui, comme l'horloge peut survivre à l'horloger et fonctionner après sa mort. Voilà Dieu devenu inutile.

Mais les Congrégations générales des Jésuites à Rome interviennent énergiquement contre le Cartésianisme. La 14^e Congrégation générale en 1696-1697 publie 30 propositions proscrites, contre la philosophie nouvelle, contre l'harmonie préétablie de Leibnitz, contre le doute universel de Descartes. Condamnations sans force et qu'il faudra renouveler, signe évident de leur inefficacité sur les esprits. La 16^e Congrégation générale, en 1730-1731, remet en vigueur les condamnations précédentes, décide qu'il faudra rester fidèle à la philosophie d'Aristote. En 1732, le Père Général des Jésuites proscrit dix propositions à ne pas enseigner, toutes tirées de Descartes et opposées à la Scolastique.

Peine perdue ! Les professeurs de collèges sont enthousiasmés pour la nouvelle philosophie et grands adeptes des « idées claires et distinctes ». Au XVIII^e siècle, tout l'enseignement est cartésien.

Deux conséquences importantes dans les esprits :

a) Le Déisme : c'est une forme religieuse bâtarde qui détourne les esprits d'un Dieu véritable vers une idée vague de la Divinité.

On s'efforce alors d'éloigner Dieu du monde. Il est trop grand et trop lointain, les hommes sont trop petits et trop insignifiants pour que Dieu puisse penser à eux : « Dieu est un être qui n'a pas à s'occuper du bien et du mal qui se font parmi les hommes ». C'est un blasphème contre la Providence. Voyez « Les Voyages de Gulliver » de Swift, « La Pluralité des Mondes habités », de Fontenelle, le « Micromégas » de Voltaire, etc.

« Le Christianisme, dit Fontenelle, est une fable. Il ne faut pas détester les fables. Il faut s'en débarrasser doucement par l'efficacité de la raison. » Voilà la formule de tous les esprits « éclairés » au XVIII^e siècle.

b) Le Fidéisme : il est impossible d'enseigner Dieu par les idées claires et distinctes. Il est inconcevable de le reléguer dans le doute méthodique universel. Comment donc alors enseigner ce qu'il faudra bien continuer à nommer des vérités, quoique non affectées de l'évidence cartésienne ?

Le « Journal de Trévoux », rédigé par les Jésuites, marque bien l'impuissance de la nouvelle philosophie à enseigner la Foi et le passage insensible au Fidéisme. Il écrit en juin 1705 ce texte capital : « On craint d'approfondir avec eux (les enfants) les matières de la religion. On se contente de leur en donner des idées superficielles et d'exiger d'eux un attachement à la Foi qu'il faudrait leur persuader... Comme on n'a posé aucun fondement solide dans leur esprit, les exhortations à la vertu dont on les fatigue ne font impression sur eux qu'autant que la crainte et la vigilance les rendent efficaces. Ils entrent dans le monde comme dans un champ de bataille où la religion est attaquée de toutes parts et ils y entrent sans armes, toujours poussés. Comment des jeunes gens pourraient-ils résister ?.. »

Réflexion toujours valable aujourd'hui, bien d'actualité et cependant vieille de presque deux siècles : le problème était déjà

le même autrefois. On mesure seulement aujourd'hui l'étendue du désastre. En 1706, on pouvait déjà prévoir que le désastre serait indéfini. Ce qui fut.

L'ENSEIGNEMENT de DESCARTES DANS LES SÉMINAIRES au XIX^e SIÈCLE

Après la tourmente révolutionnaire, il fallut bien reconstruire. Napoléon avait réorganisé l'Université sous monopole d'Etat. L'Église n'avait le droit de n'ouvrir que des séminaires pour la formation de son clergé.

Or, les premiers professeurs de ces séminaires furent les survivants des hécatombes révolutionnaires, eux-mêmes formés par la philosophie nouvelle. M. Emery, dont le chanoine Leflon nous a raconté naguère la vie mouvementée, fut le négociateur discret et efficace du Concordat de 1801. Il fut chargé de reconstituer la Société des prêtres de Saint Sulpice destinée à former les futurs professeurs de séminaires. Il en fut donc le fondateur et le premier supérieur. Hélas ! il était cartésien !

M. l'abbé J. Bellamy, dans son ouvrage : « La Théologie catholique au XIX^e siècle » résume ainsi la situation dans les séminaires :

« En France, le Cartésianisme était tout puissant et quand on sait combien cette philosophie est réfractaire à toute adaptation théologique, on ne s'étonne plus de la décadence profonde où était tombée la science sacrée dans notre pays. Un des prêtres les plus distingués et les plus savants de l'époque, M. Emery, croit rendre service à la Théologie en publiant divers traités de philosophie religieuse tout imprégnés de l'esprit cartésien, notamment : "Les Pensées de Descartes sur la Religion et sur la Morale". Dans tous les séminaires on enseignait le Cartésianisme et le manuel le plus en vogue, la "Philosophie de Lyon", était l'œuvre de l'oratorien Valla, auteur d'une théologie mise à l'Index par le Pape Pie VI, en 1792. Les "Leçons élémentaires de Philosophie", de l'abbé Fluttes, qu'on lisait aussi dans

les séminaires, tenaient en haute estime et suivaient sur une foule de points Locke, Condillac et Jean-Jacques Rousseau. Comment avec une philosophie si défectueuse la Théologie aurait-elle pu prendre son essor ? »

La Sorbonne était devenue maîtresse de pensée universelle dans la société française. Il n'y avait plus d'Université catholique libre. Les professeurs de séminaires qui voulaient prendre leurs grades universitaires devaient passer devant les jurys de l'Etat. On voit les conséquences.

Renan, qui était bon témoin en la matière, nous dit que « l'enseignement philosophique du séminaire était la scolastique en latin, non la scolastique du XIII^e siècle, barbare et enfantine (quel jugement méprisant et sans fondement d'une philosophie qu'il n'avait pas étudiée !), mais ce qu'on peut appeler la scolastique cartésienne, c'est-à-dire ce Cartésianisme mitigé qui fut adopté en général par l'enseignement ecclésiastique du XVIII^e siècle et fixée dans les trois volumes connus sous le nom de Philosophie de Lyon ».

Cartésianisme mitigé : cela veut dire une présentation de Descartes débarrassée de ce qui en paraissait alors incompatible avec l'enseignement de la Foi et orientée vers la réfutation des athées et des libertins. On savait gré à Descartes d'avoir défendu l'existence de Dieu, le spiritualisme, l'immortalité de l'âme et plusieurs autres vérités de la Foi catholique. On ne comprenait pas alors que ces vérités, il les avait idéalisées, rejetées hors du réel. Il les avait vidées de leur substance.

Les professeurs de l'Université anticléricale ne s'y étaient pas trompés. Ils enseignaient Descartes comme le maître du Rationalisme, comme le précurseur de la Libre-Pensée (celle qui est débarrassée du Réel et de la Tradition), comme l'adversaire triomphant de la Scolastique, comme le destructeur des préjugés (entendez : de la Foi catholique, bien sûr !), comme l'adrateur de la Raison devenue infaillible.

Nous voyons ainsi apparaître dans l'enseignement un double Descartes, l'un en apparence chrétien et défenseur prétendu de

la Foi, l'autre maître et précurseur de la nouvelle philosophie, celle qui va jeter à bas tout l'édifice de la culture chrétienne.

Quant à la Scolastique, dite barbare et enfantine par Ernest Renan, elle est bien morte et enterrée. Un jour, Victor Cousin, le grand maître de la philosophie officielle, parcourait les quais de la Seine, fouillant les bouquinistes. Il tomba par hasard sur un livre d'un certain Aquinate où il fut tout surpris, dit-il, de trouver beaucoup de bon sens. Discrète oraison funèbre !

LE CARTÉSIANISME CONTRE LA FOI

Nous allons trouver dans la correspondance d'Ernest Renan les effets les plus frappants de la nouvelle philosophie. Renan était entré au séminaire avec l'enthousiasme d'une âme passionnée de vérité. Hélas ! il dut très vite déchanter : on lui enseignait le doute méthodique. Voyons-en les effets :

« Tout l'effet produit sur moi par ce que nous avons vu jusqu'ici n'a été que de trouver des difficultés partout, là-même où auparavant je n'en voyais pas l'ombre... Pour le Pyrrhonisme, autrefois, j'en riais de tout mon cœur, je ne concevais pas qu'il y eût des hommes assez absurdes pour donner dans de pareilles idées ; maintenant, je ne ris plus. Cela ne veut pas dire que je sois sceptique... Il faut avouer que nous serions bien malheureux s'il fallait rejeter tous les systèmes contre lesquels on peut faire des objections... »

Dans cette première lettre, on voit apparaître déjà un regret, une inquiétude devant un enseignement si négatif. Le profond besoin de certitude qui dirige toute intelligence vers le vrai se cabre ici.

En 1848, Renan écrit : « Le propre de la philosophie est moins de donner des notions bien assurées que de lever une foule de préjugés. On est tout étonné quand on commence à s'y donner, de voir que, jusque-là, on a été le jouet de mille erreurs, enracinées par l'opinion, la coutume, l'éducation : c'est la mort du

beau idéal. On voit les choses telles qu'elles sont (???) et on est fort surpris de voir les jugements qui paraissaient les plus certains mis au rang des problèmes... ».

On sent dans cette lettre à sa mère, qui suit de près la précédente, une réaction de bon sens, mais toute provisoire et qui ne résistera pas longtemps à une philosophie si négative :

« Figurez-vous, ma bonne mère, qu'on s'y demande sérieusement : est-il vrai que j'existe ? N'est-ce pas un rêve, une illusion ? Je crois voir ma chère maman s'indigner : certainement que mon Ernest existe. Je voudrais bien voir quelqu'un qui s'aviserait de le nier. C'est que, voyez-vous, les philosophes sont les plus drôles gens du monde : ils doutent de tout. Mais n'ayez pas peur, ma chère mère, je n'en suis pas encore là... »

Il n'en était pas loin...

L'intelligence humaine est ordonnée à la certitude du Vrai. Elle ne peut se reposer dans le doute. Le doute n'est qu'un passage provisoire de l'ignorance à la certitude, avons-nous dit.

Tout homme, dès le début de sa vie, reçoit un enseignement, des rites, des habitudes enracinées dans sa nature sociale, des traditions donc. Il est débiteur de sa famille et de la société où il grandit. Il doit savoir avant de comprendre ; il doit agir avant de connaître les raisons explicites de son action. Il a besoin pour cela d'une autorité protectrice qui prévient ses erreurs possibles, qui lui désigne le chemin à prendre, qui contraint ses fantaisies, qui lui permet de grandir sans trop de casse.

De l'Eglise, il reçoit, avant de la comprendre, une Tradition qui est à la fois révélation de l'inconnaissable et sagesse divine.

Voilà l'ordre de nature. Dieu y a pourvu par les autorités, elles aussi naturelles, auxquelles l'homme doit se soumettre. Les principes du Cartésianisme sont une révolte contre cet ordre.

Le rôle du maître de philosophie est d'appliquer l'intelligence de son disciple à cet ensemble de connaissances plus ou moins confuses, d'en montrer le bien-fondé, d'en faire apparaître l'ordonnance, d'en marquer les liens logiques et nécessaires : d'ai-

der donc une intelligence encore toute neuve à mettre en ordre les multiples connaissances déjà acquises depuis de nombreuses années, d'en redresser les déviations quand elles existent. D'apprendre aussi à cette raison qui s'éveille qu'on a pensé et réfléchi déjà depuis longtemps auparavant, de montrer aussi que les problèmes qui se posent à elle aujourd'hui ont déjà dans le passé reçu des réponses certaines et décisives et que chaque intelligence n'a pas à reconstruire le monde en pensée, mais à le comprendre à la lumière des grands maîtres de la philosophie au cours des âges.

Hélas ! Descartes a travaillé avec acharnement à dissoudre l'intelligence, à « trouver des difficultés là où il n'y en a pas », à « rejeter tous les systèmes », à « lever une foule de préjugés », à montrer aux hommes qu'ils sont le « jouet de mille erreurs », à railler les coutumes et l'éducation reçue, à « tuer tout idéal », à « mettre les certitudes au rang des problèmes », etc.

C'est une belle démolition de l'âme humaine. On ne voit pas comment la grâce divine pourrait faire germer la Foi sur un tel terrain.

CHAPITRE IV

UN MYTHE HISTORIQUE DESTRUCTEUR DU CHRISTIANISME

Les moyens mis en œuvre dans la lutte anti-chrétienne sont divers et parfois apparemment opposés : c'est ainsi qu'à la critique rationaliste qui sévissait depuis la Renaissance, et surtout depuis le XVII^e siècle, s'est ajoutée, au XIX^e siècle, une nouvelle forme de critique issue de l'histoire comparée des religions, née à cette époque.

Le Christianisme s'est trouvé accusé tantôt d'être une religion différente des autres et contraire à la religiosité naturelle de l'homme, tantôt, à l'inverse, d'être la simple copie de formes préexistantes : ce fut là, entre autres, la thèse de Renan.

Or, précisément, la découverte, en 1947, à Qumran, sur les bords de la Mer Morte, d'une masse de documents datant du premier siècle après Jésus-Christ put laisser penser que ces preuves étaient enfin fournies. Toute une école d'historiens et d'exégètes s'est alors chargée de faire croire que la cause était entendue, alors que les textes montrent à l'évidence qu'il n'en est rien.

UNE THÈSE TENDANCIEUSE : L'AFFAIRE DES ESSENIENS

Lorsqu'on eut commencé à publier et commenter les premiers manuscrits de la Mer Morte, des hypothèses multiples furent

alors proposées. Une seule fut enfin acceptée : la bibliothèque essénienne cachée en 70 après Jésus-Christ au moment de la prise de Jérusalem par Titus ; ainsi était renforcée l'affirmation de Renan dans son « Histoire du Peuple d'Israël ».

M. Dupont-Sommer y renvoie explicitement dans ses « Aperçus préliminaires ». Il écrit : « Déjà d'éminents historiens avaient reconnu dans l'Essénisme un avant-goût du Christianisme ; cette formule est de Renan, de même que celle-ci : le Christianisme est un Essénisme qui a largement réussi... Le vieux maître hésitait à affirmer entre l'Essénisme et le Christianisme un commerce direct... Tout dans l'Alliance nouvelle juive annonce et prépare la nouvelle Alliance chrétienne... Le Maître galiléen apparaît, à bien des égards, comme une étonnante réincarnation du Maître de Justice. Comme lui, il prêcha, etc. ». « Toutes ces similitudes constituent un ensemble presque hallucinant... » et cette affirmation péremptoire d'une hypothèse sans fondement : « Partout où la ressemblance invite à penser à un emprunt, l'emprunt fut fait par le Christianisme ».

Voilà qui est clair. Le choix de cette hypothèse essénienne est bien destinée à confirmer Renan et à détruire l'originalité du Christianisme.

Quelques religieux manifestèrent alors de bien légitimes inquiétudes : « Affirmations massives » déclare le P. Bonsirven, « Assertions déconcertantes » dit le P. Danielou, qui ajoute : « Considérations quelque peu révolutionnaires que l'on est heureux de voir atténuer dans son nouveau livre ».

En effet, dans ses « Nouveaux Aperçus », M. Dupont-Sommer se montre plus prudent dans l'expression de sa pensée. Sans doute ; mais la pensée reste la même, et il est bien vrai que, si la thèse du Maître de Justice est maintenue, le Christ paraîtra toujours cette « étonnante réincarnation » dont il est parlé.

On peut atténuer l'expression de sa pensée sans modifier l'impression qui restera dans l'esprit à l'examen de l'hypothèse maintenue.

D'après la thèse actuellement admise, telle qu'elle est exposée par Dupont-Sommer, il aurait existé entre le début du 1^{er} siècle avant Jésus-Christ et jusqu'à la chute de Jérusalem en 70, une communauté juive, dite des Esséniens, communauté monastique ayant sa maison-mère à Qumran et ses « prieurés » dispersés en Palestine ou ailleurs, pratiquant un culte non sanglant, refusant le culte du Temple à Jérusalem, persécutée par le Grand Prêtre et les Juifs orthodoxes, fondée au début du 1^{er} siècle avant Jésus-Christ, par un Juif pieux, appelé le « Maître de Justice », puis dispersée par les Romains au moment de la prise de Jérusalem en 70, et ayant eu le temps avant cette dispersion de cacher sa bibliothèque dans des grottes.

Voilà la thèse. Or, elle fait vraiment dire aux manuscrits découverts à Qumran toute une histoire qu'ils ne contiennent pas.

DES TEXTES SOLLICITES

En face de cette thèse, plaçons les textes. Cela fait peu de choses : un texte de Philon d'Alexandrie, deux textes de Flavius Josèphe et une compilation de Pline l'Ancien. C'est tout pour les Esséniens. Plus les manuscrits du désert de Juda et une lettre du patriarche Timothée du VII^e siècle.

1) Philon d'Alexandrie : nous savons peu de choses sur sa vie. Il participa à une délégation juive envoyée auprès de l'empereur Caligula pour défendre la communauté juive. Les membres de la communauté qu'il présente s'appellent entre eux « les saints ». Il a trouvé, dit-il, commode de traduire en grec « Ἐσσηνοί » ou « Ἐσσηνοί », d'où l'expression les Esséniens. Il décrit avec sympathie leurs mœurs, il énumère leurs vertus. Il ne les connaît d'ailleurs que par ouï-dire. Son témoignage est de seconde main. Il ne parle ni de monastère, ni de moines vivant dans des grottes, ni de Maître de Justice. Il décrit une communauté existant de son temps, vers le milieu du 1^{er} siècle après Jésus-Christ. Point c'est tout. C'est peu. On retiendra le nom qu'ils se donnent : « les saints ».

2) Le témoignage de Flavius Josèphe est infiniment plus précis. Il n'a pas seulement entendu parler de la communauté, il s'est mis à l'école d'un essénien, Bannus ; il fut un néophyte pendant un an. Il les a donc connus d'assez près. Son expérience de la communauté est donc plus précise. Cependant il ne fut jamais admis au repas rituel et il quitta Bannus. Que nous apprend-il ? On donne au néophyte qui demande son adhésion dans la communauté une hachette (nous y reviendrons), une ceinture et un vêtement de lin blanc. Ce vêtement est réservé pour la cérémonie du repas, « *ὡς ἱερῶς* », dit-il, comme une robe sacrée, et ôté à la sortie. Il s'agit donc bien d'une cérémonie liturgique et non pas d'un repas conventuel, comme on veut le dire. Les néophytes n'y sont pas admis et avant de participer pleinement à la vie de la communauté, ils doivent prêter un serment de garder secrets les rites de la cérémonie. Les néophytes, dit-il, sont empêchés d'approcher des « objets du culte » (*τηδαιτη*). En aucun cas, ils ne reçoivent la nourriture avec les anciens. Avant de participer au repas commun, ils doivent jurer de vénérer Dieu, de ne jamais haïr ni l'injuste, ni l'adversaire, mais de prier pour eux, d'assister tous les croyants, etc. Lui-même, Josèphe, n'a pas prêté ce serment et il décrit une cérémonie sacrée à laquelle il n'a pas participé.

3) Les manuscrits du désert de Juda : si l'on retient la thèse qu'ils sont les manuels de la communauté décrite par Philon et Flavius Josèphe, ils nous donnent des renseignements de premier ordre, qui ne sont pas en contradiction avec les précédents, mais qui les complètent très heureusement.

Nous apprenons par eux que les membres de la communauté s'appellent toujours les « saints » ou les « hommes de sainteté », mais aussi les « élus », les « pauvres » (ébionim) — l'expression se retrouve aussi bien dans le commentaire d'Habacuc que dans les autres manuscrits — et surtout les « fils du Juste » (bene sedec). Ils sont les disciples d'un Maître juste (more sedec) en qui ils doivent avoir foi et dont ils doivent écouter la parole s'ils veulent obtenir le pardon de leurs péchés et donc le salut. Ce

Maître juste est aussi l'Oint de Dieu ; il n'est pas prophète, mais il « interprète » (?) tous les prophètes. Nous savons aussi qu'il a été persécuté par le Grand Prêtre qui voulait le mettre à mort, qu'il a été enlevé du milieu de ses disciples, etc. La description de la cérémonie du repas correspond à celle de Flavius Josèphe, presque textuellement.

4) Le texte de Pline l'Ancien est une compilation quelconque qui précise seulement l'emplacement d'une communauté essénienne au-dessus d'Engaddi. Mais il faut bien remettre ce texte à sa place, les autres sources ne parlant pas d'un monastère et de fidèles, mais de petites communautés dispersées de partout en Palestine et ailleurs, en grand nombre ¹.

5) L'emplacement du Khirbet Qumran comprend un cimetière de mille tombes environ et un ensemble de bâtiments de dimensions relativement modestes. Il est difficile d'y voir la disposition d'un monastère dont les moines auraient vécu dans les grottes de la falaise voisine. Del Medico, Serrouya et d'autres retiennent l'idée que ces grottes étaient des « genizoth » où l'on déposait les manuscrits sacrés raturés ou rendus impurs par un certain nombre de défauts. Nous savons que ces manuscrits ont été déposés au cours du 1^{er} siècle après Jésus-Christ, dans des jarres ordinaires, de la forme de celles qui étaient en usage courant à cette époque, au dire du P. de Vaux, corrigeant une première affirmation erronée, dans laquelle il affirmait que le dépôt était antérieur d'un siècle ².

DES OBJECTIONS ESCAMOTÉES

Comment se fait-il donc qu'à partir de tels documents, on en soit arrivé à cette thèse, telle qu'elle est présentée aujourd'hui par la plupart des auteurs qui se sont penchés sur le problème ? Il faut, pour l'accepter, mettre entre parenthèses et laisser sans réponses les questions les plus fondamentales. Ce sont ces questions que nous allons essayer d'élucider. Puis nous nous effor-

cerons d'attirer l'attention des chercheurs sur quelques points intéressants qui sont restés jusqu'ici dans l'ombre.

1° Tout ce que nous savons de cette « secte » (?) s'applique à une communauté existant vers le milieu du premier siècle après Jésus-Christ, sans plus. Rien, absolument rien, dans les renseignements que nous possédons, ne peut permettre de supposer l'existence d'Esséniens fondés un siècle avant Jésus-Christ par un Maître de Justice ayant vécu à l'époque maccabéenne³.

L'abbé Michel a écrit un gros ouvrage sur le « Maître de Justice ». Il part donc à sa recherche. Les renseignements qu'il nous fournit sont bien incapables de nous présenter le « more sedec » dont il s'agit dans les manuscrits. Après avoir éliminé plusieurs hypothèses, il retient celle d'Onias III, grand prêtre expulsé par un usurpateur et assassiné. Il suppose que ce personnage serait à l'origine des « Hassidim » ou « Assidéens » (les pieux) ; mais cette supposition reste bien incertaine et il ne connaît pas de liens nécessaires entre l'homme et la secte.

Or, nous savons que les « Assidims » furent des Juifs pieux, qui abandonnèrent Jérusalem, pour rester fidèles à la loi de Moïse au moment où les Séleucides voulaient y imposer leurs cultes païens ; nous savons que Mathatias et les Maccabées se sont levés du milieu de ces pieux Juifs ; nous savons qu'ils sont les précurseurs des Pharisiens, stricts observateurs de la loi. Sur Onias III nous ne savons pas grand-chose. Voilà qui est singulièrement inadéquat à la question posée. Un esprit exigeant ne peut se satisfaire de considérations aussi hésitantes.

2° Il y a entre les manuscrits de Qumran et les notices de Philon et de Josèphe, une différence considérable :

Philon et Josèphe décrivent les « Esséniens » comme une secte juive parmi d'autres, entre les Pharisiens et les Sadducéens. Or, les manuscrits nous présentent tout autre chose. Les Pharisiens et les Sadducéens sont des Juifs, fidèles à la loi de Moïse, membres du peuple d'Israël, participant « à part entière » à la vie de la communauté et se distinguant du commun du peuple par

des prétentions intellectuelles, des accentuations données à certains caractères de la religion juive, les uns plus stricts dans l'observation de la loi, les autres plus larges, mais vivant ensemble et constituant un seul peuple, le peuple d'Israël.

Les membres de la communauté de Qumran constituent un peuple à part, complètement séparé d'Israël, refusant le culte du Temple, l'autorité du Grand Prêtre, ainsi que celle du Sanhédrin, refusant le contact avec les autres Juifs déclarés « infidèles », vivant en communautés séparées du reste du peuple, souvent loin des grands centres.

Ils ont signé une « Nouvelle Alliance », donc une alliance distincte de celle de Moïse. Ils vivent en exil, parfois « au désert », c'est-à-dire loin du peuple juif. Ils disposent de leurs lois, leurs Juges, leurs tribunaux. Voilà ce que Philon ne pouvait savoir et ce que Josèphe pressent⁴.

On n'a pas assez remarqué, en effet, que le peuple juif vit en régime théocratique, que l'autorité politique et judiciaire est exercée par l'autorité religieuse, que l'occupant romain a respecté cette autorité et refusé de se substituer à elle. On n'a pas compris qu'une communauté juive, en refusant l'autorité religieuse, se privait du même coup de toute organisation sociale, judiciaire, politique, échappait donc à tout droit public. Il lui fallait reconstituer un code de lois, des tribunaux, des sanctions etc. Enfin s'organiser politiquement. Or, c'est ce que le « Manuel de Discipline » nous présente ; on a dit que ces « sectaires » (?) étaient stricts observateurs de la loi de Moïse, rigides observateurs des observances légales, etc. Or, la vérité est bien autre : en fait de respect de la loi mosaïque, ils en prennent à leur aise, ils rejettent les sacrifices sanglants, le culte du temple, ils utilisent leur calendrier liturgique, ils pratiquent le célibat en grand et la communauté des biens. Voilà qui les obligeait donc à rédiger de nouvelles lois adaptées à leur nouveau mode de vie, à constituer une nouvelle autorité politique et judiciaire, distincte de l'autorité religieuse, celle des « mebeqer » ou « surveillants » à côté de celle des « prêtres ».

Et cette nouvelle structure sociale provoquée par les nécessités d'une dissidence religieuse a donné naissance à un phénomène bien vu par Flavius Jôsèphe. Le membre de la communauté, rejeté par une excommunication, se retrouve complètement isolé, privé de tout droit. « Le rejeté (*ἀποβλητεις*) va à une mort épouvantable ». Bien évidemment, il ne peut s'adresser à personne pour réclamer son droit, certainement pas à l'ancienne autorité juive qui le considère comme un renégat et qu'il a lui-même rejetée. Ni, non plus, à l'autorité romaine qui se récusait. Voyez la réponse du proconsul Gallion à saint Paul : « S'il s'agissait d'une injustice ou d'un grave méfait, je vous écouterais ; mais si c'est un litige doctrinal sur des mots et sur votre loi, c'est vous que cela regarde ; je me récusé en cette matière ». De même, le tribun Lysias au gouverneur Félix : « J'ai voulu savoir au juste ce dont on l'accusait (saint Paul) et je l'ai fait comparaître devant le Grand Conseil (le Sanhédryn). J'ai trouvé qu'on l'incriminait à propos de questions relatives à leur loi, mais sans aucun grief qui méritât la mort ou la prison ».

Il faut donc trouver dans les textes de l'époque, autres que ceux-là, l'existence d'une telle communauté, juive par ses origines, mais constituant un peuple nouveau. Personne n'a présenté de tels textes.

3° On n'a pas assez remarqué aussi, on a même rejeté d'un revers de main cette objection qui me paraît considérable.

L'existence des Esséniens est passée sous un silence total par les Évangiles, les Actes des Apôtres, les Épîtres, enfin par tout le Nouveau Testament. Mieux encore, il n'en est fait nulle mention parmi tous les écrivains ecclésiastiques pendant les premiers siècles de la vie de l'Église. Le premier Père de l'Église qui en fait mention est saint Jérôme qui présente les Thérapeutes de Philon comme des moines chrétiens, puis les Esséniens comme une secte hérétique.

Quant au silence de la première génération chrétienne, il est proprement inconcevable. Comment donc ? Il aurait existé, à côté des premiers disciples du Christ, d'autres Juifs pieux,

employant à peu près le même langage, enseignant la même doctrine, utilisant même des « expressions identiques », telles celles que le Père Daniélou a énumérées et expliquées longuement et ils n'en auraient rien su ? Il n'y aurait pas eu entre les uns et les autres des controverses, des demandes d'explication, comme il y en eut entre les disciples du Christ et ceux de Jean-Baptiste ? « Maître, vous dites que... Mais le "Maître de Justice" dit que... ou a dit que... Êtes-vous un nouveau prophète ?.. Êtes-vous le Maître de Justice revenu parmi nous ? etc. ». Après la mort du Christ, les apôtres devaient mettre en garde les autres fidèles contre des sectaires dont l'enseignement était très voisin du leur, mais pouvait contenir à leurs yeux des erreurs dont il fallait les prémunir. Or, ils ne l'ont jamais fait. Mieux, même : quand des Juifs demandaient le baptême ils devaient manifester qu'ils rejetaient les erreurs des Phariséens et des Sadducéens, mais on ne parlait pas des Esséniens.

Ce silence total des textes chrétiens trouve une explication toute simple, si l'on admet que ces « Esséniens », ces « saints », ces « pauvres » de Dieu, ces « fils du Juste », ce sont eux-mêmes les premiers chrétiens. C'est la seule explication vraiment adéquate à la difficulté. Voyez d'ailleurs leur propre langage : Jésus-Christ, c'est le « Juste ». Saint Pierre le dit au temple : « Vous avez renié le Saint et le Juste ». Saint Étienne : « Ils ont massacré ceux qui prédisaient la venue du Juste, que vous, maintenant, vous avez livré et assassiné ». Les fidèles du Juste, ce sont les « saints ». Ananie répond au Seigneur : « Seigneur, j'ai entendu dire à beaucoup de gens tout le mal que cet homme (Saul) a fait aux saints de Jérusalem et se tournant vers Saul : « Le Dieu de nos pères t'a prédestiné à connaître sa volonté, à voir le Juste... ». Saint Pierre à Lydda descend aussi chez les « saints », et dans les Épîtres de saint Paul, les « saints » désignent habituellement les fidèles de la communauté de Jérusalem, qui ont fait vœu de pauvreté (ce sont aussi les « pauvres » ou « ebionim ») et pour lesquels il faut quêter dans les autres églises.

Si l'on refuse cette identification, il faudra bien expliquer adé-

quement le silence de tout le « Nouveau Testament » sur les Esséniens.

DES JUDÉO-CHRÉTIENS OUBLIÉS

J. L. Teacher a soutenu l'identification Esséniens-Ebionites. Cette solution n'a pas été retenue par la plupart des savants. Il y a cependant des faits troublants, pour le moins.

1) La découverte, en 1878, d'un manuscrit du Deutéronome par un antiquaire de Jérusalem, W. Shapira, dans une autre grotte située sur la rive orientale de la Mer Morte. A l'époque, ce manuscrit fut déclaré faux. Cependant, Teacher a pu constater que son écriture est tout à fait semblable à celle de fragments de Qumran.

Mieux même ! Le texte de ce Deutéronome comporte des adjonctions et des omissions, on y trouve des phrases inspirées des Évangiles. Ce ne peut être que l'œuvre d'un judéo-chrétien. Cette découverte corrobore la lettre du patriarche Timothée : « Ils trouvèrent les livres de l'Ancien Testament et d'autres livres en écriture hébraïque. Et comme celui qui me parlait était un connaisseur de l'Écriture et un docte, je l'interrogeai sur plusieurs passages qui, dans le Nouveau Testament, sont donnés comme tirés de l'Ancien mais qui ne se trouvent nulle part dans l'Ancien, ni chez nous chrétiens, ni chez les juifs ». Il me dit : « Ils existent et sont dans les livres retrouvés là »... « Alors, j'écrivis sur cela au noble Gabriel et aussi au métropolitain de Damas afin qu'ils examinent ces livres et qu'ils voient si quelque part dans les Prophètes se trouve le texte : " Il les a appelés Nazaréens... ". Cet Hébreu m'a dit : " Nous avons trouvé dans ces livres plus de deux cents psaumes de David ". J'ai donc écrit à ceux-là à ce propos... ».

L'histoire du manuscrit Shapira laisse planer quelques doutes sur la thèse d'une bibliothèque essénienne enfouie pour échapper au massacre et au pillage des Romains en 70. Ainsi donc, il existait des documents semblables à ceux du Qumran, trou-

vés dans d'autres grottes, au-delà de la Mer Morte, en Pérée, ou dans les Monts de Moab. Or, nous savons qu'après le meurtre de saint Étienne, les judéo-chrétiens, affolés par les débuts d'un massacre général, se sont enfuis dans ces régions, poursuivis d'ailleurs par les hommes du Sanhédrin. Ces grottes pouvaient très bien être des lieux de refuge momentanés lors des poursuites et des persécutions du Sanhédrin. Ils y déposaient leurs textes sacrés. Il n'est donc pas besoin d'imaginer un séjour habituel dans des lieux si inhospitaliers.

2) Saint Épiphane déclare quelque part que les « Esséniens » avant de porter ce nom, s'appelaient « Nazaréens ». D'où l'on voit qu'ils étaient des judéo-chrétiens. Mais saint Épiphane veut en faire une secte hérétique. C'est là qu'il faut préciser un point sur lequel le P. Daniélou a insisté. La même communauté a pu porter simultanément ou successivement plusieurs appellations. Par ailleurs, il est facile pour un hérésiologue de classer des hérétiques et de poser sur eux des étiquettes. Dans les premiers temps de l'Église, il était plus difficile de bien discerner le sens de telle ou telle expression tirée de l'enseignement du Christ et des divergences pouvaient apparaître sans que pour cela on fût infidèle à cet enseignement.

3) Parmi les psaumes d'action de grâce, découverts à Qumran, on trouve des formules proprement chrétiennes : « Tu connais mes pensées et dans mes angoisses Tu m'as consolé. C'est donc par des pardons que je me rendrai secourable et je m'apitoierai sur celui qui a péché le premier... Car Toi, mieux que mon père, Tu m'as connu et depuis le sein de ma mère Tu m'as protégé... Jusqu'à la vieillesse, Toi, pourvois à ma nourriture. Car mon père ne m'a pas connu et ma mère m'a abandonné à Toi. Car Tu es le Père pour tous les... et Tu te réjouis d'eux. Comme un miséricordieux à un enfant et comme un nourricier à celui qu'il tient dans le giron, Tu donnes la nourriture à toutes les créatures ». On retrouve ici les demandes du « Pater ». L'abbé Carmignac faisait remarquer que l'expression « Notre Père » est proprement chrétienne, lorsqu'elle s'adresse à Dieu. Les Juifs de l'Ancienne Alliance l'appliquaient à Abra-

ham et ne pouvaient connaître la filiation adoptive enseignée par Jésus.

4) Sous la traduction donnée par l'abbé Carmignac on trouve des notes curieuses à propos de l'expression « ébionim » qui revient plusieurs fois dans le texte ; une note signale qu'il existait aussi des « ébionites » dans la première communauté chrétienne. C'est bien peu dire et rejeter légèrement une identité possible.

A propos de l'expression « foi au Maître de Justice », la note déclare qu'il ne faut pas attacher à ce mot le sens de la théologie catholique, parce que nous savons par ailleurs que le Maître de Justice n'est pas Jésus-Christ. Pardon ! Par ailleurs, nous ne savons rien de précis et l'identification Jésus-Maître de Justice est une hypothèse possible parmi d'autres.

5) On a l'habitude d'établir un parallèle entre l'enseignement de Jésus et celui du Maître de Justice, pour en manifester les différences substantielles, après avoir relevé l'identité de certaines formules. Or, ce jeu me paraît vain. En effet, si nous connaissons bien l'enseignement de Jésus, nous connaissons mal celui du Maître de Justice, attendu qu'il n'est exposé méthodiquement nulle part et qu'il faut avoir étudié le livre du Hegou pour le connaître. Il semble beaucoup plus judicieux d'attacher une importance extrême à la précision ou à l'identité des expressions, que de comparer la substance d'un enseignement qui nous échappe en grande partie ou dont les interprétations peuvent varier considérablement de l'un à l'autre.

Les oppositions relevées entre Jésus et le Maître de Justice me paraissent bien artificielles et peu assurées. Jésus était Galiléen, dit M. Dupont-Sommer, le Maître de Justice était Judéen. Qu'en sait-il ? Jésus était de race royale (« fils de David »), le Maître de Justice était prêtre. Sans doute ; mais c'est justement la difficulté à laquelle se sont heurtés les ébionites judéo-chrétiens et il fallut l'Épître aux Hébreux pour leur expliquer que Jésus, déjà roi en tant que Fils de David, était aussi prêtre selon l'ordre de Melchisédech (le roi juste).

L'enseignement de Jésus était oral, le Maître de Justice a composé des Hymnes et des Commentaires. Affirmation gratuite : nulle part, il n'est dit dans les textes de Qumran que le Maître de Justice eût laissé un enseignement écrit.

Les oppositions notées par le Père Daniélou sont plus sérieuses :

1) Le Christ bousculait les observances légales, enseignait la pureté intérieure du cœur et non la seule soumission à la règle. Les disciples du Maître de Justice sont très stricts sur les observances. C'est vrai : mais c'était aussi l'attitude des ébionites qui ont interprété l'enseignement de Jésus dans un sens rigoriste et se sont parfois trouvés en opposition avec les pagano-chrétiens : d'où la querelle sur les observances mosaïques au premier concile de Jérusalem.

2) Jésus recherchait le contact avec les pauvres, les pécheurs, les publicains, auxquels il marquait une préférence constante, sans mépriser d'ailleurs les justes qui l'entouraient. Les disciples du Maître de Justice ont une horreur profonde pour les contacts avec des hommes impurs, des pécheurs. Ils se retirent dans un milieu intègre, protégé contre le monde extérieur pourri. Ils interprètent la pureté d'une manière très concrète par des bains et des rites purificateurs. C'est encore bien vrai ; mais nous retrouvons la même attitude chez les ébionites et les judéo-chrétiens de la première Église de Jérusalem : voyez leur indignation quand ils apprennent que Simon-Pierre est allé dîner chez un Gentil, a mangé de la viande défendue, etc., et les prodiges de diplomatie que le chef de l'Église dut utiliser pour éviter une rupture à l'intérieur de l'Église. Il faudrait préciser aussi qu'une communauté ascétique (les ébionites comme les gens de Qumran) est, par vocation propre, vouée au retrait loin du monde, à la solitude dans la prière et qu'un « manuel de discipline » est par définition un ensemble de règles à observer.

3) Ne pourrait-on pas dire que le Maître de Justice, c'est Jésus-Christ vu par les ébionites, avec des déformations propres à la

vie ascétique et à la mentalité rigoriste de Juifs restés fidèles à la loi de Moïse ?

LE PROBLÈME DE L'ASCIA

Nous savons que l'Église de Lyon a été fondée directement par des disciples de saint Jean l'Évangéliste, venus d'Asie Mineure, en particulier de Smyrne. C'est donc une Église apostolique, non reliée directement à Rome, ni à l'évangélisation de saint Paul, mais reliée à une communauté judéo-chrétienne. Nous savons déjà que l'on retrouve dans l'œuvre de saint Jean l'Évangéliste une foule de formules typiquement qumraniennes, comme l'a montré le Père Daniélou. Il serait curieux de retrouver dans les usages culturels lyonnais quelques vestiges d'une telle origine. Voyons cela.

Flavius Josèphe explique que l'on donnait au néophyte une hachette (*ἀξιιδιον* ou *ἀξιναίριον* diminutifs de *ἀξίνα*, en latin « ascia », d'où « hache » en français), une ceinture et un vêtement de lin blanc. Plus loin, dans un passage un peu compliqué, il déclare que l'Essénien devait creuser le sol avec un pic (*τη δκαλιδι*) pour y enfouir ses excréments et que ce pic n'était autre que la hachette ; sans voir qu'une hache n'est pas un pic et qu'elle est impropre à creuser le sol. Reste que ce détail n'a pu être inventé, puisqu'il est affirmé avec une telle précision par un homme qui l'a observé lui-même, sans en comprendre la signification. Nous savons qu'il est resté un an seulement chez les Esséniens et qu'il fallait deux ans, nous dit-il, comme les manuscrits de Qumran l'affirment aussi, pour être vraiment initié et admis dans la communauté.

Or, précisément, dans l'Église de Lyon, s'est répandu au cours du deuxième siècle après Jésus-Christ, l'usage des stèles funéraires à « ascia », la hachette dont il s'agit. M. Carcopino a donné sur ce symbole chrétien une étude très poussée : l'usage de l'ascia est proprement lyonnais. On en trouve quelques-unes

à Rome sur des tombes par ailleurs chrétiennes, un certain nombre en Gaule, une grande abondance à Lyon. A propos de ce symbole chrétien, M. Carcopino cite deux textes : saint Luc, dans son Évangile, cite ces propos de saint Jean-Baptiste, apostrophant avec vigueur les Juifs qui le suivaient : « ἡδε δε ἡ ἀξίνη προς την ῥίσαν τῶν δενδρῶν ». « Voici que la hache est placée à la racine des arbres ». Ainsi donc celui qui doit venir va couper l'arbre qui ne porte pas de bons fruits. Vous, Juifs, vous croyiez que vous étiez sauvés par la filiation d'Abraham. Dorénavant, il faudra faire pénitence, recevoir le baptême. Vous ne pourrez plus vous prévaloir de votre naissance. Cette hache, c'est Jésus, le Messie, qui doit venir.

Ainsi également les Esséniens, s'ils restaient fidèles aux prescriptions de la loi mosaïque (et pas toujours) déclaraient qu'il fallait une Nouvelle Alliance et un serment nouveau, une initiation nouvelle, pour obtenir le salut. Donc la filiation d'Abraham ne suffisait plus.

Saint Irénée dans son « Adversus haereses » explique, en citant le texte de saint Luc, que le Verbe de Dieu ressemble à l'ascia, que l'ascia ressemble plus à la croix que la charrue et que, du reste, telle la charrue, l'ascia montrait le fer uni au bois du Verbe, en sorte que, semblable à elle, le Verbe de Dieu, « emundavit silvestrem terram », a émondé la terre broussailleuse.

Voilà qui est net : l'ascia est un symbole de la croix. Carcopino publie la photo d'une stèle où l'on voit le défunt, sculpté en pied, tenant son ascia sur la poitrine comme une croix (cf. fig. 2).

Or, Carcopino veut que l'usage de l'ascia sur les tombes ait été repris aux païens. Il donne pour cela deux exemples qui ne sont pas décisifs. La première stèle à ascia connue, est celle d'un soldat Cornelius, en Illyrie, mort aux environs des années 40 ou 50 après J.-C. Carcopino veut que l'Évangile n'ait pas encore pénétré à cette date dans cette province, parce que saint Paul n'y avait pas encore séjourné. Outre que les soldats des légions d'Illyrie venaient d'Asie Mineure, il est tout à fait possible



Stèle à ascia gallo-romaine du II^e siècle de l'ère chrétienne. Le défunt tient sa hachette sur la poitrine, comme une croix. On remarque qu'elle a la forme d'un tau grec minuscule.

Extrait de Jérôme CARCOPINO : « *Le mystère d'un symbole chrétien, l'ascia* ».

qu'une évangélisation judéo-chrétienne ait précédé saint Paul dans ses voyages. Nous savons par ailleurs que le centurion Cornelle s'était converti avec toute sa « gens » et ses clients.

L'autre exemple qu'il donne, avec photos à l'appui, est une tombe néopythagoricienne de Ravenne du III^e siècle de notre ère. Il veut que l'ascia soit un symbole pythagoricien ; mais il ne dit pas de quel symbole il s'agit et il ne pense pas qu'une chrétienne ait pu passer au pythagorisme en conservant quelques motifs décoratifs dont elle aurait perdu la signification.

A part ces deux cas, l'ascia est attesté comme symbole du Christ et les tombes à ascia sont certainement chrétiennes, comme Carcopino l'a démontré. Elles se sont multipliées dans la région lyonnaise en pleine période de persécution. On en trouve à Rome sur des tombes juives ou judéo-chrétiennes. On n'en retrouve pas en Asie Mineure, ni en Orient ; mais seulement en Occident où les défunts portent des noms en général orientaux, grecs ou sémites. C'est donc un symbole du Christ, auquel sont restées attachées des communautés chrétiennes d'Orient transplantées, au hasard des circonstances, en Occident.

Mieux encore ! On a retrouvé sur le manuscrit d'Isaïe et sur celui du Commentaire d'Habacuc, en marge du texte, des signes divers, en particulier des croix, spécialement en regard des passages plus proprement messianiques.

Teacher voulait que ce soient des X grecs, initiales du Christ ; ce qui paraît invraisemblable pour des hommes si attachés à un culte spécifiquement hébreu ; d'autres ont voulu y voir une croix, ce qui est encore plus invraisemblable à une époque où le culte chrétien lui-même ne l'utilisait pas. Mais on n'a pas songé à l'ascia. Le signe est tracé rapidement ; les deux barres ne sont ni droites, ni égales. En examinant de plus près telle planche du manuscrit d'Isaïe publiée par Burrows, on trouve plusieurs fois un signe se rapprochant plus de l'ascia que de la croix (κ ψ Υ), (planche V de l'édition 1950).

En conclusion, on voit ici une singulière convergence de signes : la hachette distribuée au jeune néophyte essénien, le texte

de saint Luc, attribué à saint Jean-Baptiste, sur la hache, signe du Christ, les tombes à ascia dans une communauté chrétienne d'origine orientale, les signes inscrits en marge de plusieurs manuscrits de Qumran...

PRÉCISIONS SUR L'ASCIA :

Nous avons vu que la hache était le symbole du Christ. Il nous faut préciser encore ceci : que l'ascia, symbole funéraire, a été trouvé en plusieurs exemplaires dans la plus ancienne catacombe chrétienne, celle de Saint-Sébastien, où l'on pense que furent inhumés au moins provisoirement, les corps de saint Pierre et saint Paul. On a trouvé dans cette catacombe une hypogée des Innocentii dans laquelle plusieurs tombes judéo-chrétiennes portent le signe de l'ascia.

Le symbolisme de la hache doit son origine au Miracle de la Hache. Il est dit, au livre des Rois, que lorsqu'Élie fut enlevé au ciel et qu'il eut rejeté son manteau sur Élisée, les fils des prophètes demandèrent à ce dernier de faire construire un bâtiment à l'emplacement même de son enlèvement. Ils partirent avec des haches pour couper du bois sur les bords du Jourdain. L'un d'eux laissa échapper sa hache qui fut emportée par le courant. Élisée lança son bâton qui, à la façon d'un aimant, ramena l'outil sur le rivage. Ainsi le disciple a perdu l'instrument de son salut et il lui fut rendu par le bois de la croix, ici le bâton du prophète.

Lorsque Jean-Baptiste commença à prêcher, il s'établit à l'emplacement présumé du gué que le prophète Élie avait passé avant d'être enlevé dans un char de feu. C'est pourquoi on lui demanda : « Es-tu Élie ? » — Il répondit : « Non ». Mais lorsque la même question fut posée à Jésus par ses disciples, il répondit : « Si vous voulez comprendre, c'est lui l'Élie qui devait venir. Que celui qui a des oreilles entende ». C'est pourquoi Jean-Baptiste s'était établi sur les bords du fleuve, face à Jéricho.

Dans les premiers siècles de l'Église, cet endroit fut un centre de pèlerinages. Les foules venaient vénérer l'emplacement où

Jésus fut baptisé. On y éleva des sanctuaires, des monastères. L'un d'eux appelé Kasr-El-Yeoud (château des juifs) était appelé par les Chrétiens « couvent de Saint-Jean-Baptiste ». Il n'en reste que des ruines. Les pèlerins allaient se baigner au gué du Jourdain pour renouveler leur baptême, probablement le Bethabara, (lieu du passage) où Jean baptisait. Un récit de pèlerinage, la « Peregrinatio Aetheriae », raconte que l'on montrait, au VI^e siècle, aux voyageurs l'endroit où Élie avait été enlevé au ciel et où les fils des prophètes perdirent leurs haches.

Cette scène a été reproduite sur un panneau de la porte en bois sculpté de Sainte-Sabine à Rome. L'un des jeunes gens qui a perdu sa hache, se jette à terre épouvanté, en se voilant la face, près d'Élie enlevé sur son char de feu. Ainsi le symbole de la hache était chrétien et permettait d'associer la mémoire d'Élie à celle de saint Jean-Baptiste (cf. fig. 3).

Enfin, il est dit dans « le document de Damas » trouvé au Caire, d'« imprimer une marque sur le front de ceux qui soupirent et gémissent ». Ce passage est tiré d'Ezechiel où l'on précise que cette marque à la forme du tau grec. Or, sur les tombes à ascia, l'on imprimait au frontispice cette marque : l'ascia ayant la forme d'un tau minuscule (= τ). On la trouve d'ailleurs dans les deux sens, comme ceci, sur certaines tombes : D τ et τ M. Ce qui permet de préciser encore qu'il s'agissait bien du signe du tau, c'est que certaines tombes « dédiées sous l'ascia » portent le T -tau- majuscule grec. Voilà un point intéressant. Pour être sauvé, il fallait que la marque sur le front (ispice) fût manifeste : d'où l'on voit que la formule symbolique avait été prise au pied de la lettre.

LA LÉGENDE DE L'ÉSSÉNISME DE JÉSUS

On aurait pu penser que cette thèse d'un Essénisme préchrétien fût sortie, comme naturellement, d'un examen objectif des manuscrits du désert de Juda. Eh bien, il n'en est rien !



Le miracle de la hache tel qu'il est représenté sur la porte en bois sculptée de Sainte Sabine à Rome.

Cette thèse a été soutenue depuis plus d'un siècle ; d'abord esquissée par Voltaire, développée par Renan, elle a trouvé son expression achevée dans « les Grands Initiés » d'Edouard Shuré. Elle a été repoussée, à juste titre, par tous les historiens et exégètes sérieux, comme une légende romancée sans aucune base solide. Elle était donc enterrée, lorsque la découverte de Qumran parut une occasion merveilleuse de la ressortir avec tout l'appareil de l'érudition.

Edouard Shuré pose la question-clef, celle qui ne peut absolument pas rester sans réponse : « Pourquoi le silence gardé par le Christ et les siens sur cette secte ? Pourquoi, lui, qui attaque avec une liberté sans égale tous les partis religieux de son temps, ne nomme-t-il jamais les Esséniens ? Pourquoi les apôtres et les évangélistes n'en parlent-ils pas davantage ? »

Voilà, une question redoutable, à laquelle les théoriciens d'un Essénisme pré-chrétien ne savent quoi répondre. Voici la réponse d'Edouard Shuré : « Évidemment parce qu'ils considèrent les Esséniens comme étant des leurs, qu'ils sont liés avec eux par le serment des Mystères, et que la secte s'est fondue avec celle des chrétiens ».

Et, pour appuyer ses dires, il ajoute que Joseph et Marie étaient des Esséniens qui cachaient leur vœu de célibat sous le mariage, institution imposée par la loi de Moïse, que les Esséniens étaient composés de moines célibataires et de sectaires mariés constituant un « Tiers-Ordre », que Jésus se retira au « désert » c'est-à-dire à Engaddi où il reçut l'enseignement des Maîtres de la secte, qu'il subit la cérémonie de l'initiation dans une grotte au-dessus de la Mer Morte, de la main du chef de l'ordre, l'« Ancien » (évidemment Shuré ne connaissait ni Qumran, ni le Maître de Justice ; il s'en tenait à la notice de Pline l'Ancien) avec tout un appareil romantique ou wagnérien. Sa « retraite au désert » consistait en un séjour dans une grotte en nid d'aigle, avec plusieurs rouleaux des prophètes, des figues sèches, un filet d'eau et des aromates fortifiantes.

Ces considérations et d'autres ont été rajeunies par les décou-

vertes des manuscrits et l'examen de ces derniers a été entrepris à la lumière de la théorie ; voilà qui gênait considérablement l'objectivité du savant. On eut beau employer des formules dubitatives, des conditionnels, on a bien affirmé l'existence de cet Ancien, le Maître de Justice, du monastère au nord d'Engaddi, donc à Qumran, du « Tiers-Ordre » dispersé en Palestine, de « la retraite au désert » (donc à Qumran), etc.

Or, cette thèse ne tient pas. Elle accumule les invraisemblances et les difficultés les plus insolubles. Jésus aurait reçu un enseignement secret, une initiation d'une secte préexistante et se serait donc contenté de l'« adapter » à la foule des gens simples qui l'entourèrent en Palestine. On a dit : « Jésus, un Essénien qui a réussi », « le Christianisme, un Essénisme popularisé, etc. ». On voit d'ailleurs bien l'intention : ôter au Christ l'originalité de son enseignement, l'autorité divine de ses affirmations (« ... mais moi, je vous dis »), réduire la fondation de son Église à la simple restauration d'une Église antérieure, à la diffusion d'une « religion universelle » transmise par une tradition ésotérique, donc à une formule parmi d'autres de communauté religieuse, etc.

Mais, pour que Jésus et ses disciples aient pu garder secrète cette origine essénienne de leur enseignement, il eût fallu que la secte essénienne elle-même fût secrète. Sinon, Jésus devait se heurter aux questions de l'un ou de l'autre de ses auditeurs : « Mais, ce que vous nous dites là, nous l'avons déjà entendu !!!.. Un Maître de Justice l'avait enseigné autrefois... etc. ».

Il devait encore bien mieux se heurter aux accusations du Grand Prêtre et du Sanhédrin lors de son procès : « Ne sais-tu pas, auraient-ils dit, que nous avons déjà condamné à mort le Maître de Justice pour avoir donné, comme toi, un enseignement non conforme à celui de Moïse ?.. D'où tiens-tu ta doctrine ? Elle a déjà été jugée par nous et rejetée... Ceux qui l'ont écoutée ont été exclus du royaume d'Israël, etc. ».

Or, cette thèse est incompatible avec ce que disent des Esséniens les documents connus : c'était une communauté nom-

breuse, réputée même hors de Palestine pour sa sainteté et la pratique des vertus. Mais aussi les mêmes documents parlent d'une communauté existant au 1^{er} siècle après Jésus-Christ et non avant Jésus-Christ. Son assimilation à l'église judéo-chrétienne de Jérusalem est une thèse possible : je la crois probable. Elle laisse un certain nombre de difficultés sans solution. Mais une recherche dans cette direction pourrait peut-être trouver plusieurs de ces solutions attendues.

Par exemple, au lieu de dire : Jésus s'est « retiré au désert », c'est-à-dire à Qumran, chez les Esséniens, on pourrait tout aussi bien et avec autant de vraisemblance, sinon plus, dire ceci : les disciples de Jésus, après leur fuite de Jérusalem et leur dispersion, ont recherché les lieux de séjour du Christ pour y établir un centre de pèlerinage, un cimetière, une retraite pour la prière ou la méditation, à l'imitation de leur maître etc.

Voilà dans quelle direction il faudrait chercher : non pas ce que Jésus aurait pu emprunter à une secte essénienne, mais ce que cette communauté a pu retenir, conserver, peut-être déformer de l'enseignement du « Maître ».

SAINT JACQUES DIT « LE JUSTE » ET LA DISCIPLINE DE L'ARCANE

Dans les manuscrits de Qumran, le Maître de Justice, le Prêtre impie et l'homme de mensonge ne sont jamais désignés par leur nom propre, mais toujours par ces périphrases. Et cependant l'ensemble du texte présente des personnages ayant réellement existé, énumère leurs faits et gestes. Il s'agit de textes historiques et non d'un enseignement figuré ou allégorique. Ce procédé est donc bien intentionnel. Il s'agit de ne pas dévoiler en dehors de la communauté l'identité réelle de ces personnages.

Flavius Josèphe nous dit que les Esséniens ne désignaient jamais leur législateur : « Après le nom de Dieu, celui du Législateur est chez eux particulièrement vénéré. Qui le blasphème

est puni de mort ». Pendant la guerre des Romains, en 70, ils ne le révélèrent même pas sous les tortures. Ce que Josèphe dit des Esséniens s'applique très exactement, s'il en était besoin, aux disciples du Maître de Justice qui n'ont jamais écrit son nom propre parce qu'ils le considéraient comme divin. Philon dit, en parlant des Esséniens : « notre Législateur » ; il se considère donc comme membre de la communauté. Mais ce qui est digne de remarque, c'est que ni l'un ni l'autre n'ont révélé son nom : le secret fut bien gardé.

Si l'on rapproche ce fait des affirmations de Flavius Josèphe, selon lesquelles les néophytes esséniens étaient tenus à l'écart du repas sacré et qu'ils ne pouvaient y participer qu'après deux ans de noviciat et un serment solennel de ne pas dévoiler le sens caché de la cérémonie, on voit que cette communauté pratiquait la « discipline de l'arcane » propre aux premières communautés chrétiennes. Ce ne fut jamais une règle explicite, mais un usage constant. Il fallait surtout éviter toute profanation des Saints Mystères. Si le repas des Esséniens n'était qu'une réunion de prière, ou un repas conventuel, on se demande la raison d'être de pareils serments solennels de ne jamais révéler à l'extérieur ce qui s'y passait.

Saint Jacques le Mineur, « frère du Seigneur », était l'évêque de la communauté chrétienne de Jérusalem. Il était donc aussi le chef de la communauté des « pauvres », les « ébionites ». Après le meurtre de saint Étienne, les chrétiens s'étaient enfuis de Jérusalem. Lorsque les premières terreurs furent passées, ils y revinrent. Jacques, dit le « Juste » prêchait au Temple. Il attirait les foules par ses invectives contre les riches. Lui et sa communauté étaient l'objet d'un grand respect de la part des Juifs de Jérusalem. On ne les appelait plus avec mépris les Nazaréens, mais avec respect les « saints » ou les « justes ».

Aussi l'autorité du Sanhédrin n'osait-elle porter la main sur eux. Hanan, le fils d'Anne, devenu Grand-Prêtre à son tour, ne fera périr saint Jacques qu'en profitant d'une absence fortuite du proconsul romain et son crime provoquera de telles protestations qu'il sera déposé.

Les judéo-chrétiens se réunissaient le soir au Cénacle, mais ne participaient pas au culte du Temple. Flavius Josèphe précise dans « Les Antiquités judaïques » que « les Esséniens envoient des offrandes au Temple, mais ne font pas de sacrifices parce qu'ils les pratiquent un autre jour de purification. C'est pourquoi ils s'abstiennent dans l'enceinte sacrée pour faire des sacrifices à part ». Cette attitude est exactement celle de la communauté judéo-chrétienne de Jérusalem, avant la destruction du Temple en 70. Il est hautement improbable qu'il ait pu exister simultanément dans la même ville deux communautés religieuses distinctes observant la même attitude à l'égard du culte du Temple. La porte, dite des Esséniens (Bad-Eschaium) ouvrait sur la route d'Hébron et des Monts de Juda. Or, Flavius Josèphe nous dit que les Esséniens séjournèrent entre Jérusalem, Hébron et Engaddi, dans la montagne désertique, où depuis furent construits des monastères chrétiens, comme celui de Mar Saba. Pline l'Ancien dit qu'ils séjournèrent au-dessus d'Engaddi, et non au nord, donc dans ces montagnes.

Saint Jacques a laissé une Épître dans laquelle on retrouve des formules qumraniennes : l'éloge de la pauvreté volontaire, l'obligation de la pratique des œuvres sans lesquelles la foi est vaine, le devoir de scruter la loi sans cesse. Certains exégètes ont prétendu que cette lettre était purement juive et que la double mention de Jésus était une interpolation chrétienne.. !!! Il n'est pas vraisemblable que ces pieux ébionites, occupés à longueur de journées et de nuits à scruter les Écritures n'aient pas laissé quelques textes de leurs prières et de leurs méditations.

Mais, a-t-on dit, on ne trouve pas dans les manuscrits de la Mer Morte des formules spécifiquement chrétiennes qui permettraient d'affirmer à coup sûr qu'il s'agit d'écrits ébionites. A cela, on peut faire deux réponses.

1) Nous nous plaçons dans la perspective de Juifs pieux, disciples de Jésus, qui doivent vouer leur vie à la prière et à la méditation. Il n'existait pas alors pour eux de christologie, de théologie, de liturgie spécifiquement chrétiennes. Pour meubler les

longues heures consacrées à Dieu, ils se trouvaient dans la nécessité de composer eux-mêmes les textes. Où trouver le fond littéraire de leurs formules, sinon dans l'Ancien Testament ? Ils vont appliquer à Jésus, aux différents épisodes de sa vie et à son enseignement tout ce qu'ils pourront trouver de concordant dans l'Écriture. Scruter la Loi et les Prophètes, n'est-ce pas chercher, jusqu'aux moindres détails les applications que l'on pouvait en faire à J.-C. ?

Et que voit-on dans les manuscrits de Qumran ?

Pas autre chose que cette application des Écritures au Maître de Justice ; parfois même jusqu'au contre-sens par souci excessif de coller au plus près du mot-à-mot, comme on le voit dans le « Midrasch d'Habacuc ».

2) Est-on si sûr que ces documents ne comportent point de formules spécifiquement chrétiennes ? En particulier, les méthodes de traduction peuvent cacher ces formules. Quand on a décidé une fois pour toutes qu'il existait des Esséniens un siècle avant J.-C., que le Maître de Justice était un Juif persécuté à l'époque Macchabéenne (par exemple Onias III) et que ces manuscrits étaient leurs manuels, il était bien tentant d'éliminer dans la traduction, tout un vocabulaire qui pourrait leur donner un aspect chrétien ; tout au moins, si l'on voulait éviter « l'hallucination d'une étonnante réincarnation » dont parlait M. Dupont-Sommer.

Au contraire, il serait bien facile de donner, de ces manuscrits, une traduction qui recherchât systématiquement les formules consacrées par l'usage chrétien :

L'Oint de Dieu = le Christ ; les fils de Sadoc = les disciples du Juste ; « Il fut enlevé de parmi nous » pourrait tout aussi bien s'appliquer à l'Ascension. « Il n'était pas prophète mais il interprétait tous les prophètes », n'est-ce pas ce qu'il est dit de Jésus, s'adressant aux pèlerins d'Emmaüs ? « Tout cela il l'a fait connaître par son Oint, par son Esprit Saint » : par le Christ et le Saint-Esprit ?

Voici un texte particulièrement intéressant : « Et quand ils se réunissent et qu'on a dressé la table pour boire le vin, que personne n'étende la main pour entamer le pain avant le Prêtre car c'est lui qui doit bénir l'entame du pain et du vin et mettre le premier la main au pain. Ensuite, l'Oint d'Israël étendra sa main vers le pain (?).. et toute l'Assemblée, chacun selon sa dignité... » (L'Oint d'Israël ? C'est le Maître de Justice. Il a été « enlevé de parmi nous », comment pourrait-il se retrouver au milieu de la communauté à chaque repas ?)⁵.

On pourrait ainsi trouver une multitude d'autres traductions d'une saveur toute chrétienne. Et qui nous prouvera jamais que telle n'était pas la véritable intention des rédacteurs de ces textes ?

D'où l'on voit que la méthode même de la traduction est entraînée par l'hypothèse de départ et qu'elle la renforce au point d'arrivée : on appelle cela un cercle vicieux.

LES JUIFS CARAÏTES

Mais les considérations qui nous paraissent les plus décisives, sont tirées d'un examen très particulier, porté sur l'Histoire des Juifs caraïtes.

Aux environs des années 800 à 840 après J.-C., nous révèlent plusieurs auteurs arabes, apparut une secte juive dite des « Maghariya », appelés ainsi parce que leurs livres avaient été trouvés dans une grotte, près de Jéricho. Parmi ces livres, il y avait celui de l'Alexandrin, le livre de YDN et une multitude d'autres. Les « Maghaarites » étaient donc les « gens de la grotte ».

Quelques années plus tard apparaît la communauté des Caraïtes, qui se rassemble surtout à Jérusalem vers 840-850. Or, cette nouvelle secte juive est, à s'y méprendre, celle qui hérita de la bibliothèque de la grotte. On retrouve dans les textes caraïtes et jusque dans leur liturgie, toutes les formules de Qumran.

Ils sont les « pauvres de Yahvé », ils sont « scrutateurs de la loi » nuit et jour, ils sont le « petit reste » qui n'a pas « trébuché », ils « respectent les préceptes », ils sont les « humbles » et les « pieux » à qui sera réservé le salut. Ainsi est-il dit dans la règle de la communauté de Qumran : « Ils veilleront ensemble un tiers de toutes les nuits de l'année pour lire dans le livre, pour étudier le droit et prier ensemble ».

Mieux encore, dans leurs prières, les Caraïtes attendent le retour du Maître de Justice « (le moré sedeq) qui ramènera le cœur des pères sur leurs fils, qui abolira la Mishna, le Talmud et la Halaka et enseignera ses voies pour que nous suivions ses sentiers ». Eux-mêmes s'appellent les « Sadukim » (les justes) et les « gens du Livre » (Caraïtes).

Ils furent en butte aux persécutions des rabbins talmudistes qui les traitèrent d'hérétiques et de « Saduccéens », formules qui se voulaient injurieuses, mais plus probablement étaient ironiques. Ces Juifs caraïtes jouissaient de la protection de l'autorité musulmane et échappaient ainsi aux tracasseries des rabbins. Voilà qui est remarquable⁶.

La littérature caraïte est empruntée presque textuellement aux manuscrits de la Mer Morte.

Rapprochons les faits : en 800, le patriarche Timothée apprend que des Juifs pieux ont trouvé une bibliothèque dans une grotte, comprenant beaucoup de livres de l'Ancien Testament, plus de 200 psaumes de David, etc. Il apprend par son correspondant que les textes de l'Ancien Testament ont été « aménagés » et qu'on y trouve des allusions à la vie du Christ, le « Nazaréen » qui n'existent pas dans les Bibles classiques juives, ni chrétiennes.

Or ces livres « revus et corrigés » pour être adaptés aux circonstances de la vie de Jésus, ont inspiré les Caraïtes. C'est dans une synagogue caraïte du Caire que l'on a trouvé un exemplaire du « document sadoquite » dit « de Damas », recopié par eux au cours du Moyen Âge. Il s'agissait donc bien des livres d'une même communauté, dont une partie avait été découverte en l'an

800 environ et dont une autre partie fut découverte en l'an 1947 dans une grotte voisine.

Si l'on rapproche de ces textes de Deutéronome Shapira, qui lui aussi avait été « revu et corrigé » en fonction du Christ, il est bien difficile de nier que cette communauté fût judéo-chrétienne.

Enfin un point plus particulier va nous conduire aux limites de la certitude. On va retrouver chez les Caraïtes, professées à propos du Maître de Justice, les mêmes erreurs que faisaient les judéo-chrétiens sur le Christ et contre lesquelles les Apôtres vont lutter avec énergie : la nature angélique du Verbe et l'attente d'un double Messie.

Parmi les ouvrages de la grotte, trouvés en l'an 800, il y avait le « livre de l'Alexandrin, livre fameux et connu, le plus important de la grotte ». Il s'agit très probablement de Philon d'Alexandrie. Pourquoi ? Les Caraïtes affirment que le Créateur créa seulement un ange et que ce fut cet ange qui créa tout l'univers, qui envoya les prophètes et accomplit les miracles. Or Philon affirme que le Logos fut le premier ange. (le *πρωτος αγγελος*).

C'est dans Philon que les Caraïtes ont trouvé leur ange créateur, en même temps que les autres formules qumraniennes. De plus, pour eux, le Maître de Justice, c'est « Élie » ; ils attendent eux aussi, comme à Qumran, deux Messies, un d'Aaron et un d'Israël ; un roi et un prêtre. « Montre-nous ton Oint et Élie ton prophète ». « Le Grand Prêtre sur le trône sacerdotal, le Messie sur le trône royal ».

Voilà deux erreurs qui se sont répandues dans la communauté judéo-chrétienne et contre lesquelles les apôtres vont lutter.

Saint Jean, dans son prologue du 4^e Évangile, explique bien que le Verbe (le *λογος*), ce n'est pas un ange créé, mais Dieu lui-même. Il était au commencement et non pas entre Dieu et la création. Il est l'engendré unique et non un être créé. Pourquoi ce prologue insistant, sinon parce que, à l'intérieur de la

communauté chrétienne, s'était répandue cette erreur imputable à Philon ?

Dans l'Épître aux hébreux, l'auteur explique à ces derniers qu'il ne faut pas attendre deux Messies, un Roi et un Prêtre, puisque Jésus est à la fois Roi et Prêtre selon l'ordre de Melchisédech. Cette épître s'adresse avec bienveillance à des Juifs pieux dans l'erreur et les invite avec mansuétude à revenir dans la communauté : « Ne vous laissez pas égarer... Je vous en prie, accueillez ces exhortations... ».

Cette Épître précise également que Jésus n'est pas un ange : « Auquel des anges, en effet, Dieu a-t-il jamais dit : Tu es mon fils, aujourd'hui, je t'ai engendré ». « Ce n'est pas non plus à des anges qu'il a voulu soumettre ce monde futur... etc. ».

Ces deux textes s'adressent à des Chrétiens, qui connaissent le Christ-Jésus, mais se laissent entraîner dans des erreurs sur sa nature (ange ? Dieu ? roi ? prêtre ?). Si l'on voit ces erreurs répandues dans la bibliothèque de Qumran comment peut-on affirmer que la communauté à laquelle elle appartient ne soit pas chrétienne ? Puisque c'est aux affirmations contenues dans ces manuscrits que répondent avec insistance et supplications les Apôtres ?

LE COMMENTAIRE D'HABACUC ET LA RUINE DE JÉRUSALEM

Nous avons vu que les disciples du Maître de Justice scrutaient les Écritures nuit et jour pour y retrouver l'histoire de leur fondateur. Nous savons aussi par Josèphe qu'ils refusaient de nommer leur « Législateur » parce qu'ils « le considéraient comme divin », selon l'usage de tous les Juifs pieux.

Nous avons retrouvé deux Commentaires ou « Midrasch » : celui d'Habacuc et des extraits de celui de Michée. Le premier raconte l'apostasie d'Israël : Dieu a placé en Israël un prêtre pour

interpréter les prophètes et annoncer ce qui va arriver sur son peuple ; mais celui-ci ne comprendra qu'après les événements. Aussi l'auteur va-t-il les décrire avec précision : une invasion des Kittim, habiles dans l'art d'assiéger les villes, plus puissants que les rois et les princes, qui dominent tous les peuples, qui rendent un culte à leurs armes et sacrifient à leurs enseignes, qui ramassent le butin et font périr par l'épée tous les vaincus.

Le Commentaire présente l'histoire du Prêtre impie : il a entassé les richesses, il a abandonné Dieu et trahi ses commandements, il a persécuté le Maître de Justice et ses disciples, il a médité d'exterminer « les pauvres ». Au jour de l'expiation, le Maître de Justice s'est manifesté à lui, pour l'engloutir. Le Prêtre impie subit alors des vengeances sur son corps de chair ; il fut livré à ses adversaires, subit des blessures jusqu'à son extermination, après avoir accompli des œuvres d'abomination dans le Temple de Dieu à Jérusalem et l'avoir souillé. Enfin, les richesses qui y étaient entassées furent remises aux mains des Kittim.

Monsieur Dupont-Sommer a démontré d'une manière décisive que les Kittim sont les Romains. Il s'appuie essentiellement sur le culte rendu aux enseignes, accompagné d'un sacrifice. Or, ce culte est attesté avec certitude dans les légions romaines à l'époque impériale, peut-être aussi à l'époque républicaine, mais les témoignages invoqués par Monsieur Dupont-Sommer ne sont pas décisifs. Ce culte est par ailleurs totalement inconnu chez les autres peuples.

Le récit de l'invasion des Kittim ne peut s'appliquer qu'aux Romains. Il exclut l'hypothèse de la persécution des Séleucides, en particulier d'Antiochus Epiphane et donc l'hypothèse aussi d'un Maître de Justice ayant vécu à l'époque macchabéenne, par exemple celle d'Onias III.

Reste à examiner les deux conquêtes romaines de la Palestine : celle de Pompée en 63 avant J.-C., celle de Vespasien et Titus en 70 après J.-C. Monsieur Dupont-Sommer et beaucoup d'autres spécialistes de la question retiennent la prise de Jérusalem en 63, par Pompée, parce qu'elle s'adapte mieux à l'idée d'une secte essénienne antérieure au Christianisme.

En 63 avant J.-C., Pompée, appelé en Palestine par les deux frères rivaux Aristobule et Hyrcan, alors qu'il séjournait en Syrie, mit le siège devant Jérusalem, s'empara presque sans coup férir de la ville, mais dut prendre le Temple où s'étaient réfugiés les partisans ; il y eut 6 000 ou 12 000 Juifs massacrés dans l'enceinte, selon des estimations un peu fantaisistes et probablement exagérées. Puis Pompée fit purifier le Temple, confirma Hyrcan II dans les fonctions de Grand Prêtre, respecta le culte juif, conserva les institutions religieuses et judiciaires et accorda aux Juifs séjournant dans les principales villes de l'Empire Romain des privilèges politiques et religieux qui furent maintenus par César.

M. A. Michel, dans son livre sur « Le Maître de Justice » fait remarquer l'in vraisemblance d'un pamphlet anti-romain à une époque où les Juifs n'avaient qu'à se louer de l'attitude si bienveillante des Romains à leur égard. Quant à l'histoire d'un prêtre impie mis à mort, il n'en n'est pas question.

Bien différente fut la grande expédition militaire entreprise par Vespasien et Titus, en 70 après J.-C., pour détruire définitivement la résistance juive. On va voir se réaliser là presque tous les événements décrits dans le Commentaire d'Habacuc.

La campagne dura trois ans, de 67 à 70. Elle consista d'abord dans la prise des forteresses occupées par les Zélotes, en Galilée et en Judée. Le Commentaire insiste beaucoup sur la prise des villes de Judée et l'adresse remarquable des Kittim dans l'art des sièges. Puis, Vespasien proclamé empereur retourna à Rome. Son fils Titus, resté maître des légions, usa de modération et resta plusieurs mois campé en face de la ville sainte, sans intervenir, attendant que les factions s'entredéchirent à l'intérieur de l'enceinte ou qu'elles l'évacuent.

C'est alors que les événements vont se précipiter. Les notables de la ville choisirent Hanan, fils d'Anne, le Grand Prêtre qui avait condamné Jésus à mort, comme chef temporel de la cité pour diriger les opérations de résistance contre les Romains. C'est lui qui, Grand Prêtre en 62, avait fait précipiter Jacques,

dit le Juste, du haut du Temple. Il est vrai que saint Jacques s'était montré très dur pour les riches Sadducéens, dont il était le chef incontesté : « Vos richesses sont pourries... votre or et votre argent sont souillés... vous avez vécu dans les délices sur la terre... vous vous êtes engraisés comme des victimes pour le sacrifice. Vous avez condamné, vous avez tué le Juste qui ne vous résistait pas... ».

On connaît plusieurs imprécations contre les familles des Grands Prêtres à cette époque qui nous sont conservées dans le Talmud : « Quelle peste que la famille de Hanan ! Malheur à leurs sifflements de vipères !.. Quelle peste que la famille d'Ismaël ! etc. Ils sont grands-prêtres, leurs fils sont trésoriers... etc. ! » De telles violences en paroles ne pouvaient qu'exacerber la colère et la haine des derniers Grands Prêtres contre une secte considérée comme hérétique, refusant de participer au culte du Temple. On voit encore par là que saint Jacques attribue au fils le crime du père, la mise à mort du Juste, dont il rend responsable la caste sacerdotale dans son ensemble.

Hanan, devenu à nouveau Grand Prêtre, et responsable de la ville, se heurta très vite à la méfiance puis à l'hostilité déclarée des Zélotes, méfiance peut-être justifiée, car il se montra prudent et aurait préféré une capitulation négociée avec les Romains qui la proposaient. Les Zélotes, maîtres du Temple, organisèrent la mise à sac de la ville. Hanan avec les troupes juives restées fidèles partit à l'assaut du Temple, y engagea de très durs combats : les corps des tués s'entassaient sur les parvis, véritable souillure pour le Temple. Mais Hanan dut renoncer à son entreprise, puis se cacher pour éviter la mort. On finit par le trouver, on l'égorgea, on le dévêtit et le jeta aux chiens et aux vautours, sans sépulture : outrage inouï en Israël...

Terminons cette expédition sur la ruine du Temple. Titus voulait sauver le monument ; mais au moment où il pénétra dans le Saint des Saints, un soldat de la suite, « δαιμονιω ὄρη τιτι χρωμενος », comme inspiré de Dieu, précise Josèphe, lança un brandon enflammé et tout le bâtiment se consuma en un

immense brasier. Puis les officiers romains rassemblèrent les enseignes de toutes les légions et leur offrirent un sacrifice sur le parvis : « abomination de la désolation ». C'était le signe par lequel on reconnaîtrait que Dieu ou son ange avaient abandonné définitivement le Temple : un ange, dit Josèphe, gardait le Temple et l'abandonna lors de sa destruction par Titus. « Quand Dieu abandonna le peuple, dit la Didascalie, il laissa leur Temple déserté, il déchira le voile, il en retira son Esprit-Saint et il le répandit sur ceux qui crurent parmi les Gentils... ».

Ainsi donc un examen attentif du manuscrit d'Habacuc montre réalisé dans cette campagne de Titus tout l'essentiel de cette prophétie écrite après l'événement : Dieu abandonne Israël et son Temple ; les forteresses ne peuvent résister et il est ridicule d'en construire contre les Kittim, le Grand Prêtre est mis à mort et c'est le châtement pour son crime, puisqu'il a persécuté le Maître Juste et ses disciples ; son corps est exposé aux bêtes de proie. Le Temple est détruit, son trésor est réparti entre les soldats romains vainqueurs, Titus se réservant les objets du culte pour la cérémonie du triomphe à Rome. Le Temple a été souillé par un sacrifice sacrilège aux enseignes.

Ce sont des détails concrets, précis, qui ont certainement frappé les imaginations des Chrétiens, témoins de pareilles catastrophes. Ils y ont vu l'accomplissement de la prophétie de Jésus face à Jérusalem. Le document de Damas ajoute : « Depuis le jour où a été enlevé le Maître de la Communauté (Ascension ?) jusqu'à la disparition de tous les hommes de guerre qui ont marché avec l'homme de mensonge, il s'est écoulé environ quarante ans ». Sans doute ce nombre est-il symbolique, mais il était intéressant de pouvoir vérifier précisément la date de cet enlèvement du Juste, c'est-à-dire environ l'année 30 après J.-C., et cette coïncidence pouvait passer pour un signe précis, comme ceux que les Juifs pieux cherchaient pour consolider leur foi.

Un autre détail assez curieux mérite d'être signalé. Il a exercé la sagacité des exégètes : « Le Prêtre impie a persécuté le Maître de Justice pour l'engloutir dans l'emportement de sa fureur

et à la fin du temps du repos, il s'est manifesté à eux pour les engloutir... etc. ». S'agit-il là d'une théophanie ou non ? Josèphe relate un fait digne d'être rapporté ici. Lorsque saint Jacques fut mis à mort, on vit apparaître à Jérusalem un homme, nommé Jésus, fils d'Hanan, qui se mit à vociférer des imprécations contre Jérusalem. Il fut conduit au procurateur romain qui le fit flageller et renvoyer comme simple d'esprit. Mais redevenu libre, il ne cessa de crier ses menaces contre la ville jusque pendant le siège de Titus, au cours duquel il fut abattu d'une flèche. C'était la réponse d'un illuminé voulant manifester par ses cris que la vengeance de Dieu s'exercerait sur la ville pour le meurtre du Juste.

Puisque le Commentaire d'Habacuc concerne les Romains, il n'est pas besoin d'être grand clerc pour saisir, à la lumière de ces événements, qu'il s'applique plus adéquatement à la prise de Jérusalem par Titus qu'à celle de la ville par Pompée, et donc que le manuscrit est postérieur à 70 après J.-C.

Cette destruction de Jérusalem, attribuée par les gens de Qumran à la vengeance de Dieu pour faire expier aux Juifs et principalement au Grand Prêtre la persécution exercée contre le Maître de Justice, est appliquée par les Chrétiens au châtement d'un peuple qui a rejeté son Messie. Voilà encore un point important qui peut entrer en ligne de compte pour l'identification Jésus-Christ/Maître de Justice.

LES CIMETIÈRES CHRÉTIENS ET LA CENSURE ÉCCLÉSIASTIQUE DANS LES PREMIERS SIÈCLES DE L'ÉGLISE

Le site de Qumran est l'emplacement d'un cimetière et non d'un monastère. On se demande comment une telle hypothèse, celle du monastère, a pu résister à quelques objections fondamentales : l'idée d'une congrégation religieuse avec un monastère central ou « maison mère » et des succursales ou « prieu-

rés » est médiévale : elle est inconnue dans l'antiquité chrétienne et chez les Juifs. De même, les manuscrits découverts dans les grottes présentent une secte répartie en petites communautés, par groupes d'une dizaine au moins ; ils ignorent l'existence de moines vivants dans des grottes.

La disposition des tombes, régulièrement alignées et du bâtiment qui y est joint reproduit tout à fait celle des cimetières chrétiens à ciel ouvert tels qu'ils existaient aux premiers siècles de l'Église.

Les Juifs enterraient leurs morts dans des tombeaux creusés dans le sol ou dans des rochers aménagés en plusieurs chambres pour les membres d'une même famille. Ils ne possédaient pas de vastes nécropoles où les hommes étaient disposés dans un ordre uniforme.

L'idée de la tombe était, avant la révélation chrétienne, celle d'un séjour des morts où ils devaient continuer une vie que les imaginations se représentaient à peu près comme un prolongement plus heureux de la vie antérieure.

La révélation chrétienne, en insistant sur la résurrection des corps va modifier la conception que l'on se faisait alors de la tombe. Ce n'est plus le lieu d'un séjour définitif, mais seulement d'une attente provisoire de la résurrection : les morts, dit saint Paul, sont « ceux qui dorment » et saint Augustin ajoute « qu'ils doivent un jour être rendus à la vie ».

Aussi les fidèles doivent-ils étendre le mort dans la position du sommeil, sans objets funéraires devenus inutiles. Tous sont égaux dans cette demeure : c'est un dortoir, un « dormitorium », en grec « *χοιμητήριο* » un cimetière. Les Chrétiens furent les premiers à aligner ainsi avec une telle régularité d'immenses surfaces de tombes, les « *areae* », ou les catacombes, lorsqu'ils ne pouvaient enterrer à ciel ouvert. Ils y adjoignaient des « *cellae* », bâtiments et pièces pour le logement des fossoyeurs, les « *fossore*s », voués à l'entretien des tombes et à l'ensevelissement des morts, formant comme des corporations religieuses, souvent représentés dans les premières tombes chrétiennes avec un vêtement ecclésiastique.

On n'a pas retenu l'hypothèse que ce cimetière pût être judéo-chrétien, par exemple celui des « ébionites »⁷, ceux parmi les Chrétiens de Jérusalem qui avaient pratiqué la pauvreté volontaire dans une vie de communauté, telle qu'elle est décrite dans le « Manuel de Discipline ». Pourquoi ?

Enfin reste le problème de l'origine de ces manuscrits. La première hypothèse qui fut énoncée est celle d'une « *genizah* » dépôt de vieux manuscrits, relégués là parce que déclarés « impurs » et donc inutilisables par l'autorité rabbinique. C'était l'hypothèse la plus raisonnable, parce qu'elle correspondait à des faits connus et dûment constatés. Del Médico l'a soutenue avec pertinence.

Pourquoi a-t-elle été abandonnée ? On lui substitua très vite la thèse d'une bibliothèque essénienne enfouie en 70 après J.-C. pour échapper à la destruction par les Romains avec l'intention de la récupérer après la tourmente.

Cette thèse se heurte à des invraisemblances énormes. La conquête romaine dura trois ans, de 67 à 70. Lorsque les Romains se furent emparés de Jérusalem, ils n'avaient pas encore occupé les bords de la Mer Morte, puisqu'ils avaient construit une contrevallation en direction de l'Est pour se protéger contre des attaques juives venues de cette région. Les sectaires de Qumran ont eu largement le temps de transporter leurs manuscrits au-delà du Jourdain. Par ailleurs, on se demande pourquoi ils ne seraient pas venus récupérer des documents si précieux après la tourmente et le retour au calme en Palestine. Sans doute auraient-ils été exterminés par les Romains (?). Mais les partisans de la thèse soutiennent que les Esséniens ont continué à se développer et nulle part on n'a écrit que la secte avait été massacrée en 70.

Mais il y a une troisième hypothèse possible et nullement imaginaire, car elle a été vérifiée ailleurs. Les manuscrits gnostiques coptes de Nag Hammadi ont été enfermés dans une jarre et déposés dans la tombe d'un ancien cimetière chrétien abandonné.

On a voulu voir dans ce fait l'idée d'une bibliothèque déposée par des sectaires gnostiques pour être préservée et récupérée

plus tard. Puis, l'in vraisemblance de la chose étant apparue à la suite d'un certain nombre d'observations tout à fait pertinentes (caractère hétéroclite des manuscrits, absence des rituels de la secte, disparition des Gnostiques à l'époque du dépôt, présence des moines de Saint-Pacôme dans les environs immédiats), on est arrivé à cette conclusion que les manuscrits avaient été récupérés, triés, mis de côtés et enfouis en terre pour être soustraits à la lecture des fidèles.

C'est bien le sens du mot « apocryphe » : un ouvrage qui doit être retiré, mis de côté (*ἀπο*) pour être caché, (*χρῦπτω*). Nous savons qu'au cours des II et III^e siècles, les moines chrétiens d'Égypte se sont occupés de récupérer les manuels hérétiques pour les détruire soit par le feu, soit en les enterrant dans un lieu inaccessible, protégé par le caractère inviolable des cimetières.

Il se trouve que les mêmes observations peuvent se faire à propos de Qumran.

1) Les manuscrits ont été déposés dans des grottes creusées à même le cimetière (grotte 4 par exemple), puis dans des trous inaccessibles aux environs immédiats du cimetière. On n'a pas trouvé le moindre manuscrit dans les ruines du bâtiment qui devait servir de logement aux « fossors » chargés d'entretenir le cimetière.

2) Les manuscrits présentent eux aussi un caractère hétéroclite : extraits de l'Ancien Testament, écrits apocryphes variés, manuels de droit (Manuel de discipline) ou de règles religieuses, même des écrits de Philon, comme en ont trouvés les Caraïtes au IX^e siècle, etc.

3) Il faut noter, à partir du III^e siècle, la présence d'un monastère chrétien dans les monts de Juda, éloignés d'environ une dizaine de kilomètres du cimetière de Qumran (c'est à quelque chose près la distance qui sépare les ruines de la basilique de Saint-Pacôme du cimetière ancien où furent découverts les manuscrits gnostiques) : le monastère de « Mar Saba ». Des Bédouins ont ramené quelques fragments de manuscrits tirés des

décombres de ce monastère, le « Quirbeth Mird », parmi lesquels on a trouvé des extraits des Évangiles.

Il faut aussi ajouter une précision à propos des apocryphes de l'Ancien Testament : Livre de Jubiles, Livre d'Enoch, Testaments des 12 Patriarches, ⁸, Psaumes de Salomon, Hodayoths divers, etc. Ils n'étaient pas reconnus par les autorités rabbiniques.

Ils ont été connus d'abord par des versions syriaques, arméniennes, coptes, éthiopiennes utilisées dans les églises chrétiennes locales, à une époque où elles ne respectaient pas un « canon » de livres reconnus inspirés. Les fragments de Qumran en sont les plus anciens textes connus. Certains présentent des caractères nettement chrétiens, comme les Testaments des 12 Patriarches, le Livre d'Enoch...

Serait-il invraisemblable de concevoir que des moines chrétiens aient rassemblé de vieux manuscrits déclarés apocryphes par les autorités religieuses au cours des premiers siècles de l'Église et les aient déposés dans ces grottes au fur et à mesure qu'ils en trouvaient, gardant secret l'endroit du dépôt pour ne pas donner aux hérétiques curieux l'idée d'aller les y récupérer ? Une contre-épreuve pourrait être faite : on n'a jamais trouvé à Qumran le moindre extrait d'un ouvrage canonique du Nouveau Testament ; par contre on en a trouvé au « Quirbeth Mirb », non dans un cimetière, mais dans les ruines d'un bâtiment monastique voisin.

Nous pouvons résumer ainsi notre étude :

1 - Des certitudes :

a) Les quelques textes connus sur les Esséniens s'appliquent à une communauté vivant au I^{er} siècle après J.-C. Rien ne permet d'affirmer l'existence d'un Essénisme avant le Christianisme. Le dépôt des manuscrits a eu lieu soit au I^{er} siècle après J.-C., soit aux siècles suivants mais pas auparavant.

b) L'existence d'un Essénisme est totalement ignoré par toutes les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament, par les

textes rabbiniques, et par les Pères de l'Eglise et les historiens ecclésiastiques jusqu'au IV^e siècle, saint Jérôme étant le premier à en faire mention ; au point que M. Del Médico a pu écrire un ouvrage très documenté sur le « Mythe des Esséniens ».

c) Toutes les tentatives entreprises pour identifier le Maître de Justice ont abouti à des échecs. Cet homme reste encore inconnu et on ne trouve pas le moindre indice un peu sérieux qui puisse nous donner du personnage un modèle ressemblant parmi les Juifs pieux de l'époque macchabéenne.

2 - Des hypothèses invraisemblables et purement gratuites :

a) Un monastère à Qumran avec des prierés dans le pays ou des moines ermites dans des grottes.

b) Une bibliothèque cachée pour être récupérée.

3 - Une convergence remarquable d'indices permettant de soutenir l'hypothèse que la plupart de ces manuscrits sont judéo-chrétiens écrits par les « ébionites », les « pauvres » de la communauté de Jérusalem.

a) Nous avons noté que la hache était le symbole du Christ chez les judéo-chrétiens, dans l'Eglise primitive et particulièrement chez saint Irénée. Or, on distribuait une hachette à chaque néophyte essénien.

b) On trouve répandues dans les manuscrits de Qumran deux erreurs : la nature angélique du Verbe et l'attente d'un double Messie. Or ces erreurs étaient professées par les judéo-chrétiens, puisque c'est contre elles que s'est élevée l'Épître aux Hébreux ainsi que le Prologue de saint-Jean.

c) Enfin, les manuscrits de Qumran présentent la ruine du peuple juif et l'invasion des Kittim, ainsi que tous les malheurs survenus au Prêtre impie « et aux derniers prêtres » comme un châtiment divin pour avoir persécuté le Maître de Justice et ses disciples. Or c'est exactement ce qu'affirme l'Eglise chrétienne, mais elle applique ce châtiment au refus de reconnaître Jésus comme le Messie annoncé...

CHAPITRE V

FOI OU RAISON ?

UN FAUX DILEMME A LA SOURCE DU MODERNISME

Le Modernisme, plus précisément l'explosion moderniste de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle, a marqué le point de départ de la crise dont souffre actuellement l'Eglise catholique et qui s'est révélée au concile Vatican II.

Mais ce point de départ est aussi, et même d'abord, un point d'arrivée, en ce sens qu'il n'a pu se produire que parce qu'était parvenue à son terme une longue pénétration de la pensée catholique par les doctrines protestantes, ce phénomène ayant lui-même été rendu possible par l'influence de l'Idéalisme développé à la fin du Moyen Age.

LA POSITION DU PROBLÈME

La Foi, dit-on, est chose personnelle, indémontrable, incommunicable. Nous croyons par un influx de la Grâce, sans preuve, sans raison. Nous pouvons rejeter la Foi sans manquer aux exigences de la raison. Celle-ci ne peut rien nous dire sur Dieu, l'âme etc. La Foi, dit-on encore, est un fait d'expérience, un sens intime du contact avec Dieu. La Foi nous est donnée quand nous consultons notre cœur. Au lieu d'avoir appris par autrui que

le Christ est Dieu, par exemple, nous le savons par notre propre expérience intérieure.

L'affirmation de Dieu n'est pas la conclusion d'un raisonnement. On ne sait pas Dieu comme on sait un théorème de géométrie, parce que Dieu n'est pas une abstraction, mais une réalité vivante, et la connaissance que nous en avons, si elle est vraiment une connaissance de Dieu et non une abstraction mise à sa place, vit en nous.

Or, l'insistance avec laquelle on va répétant que la Foi n'est pas rationnelle manifeste bien qu'il existe dans les esprits une pierre d'achoppement : si la Foi était une « adhésion de l'Intelligence à des vérités reçues par l'enseignement », elle serait marquée d'un caractère de nécessité et d'évidence qui en détruirait la liberté. Voulant sauvegarder la liberté de notre acte de Foi, il faut absolument lui ôter sa rationalité. Mais, ce faisant, on commet une double erreur et sur la liberté et sur la raison, en les opposant.

La liberté est une caractéristique propre à une activité rationnelle. Les animaux ne sont pas libres, parce qu'ils n'ont pas de raison. Chaque fois que nous choisissons, nous portons un jugement en vue de l'action, selon les lois de notre intelligence, elle-même soumise aux lois des choses connues. Le choix est, en même temps, libre et raisonnable, sinon il n'aurait pas de raison d'être et ne pourrait pas exister.

Nous ne sommes pas libres à l'égard des connaissances. La connaissance vraie étant conformité de notre esprit avec les choses, il faut affirmer fortement que ce sont les choses qui impriment leur forme dans notre esprit. La source de nos connaissances est hors de nous, car si elle était en nous, nous serions éternellement omniscients, ce qui n'est pas.

Mais nous sommes libres de conformer ou non notre action à nos connaissances dans la mesure où nous pensons que les choses connues sont pour nous, dans l'immédiat concret, une aide ou un obstacle à notre recherche de bonheur ou de perfection.

Disons, pour faire court, que nous pouvons connaître, avec notre intelligence, les vérités religieuses naturelles et révélées et que nous pouvons refuser d'adhérer à ces vérités connues pour le motif qu'à tel instant donné, elles ne répondent pas immédiatement à notre passion de bonheur.

Ce faisant, nous provoquons en notre âme une distorsion entre notre connaissance et notre action, source du remords et de la plupart des névroses et maladies nerveuses : nous savons, mais nous ne voulons pas ; nous préfererions ne pas savoir ce qui est vrai et cependant cette vérité nous poursuit pendant que nous la fuyons...

On ne connaît pas Dieu comme un théorème, parce que Dieu, dit-on, est un être vivant et non une abstraction. Conclusion absurde, car si l'abstraction est une opération de l'esprit dans son acte de connaissance, l'objet connu est bien la chose vivante que l'on trouve en face de soi.

Pour connaître un « objet », il faut qu'il soit placé en face et non qu'il se confonde avec nous, auquel cas nous ne pourrions plus le connaître. Nous faisons dans la vie de multiples expériences, mais pour qu'elles nous apprennent quelque chose de nouveau, il faut que leur objet vienne à nous de l'extérieur. En effet, à l'intérieur de notre âme, nous ne pouvons trouver que les fruits ou les résultats de nos expériences antérieures et nous ne pouvons atteindre aucune nouveauté dans notre splendide isolement interne.

« Consultons notre cœur et nous y verrons Dieu », disent les modernistes. Peut-on trouver à l'intérieur de son âme quelque idée, quelque sentiment, quelque connaissance à laquelle ne correspond rien dans la réalité objective ? Qu'est-ce que l'idée d'une chose qui n'existe pas ? Y a-t-il dans l'âme quelque connaissance qui s'y trouverait sans y avoir jamais pénétré à la suite d'un acte de saisie d'un objet quelconque ?

En « consultant notre cœur », nous ne pouvons y trouver que ce que nos actes de connaissance y ont introduit. Si nous y trou-

vons Dieu, c'est que, par quelque opération de l'esprit, nous l'y avons mis. Au plus intime de notre âme, nous ne trouvons que nous-même, c'est-à-dire une connaissance confuse de notre incomplétude, de notre insatisfaction. Ah ! si nous étions maîtres de notre vie, nous nous empresserions de supprimer en nous les maladies et la mort, puis nous nous assurerions tous les bonheurs imaginables !

Hélas ! nous sommes impuissants. Voilà un premier raisonnement qui nous donne une idée vague, lointaine, d'un Dieu-Providance. Ce seront d'autres opérations plus poussées qui nous permettront d'atteindre à une connaissance plus parfaite de Dieu ; ce qui ne veut pas dire que Dieu ne soit pas connu comme un être vivant, puisqu'il est connu comme une « personne » distincte de nous. Tout le reste de nos connaissances religieuses naturelles se déduit de là.

LA PHILOSOPHIE PROTESTANTE

Elle s'est constituée progressivement par opposition à la Scolastique. Les philosophes chrétiens s'étaient efforcés jusque-là d'appliquer leur intelligence aux vérités religieuses, soit pour en démontrer la raison d'être et le bien-fondé quand il s'agissait de vérités accessibles à la droite raison selon un mode naturel, soit pour en montrer la convenance, quand il s'agissait de vérités révélées surnaturelles, dépassant infiniment les capacités compréhensives de notre esprit.

Le premier maître de Luther fut Guillaume d'Occam¹, qui poussa à l'extrême les conséquences du nominalisme. Il n'y a pas d'universel dans les choses, dit-il en substance. L'intelligence ne connaît que les phénomènes sensibles. La métaphysique est sans objet. La raison humaine ne peut rien dire sur l'existence de Dieu, l'âme etc. Elle ne peut rien nous apprendre sur les vérités de la Foi.

Comment donc arriver à la croyance ? Par un acte de volonté. On croit par un influx de la Grâce. Cet acte de foi apparaît comme un « coup d'état » de la vie intellectuelle. Le bien et le mal ne dépendent pas de l'essence des choses, mais d'une volonté arbitraire de Dieu. De même la qualité, bonne ou mauvaise, de nos actes découle du bon plaisir de Dieu. Il s'ensuit que la Grâce n'a pas besoin de nous rendre dignes de la vie éternelle. Il suffit que Dieu veuille nous justifier.

Cette position anti-intellectuelle aboutit logiquement au scepticisme et à l'indifférence religieuse ; elle n'échappe à l'incrédulité que par l'attitude du fidéisme, croyance aveugle et absurde à des vérités révélées, qui sont aussi des volontés arbitraires de Dieu.

Luther fut, à Erfurt, disciple de professeurs occamistes. Il est difficile de tirer de ses écrits une philosophie cohérente, tellement son esprit est porté à des affirmations brutales, souvent incohérentes, par un caractère violent, grossier et impulsif. Mais il est possible de trouver dans ses écrits l'expression d'un mépris renforcé à l'égard de la raison humaine et d'un appel à l'expérience intime et subjective pour rencontrer Dieu.

« La raison, écrit-il, est contraire à la foi ». « La vérité varie selon les sciences : en théologie, c'est une vérité que le Verbe s'est fait chair ; en philosophie, c'est une proposition simplement impossible et absurde. La Sorbonne, mère des erreurs, a lamentablement défini qu'une vérité est une vérité à la fois pour la philosophie et la théologie. En philosophie, un point peut être vrai dans une partie et faux dans une autre. Ainsi, si l'on passe en revue les différentes sciences ou pour mieux dire, nos différentes opérations, on ne trouvera jamais que la vérité soit une partout.

A combien plus forte raison est-il impossible qu'une vérité soit vérité à la fois pour la philosophie et la théologie, qui diffèrent infiniment plus l'une de l'autre que ne diffèrent entre elles les sciences ou opérations humaines » (thèse de Luther, en 1539, à l'université de Wittenberg).

Ce texte de Luther donne la clé de toute l'évolution du protestantisme et de la crise actuelle de l'Église : il existe donc une vérité dans l'ordre des sciences expérimentales. Il n'y a pas de vérité en métaphysique.

Comprenons bien ! S'il n'existe pas une nature nécessaire des choses, il n'y a pas de vérité, c'est-à-dire d'accord de notre pensée avec cette nature des choses. S'il n'y a pas de vérité, nous n'avons pas de motif suffisant de croire à ceci plutôt qu'à cela. D'où l'appel à une volonté, privée de raison, simple caprice, fantaisie variable à l'infini. Chaque individu n'a plus qu'à « se forger sa religion », à se faire son idée de Dieu. Où allons-nous ainsi ? A la suppression de toute Foi !

Et, en effet, Luther précise en 1522 : « Il faut qu'en toi-même, dans ta conscience, tu sentes le Christ ; que tu éprouves, à n'en pouvoir douter, ce qui est la parole de Dieu. Tant que tu n'auras pas eu cette perception intime, tu n'auras pas goûté la parole ; tu adhèreras par l'oreille à la voix et aux écrits des hommes ; tu n'adhèreras pas par le fond du cœur à la parole de Dieu ». « L'écriture et l'expérience sont les deux témoins et comme les deux pierres de touche de la véritable doctrine », précise-t-il le 11 août 1532.

La certitude de la Foi viendra donc, selon lui, d'un sentiment perçu et non d'un enseignement reçu. C'est bien la formule la plus radicalement opposée à la définition de la Foi catholique : « Une adhésion de l'intelligence à des vérités reçues par l'enseignement ex auditu ».

Un pasteur protestant, Sabatier, a bien posé les conséquences du Libre Examen : « Ce droit et cette liberté de croire et d'examiner ce que l'on croit ne sont qu'une forme. La forme doit avoir un contenu. On n'est pas chrétien ni religieux parce qu'on réclame le droit de croire, mais par le fait qu'on a une Foi. Pour constituer une association religieuse, ne faut-il pas entre les membres associés des convictions communes qu'ils puissent professer ensemble ? En d'autres termes, sans profession

de foi, peut-il y avoir une Église ? On aperçoit ici les deux termes de l'antinomie inhérente au protestantisme. Si vous n'avez pas de confession de foi, qui êtes-vous ? Quelle société formez-vous ? Pourquoi existez-vous ? Et si vous promulguiez une profession de foi, si vous voulez me l'imposer d'autorité et malgré la résistance de ma conscience, comment êtes-vous encore protestant ? Que faites-vous d'autre que ce que fait le catholicisme et contre quoi vous dites que Luther et Calvin ont bien fait de se révolter... ? »

En d'autres termes, sans vérité une et nécessaire qui s'impose à l'esprit de l'extérieur, il n'existe plus de possibilités pour quelque doctrine que ce soit. Le protestantisme contient implicitement la négation de toute Foi. Et l'Église enseignante ne présente plus aucune raison d'être. La liberté de penser selon sa volonté et non par soumission au réel est en contradiction radicale avec la Foi catholique et le sens commun naturel.

L'ÉVOLUTION DU PROTESTANTISME VERS LA NÉGATION DE TOUTE FOI

On pourrait placer en exergue de ce chapitre une phrase très suggestive de Lessing qui écrivait déjà au XVIII^e siècle : « Lors même qu'on ne serait pas en état de réfuter toutes les objections contre la Bible, la religion pourtant demeurerait intangible dans le cœur de ceux des Chrétiens qui ont acquis un sentiment intime de ses vérités ».

Ce qui veut dire que les objections contre les vérités de la Bible sont irréfutables, que, d'ailleurs, il est sans importance de savoir si les affirmations de la Bible sont vraies ou fausses, mais que la conviction ne peut naître dans l'esprit que par un sentiment intérieur.

Dès lors, on se demande à quoi peut bien servir la Bible. Et en poussant une telle affirmation jusqu'à ses conséquences extrê-

mes, on va substituer à l'initiative intellectuelle, l'impressionnabilité du fidèle : « Je n'adhère pas à la vérité religieuse, parce que je sais qu'elle est vraie, mais parce je désire satisfaire un besoin incoercible de mon âme ».

Ainsi, aux certitudes de la Foi, objet de connaissance, vont se substituer progressivement une religiosité diffuse, se portant d'un objet de foi à un autre au gré des fantaisies momentanées, puis un doute généralisé à l'égard de tout surnaturel, et enfin la perte totale de la Foi dans le matérialisme le plus radical.

Voyons cela de près. Il suffit d'étudier les principaux théologiens protestants du siècle dernier pour retrouver dans leurs écrits cette évolution.

Schleiermacher (1768-1834) a publié « De la Religion, discours aux esprits cultivés parmi ses détracteurs ». Il enseigne l'absorption de la personne humaine dans cet immense œuvre d'art qu'est l'univers : c'est du panthéisme. Tout homme « recueille les pulsations » de cet être universel : le sentiment de dépendance de l'homme à l'égard de l'univers est traduit par un sentiment de dépendance à l'égard de Dieu. La religion est le « sens intime du contact avec Dieu ». Elle a son siège dans notre cœur. La foi au Christ ne dépend ni des miracles, ni des prophéties, ni de l'inspiration ; elle est un fait d'expérience. La communauté chrétienne est cimentée par une « expérience collective » qui ne s'accroche pas à des constructions métaphysiques, qui ne s'asservit pas à des révélations, qui n'a rien de « servile ».

En 1845, David Strauss affirme que les récits évangéliques sont des mythes, produit de légendes chrétiennes populaires ; Harnack ajoute que la religion juive est une « production du peuple hébraïque » et non une révélation extérieure. Israël n'a pas pu s'être fait une religion de la façon que racontent les Écritures, car il n'existe aucun peuple chez qui la conscience religieuse se soit éveillée de cette façon. L'Écriture est donc une compilation tardive, pleine d'erreurs de dates etc.

Ritschl a exposé en un langage systématiquement confus que « le royaume de Dieu, c'est l'ensemble de ceux qui croient au

Christ, en tant qu'ils agissent conformément au principe de l'amour », « c'est un état où tous agiraient par amour. La religion se ramène à l'expérience collective. Il peut se faire que je ne discerne pas en moi le retentissement de l'expérience religieuse de la communauté — donc, ou bien je veux être pieux et je suis forcé de me référer passivement au principe d'autorité, ou bien la stérilité de ma propre religiosité est décourageante et je cesse d'être pieux ». Voyez où aboutit le principe de l'expérience religieuse : je puis ne pas éprouver de sentiment religieux et donc je suis considéré comme expulsé de la communauté des pieux.

Il est bon cependant de garder la formulation chrétienne de la Bible. Elle est commode, elle permet de placer sous les mots conservés, les idées les plus vagues et les doctrines les plus inconsistantes. Écoutons-le :

« Ce serait une bénédiction de Dieu que tous les théologiens contemporains, malgré le désaccord de leurs conceptions, se tinsent solidement attachés à la langue de la Bible et de la Réforme. Quiconque use de cette langue dans un sens loyal, même avec un malentendu, quiconque emploie les mots de cette langue avec le ferme propos de leur être fidèle (« fidèle aux mots ! »), les considérant comme les termes sacrés de la Chrétienté, comme des expressions qu'il ne peut mettre de côté, lors même qu'ils signifient pour lui autre chose que pour beaucoup d'âmes d'autrefois et d'aujourd'hui, même si elles signifient pour lui quelque chose d'inouï, que personne n'y aurait jamais découvert, celui-là mériterait de n'être pas méprisé... Cette langue est un trait d'union. Elle neutralise pour l'âme beaucoup de fausses opinions théologiques. Qu'on se réjouisse de ce que tous les théologiens se rassemblent autour des mêmes mots. »

Ainsi la foi est donnée quand on consulte son cœur et qu'on ne s'interroge pas sur les raisons de sa certitude. La foi est une simple orientation religieuse de l'âme. Il faut dire : « J'ai ma foi » et non « J'ai la foi ». Car les variétés de foi sont aussi nombreuses que les âmes mêmes qu'elles affectent. On a la foi par cela même qu'on a conscience de l'avoir. Elle ne s'apprécie ni

ne se mesure par aucun critère extérieur. Elle n'implique aucun dogme déterminé. Si un dogme apparaît, il sera issu de la foi, comme une efflorescence de l'âme croyante, comme l'expression individuelle dont elle revêtira sa religiosité. Le dogme, ainsi conçu, loin d'être une barrière pour la liberté des âmes religieuses, est, au contraire, la traduction de cette liberté.

Le pasteur Kaftan résume ainsi le problème en 1896 : « Croire en Dieu, cela veut dire : je suis intérieurement certain de Dieu ; je vis en Lui et par Lui, je triomphe du monde. Croire en Jésus-Christ, cela veut dire : je suis allé à travers le monde, j'ai cherché Dieu et je l'ai trouvé en Jésus-Christ ». La foi est le résultat d'une rencontre. Mais vous niez donc la divinité de Jésus-Christ ! Allons donc : au lieu d'avoir appris par autrui que le Christ est Dieu, je sais par ma propre expérience que, dans la personne du Christ, l'idéal divin s'est révélé. Il s'agit d'une sensation pieuse.

A cela quelques théologiens protestants « positifs » (nous dirions aujourd'hui « intégristes » : il en existe encore) font l'objection suivante : « De votre élaboration subjective de la foi, pour laquelle vous mettez en œuvre toutes sortes de données historiques et d'argumentations subtiles, ne peut sortir une religion que pour vous et vos amis. Et vous condamnez le reste de l'humanité à une foi implicite, ignorante et naïve. Par surcroît vous parlez un langage à double sens. Il atteste aux hommes éclairés l'émancipation de votre pensée. Il laisse croire aux dévots que vous partagez leur foi. Vous vivez d'équivoques et de ces procédés, l'Église de Luther mourra ».

Par où l'on voit que la religion du sentiment ne peut rester qu'individuelle et est impuissante à devenir universelle, puisqu'elle ne peut éveiller chez l'autre un sentiment identique et que la variété indéfinie d'impressions personnelles est intransmissible.

LA PÉNÉTRATION DE LA PHILOSOPHIE PROTESTANTE DANS L'ÉGLISE CATHOLIQUE

Le clergé catholique subit l'invasion de cette pensée subjectiviste selon un triple cheminement, au cours du XIX^e siècle.

1) L'INFLUENCE DU KANTISME :

Par sa théorie de la connaissance, Kant a forgé la machine la plus perfectionnée pour ébranler les vérités métaphysiques en leur enlevant toute base de certitude, pour jeter un abîme infranchissable entre les spéculations métaphysiques et les autres modes de connaissance. Il a posé le principe le plus fécond du scepticisme : le système de nos pensées est sans relations assurées avec le monde extérieur. Le sujet pensant échappe lui-même à toutes les prises de l'observation.

La raison spéculative étant ruinée de fond en comble, il faut trouver un point d'appui à la raison pratique, celle qui commande notre action : ce sera l'impératif catégorique : il n'y a pas de raison suffisante dans la nature des choses pour que j'agisse ainsi et non pas autrement. Je vais donc me forger des règles d'action.

Les philosophes modernistes² qui se disent catholiques vont traduire cet impératif catégorique sous la forme d'un dogmatisme moral, dans un langage d'ailleurs sans clarté ni précision. Ils rejettent ce qu'ils appellent l'intellectualisme scolastique et qui n'est pas autre chose que la référence de notre esprit au réel connu et ils fondent la vérité sur la volonté.

C'est la volonté, faculté souveraine, qui donnera aux simples probabilités fournies par l'intelligence, la vraie certitude. Ainsi les démonstrations de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, etc. sont impossibles selon Kant, puisque la perception interne ne saisit que les phénomènes psychologiques sans pouvoir jamais pénétrer jusqu'à la substance qui les produit.

M. Blondel ajoute même que l'idée de nature est une idole

puisque les lois qui régissent cette nature sont impossibles à connaître. Nos philosophes modernistes nient donc le principe de causalité (cf. Leroy) : les « pourquoi » et les « comment » de l'enfant qui jaillissent spontanément de son intelligence n'ont plus de raison d'être.

Le principe d'universelle intelligibilité non plus qui se définit ainsi : un être n'est intelligible que si l'esprit humain faisant l'inventaire de ce qui le constitue, discerne ces éléments constitutifs dans sa cause, sait comment chacun d'eux lui est parvenu, est entré dans son essence. La hiérarchie des sciences consiste précisément à remonter de cause en cause jusqu'à la cause première et nécessaire qui est Dieu. L'objet lui-même est intelligible par sa relation essentielle et intrinsèque à l'intelligence qui le créa. Notre connaissance est donc un rapport indirect entre notre intelligence et l'intelligence créatrice elle-même, indirect, c'est-à-dire par l'intermédiaire de l'objet.

Tout le monde sait que l'intelligence frappée par une vérité évidente est contrainte d'y adhérer. Tout doute lui est impossible. Il en est ainsi pour les principes d'identité, de contradiction, de raison d'être, etc. Mais quand il s'agit des conclusions légitimes déduites de ces principes, l'évidence n'est plus immédiate et donc moins impérieuse. Elle s'impose, mais à la suite d'un raisonnement.

L'existence de Dieu est une vérité très certaine, métaphysiquement démontrée, et cependant les égarements de l'athéisme montrent qu'elle n'emporte point l'assentiment de notre esprit. Toutefois, sitôt que la vérité est suffisamment manifestée, entourée de toutes les garanties d'exactitude, elle détermine l'assentiment de tout esprit, s'il est droit et sincère.

Mais l'acte intellectuel lui-même est sous la dépendance relative de la volonté, dans la mesure où celle-ci commande à l'intelligence l'attention requise. Cette attention implique un effort soutenu et pénible. Qu'il y ait relâchement dans l'esprit à une heure décisive où l'on saisit, ou bien où l'on manque, le nœud d'une question, alors l'activité intellectuelle cesse d'être pleine.

En outre, l'appétit de bonheur peut engendrer la précipitation dans le jugement, les passions peuvent troubler l'esprit : par exemple, un pressentiment, dit « instinctif », nous avertit que telle doctrine perçue par l'intelligence sera opposée à telle convoitise, telle fantaisie : c'est l'obscurcissement de l'intelligence, et il n'est plus possible alors de parler de « bonne foi ».

Or, les philosophes modernistes vont renverser les rapports entre l'intelligence et la volonté. La volonté devient la faculté maîtresse, elle trouve en elle-même sa loi et sa fin, elle se suffit pleinement à elle-même ; elle n'a pas à tirer la loi morale d'une volonté étrangère, ce qui serait introduire dans le moi humain une hétéronomie (une loi reçue d'un autre).

Après avoir rendu si faible la raison pure (l'intelligence), quand elle cherche à connaître, pourquoi avoir rendu si forte la raison pratique (la volonté), quand elle s'efforce de découvrir les règles de la conduite morale ? Sinon pour donner à l'homme une pleine autonomie ou indépendance dans son action. Il ne faut pas que l'homme soit gêné dans la satisfaction de ses désirs par des considérations métaphysiques qui lui présenteraient des règles de pensée nécessaires, limitant ainsi l'amplitude indéfinie de sa liberté.

2) L'IMMANENCE VITALE

Après avoir fondé le principe le plus fécond du scepticisme et refusé toute capacité à l'intelligence pour découvrir la vérité et s'y tenir, après avoir ruiné dans les esprits toute certitude rationnelle, ébranlé les vérités les plus évidentes, après avoir introduit le doute dans toutes nos connaissances, nos philosophes modernistes vont s'efforcer de remédier à l'anarchie intellectuelle ainsi provoquée. Hélas ! nous allons voir à quelles démolitions supplémentaires ils vont nous conduire !

Notre intelligence est incapable de nous permettre d'atteindre Dieu. Dieu n'est pas un être extérieur à nous-mêmes que nous puissions connaître comme un objet. Puisque notre activité intellectuelle est transitive, qu'elle passe du sujet connaissant à l'objet connu, elle ne peut rien nous dire sur Dieu. En effet, celui-ci

nous est intérieur, il demeure en nous, dans notre vie même : c'est le sens du mot « immanence » (manere : demeurer, et in : à l'intérieur).

Voici quelques formules modernistes de l'immanence vitale. A partir de formules scripturales classiques, le Père Laberthonnière va présenter l'expression la plus parfaite du panthéisme. Écoutons-le :

« Je ne puis affirmer que je suis, d'une affirmation solide, qu'en affirmant que Dieu est et que je suis par Lui. Sans Lui, je ne serais pas : sans Lui, pourrais-je être certain d'être ? Il se trouve dans le vouloir être par lequel je m'affirme ; mais il ne m'apparaît et ne devient pour moi la réalité vivante en moi que dans la mesure où je me recueille... pour m'unifier et me fixer intérieurement ; car c'est seulement en Lui et par Lui que je puis réaliser l'unité et la permanence de mon être... »

Voici donc déjà quelques formules proprement gnostiques, telles qu'elles ont été exposées ailleurs. Mais poursuivons le texte du Père Laberthonnière :

« Nous nous voulons en Lui, nous nous voyons en Lui et, en même temps, nous Le voulons en nous, nous Le voyons en nous. C'est donc par Lui que nous sommes certains de nous-mêmes et par Lui en tant qu'il est en nous et que nous sommes en lui. Pour être vraiment et pleinement et pour avoir la certitude d'être, il faut donc se déifier, prendre au moins dans une certaine mesure la forme divine... Toute certitude d'être qui a une autre base que celle-là est illusoire. »

Laberthonnière conjugue les verbes « voir » et « vouloir ». La volonté engendre la vision. On peut se poser la question. Se déifier est-il en la puissance du vouloir humain ? Une volonté simplement naturelle peut-elle engendrer une vision divine ?

Or, le sens commun nous dit que les hommes se perçoivent eux-mêmes comme des êtres subsistants. Ils s'affirment sans hésitation possible et n'affirment point que Dieu est et qu'ils sont par Lui.

Jamais Dieu ne sera objet immédiat de notre perception. Personne n'a senti l'action créatrice se continuant dans sa propre individualité et chacun peut dire : « Je suis » avec une certitude inébranlable. Mais, en vérité, en nous étudiant nous-mêmes, nous percevons par une réflexion, notre caducité et notre misère. Nous savons que nous n'avons pas en nous notre raison d'existence, car si nous la possédions, notre premier acte serait d'écarter toutes les défaillances dont nous sommes les victimes.

Voilà la première source de la connaissance de Dieu. Elle est une réflexion spontanée, « comme instinctive », mais cependant raisonnée, dans l'esprit des simples et la philosophie se contente d'en constater l'exactitude.

Laberthonnière poursuit : « Ce qui fait que l'homme est homme, c'est justement qu'il a le pouvoir de mettre Dieu dans sa vie en le prenant pour fin ». (Ici, l'initiative vient de l'homme ; c'est lui qui prend Dieu, c'est lui qui se donne sa finalité... !!!). « On acquiert la connaissance d'un ami en vivant sa vie, en pénétrant dans son intimité, en devenant lui-même... Oui, quand nous progressons dans la connaissance de Dieu, il est vrai de dire que Dieu devient en nous... ». Et l'auteur ajoute qu'en voulant Dieu, les hommes se veulent les uns les autres, et que la volonté est donc source d'unité pour les hommes.

Ils s'unifient dans le Grand Tout divin. L'expression n'est pas de Laberthonnière, mais elle est la conséquence directe de ses affirmations panthéistes.

L'immanentisme confond l'humain et le divin dans l'homme, détruit la connaissance de Dieu, en détruisant tout objet de connaissance : devenir Dieu, c'est s'identifier à Lui, ne faire plus qu'un avec Lui et, donc, ne plus pouvoir l'atteindre.

Dieu, disent les modernistes, grandit à l'intérieur de notre âme, mais il y est déjà depuis toujours ; c'est donc notre propre substance qui, en se développant, fait grandir en nous notre propre divinité : ce panthéisme est ainsi évolutionniste.

De telles conclusions, si elles sont couramment affirmées par

les Gnostiques modernes, restent implicites chez les modernistes qui se gardent bien de développer toutes les conséquences de leurs prémisses. C'est pourquoi on peut dire que leur langage est volontairement obscur et manque de franchise.

3) LA PHILOSOPHIE DE L'ACTION

Elle a été exposée par Maurice Blondel (1861-1949) dans son livre « L'Action », qui eut son heure de célébrité et n'évita de justesse l'Index que par un subterfuge de son auteur³. Ce n'est pas le lieu ici d'en reprendre l'exposé, mais il est bon d'en montrer la connexion avec ce qui précède.

Si l'on refuse à l'intelligence la capacité d'atteindre le vrai et donc de connaître Dieu, on ne peut refuser à l'homme la capacité d'agir et donc la force de vouloir. Or, qu'est-ce que la volonté, sinon un jugement pratique qui commande directement l'action : « Je fais ce que je veux » ou encore : « Mon action est sous la dépendance directe de ma volonté ».

Mon action est source de vérité, puisque mon intelligence ne me donne que des probabilités sans certitude. Le fait accompli deviendra alors vrai, d'une vérité réalisée, concrétisée, posée définitivement dans le réel. Ce que j'ai fait est fait et bien fait, c'est du définitif, il n'est pas possible de revenir dessus et de faire que ce qui a été fait ne l'ait pas été. Voici donc l'action promue au rang de valeur suprême, puisque la volonté est la faculté maîtresse de l'âme, qu'elle est à elle-même sa loi et sa fin, qu'elle est autonome et qu'elle ne reçoit de direction de personne ni d'aucune autre faculté.

Blondel précise même « que rien ne peut entrer dans l'homme qui ne sorte de lui et ne corresponde en quelque façon à un besoin d'expansion et que ni comme fait historique, ni comme enseignement traditionnel, ni comme obligation surajoutée de l'extérieur, il n'y a pour lui vérité qui compte et précepte admissible, sans être de quelque manière autonome et autochtone ». C'est l'homme se faisant à lui-même sa propre loi et la tirant de son propre fond, donc l'homme divinisé.

L'action aussi sera source d'unité, puisqu'en voulant Dieu, les hommes se veulent eux-mêmes les uns les autres et qu'ayant en eux-mêmes la divinité présente, « immanente », leur volonté est, de soi, divine. Voici l'homme déifié dont tous les actes prendront un caractère sacré.

Le sens commun répond à tout cela que la volonté en nous est bien une force qui meut en vue de l'action, mais que cette force reçoit sa direction de l'intelligence, et donc qu'elle lui est totalement soumise. On agit en vue d'une fin et celle-ci est connue avant d'être désirée.

Sans cette connaissance du but à atteindre, l'homme ne peut commencer le moindre mouvement, proprement raisonnable ; il reste seulement soumis aux instincts et pulsions de l'animal.

Par ailleurs, cette volonté, parce qu'elle est libre, se porte vers la multiplicité des objets désirables, prend des directions divergentes selon la diversité des attraits qui la sollicitent. Et quand chacun va où il lui plaît, se décide selon qu'il lui convient, il n'y a plus d'unité possible entre les hommes.

En effet, la volonté, force sans direction, a besoin d'être déterminée par l'intelligence ; elle seule peut lui présenter les motifs pour la rendre droite. L'intelligence est la vraie faculté capable d'unir les hommes dans la vérité objective qui la détermine ; la vérité, la même en soi et la même pour tous et chacun dans la mesure où tous et chacun nous la saisissons bien et nous la conservons comme un trésor. La vérité nous vient de l'objet connu qui est le même pour tous. C'est bien la connaissance de l'objet qui unifie les esprits, et c'est la diversité des attraits sensibles qui divise les hommes quand ils se laissent « maîtriser » par leur volonté et non par leur intelligence.

LA REPONSE DOCTRINALE DE L'EGLISE : LE CONCILE DE VATICAN I

L'atmosphère intellectuelle des milieux dirigeants de l'Église aujourd'hui est infestée de Modernisme ; la plupart des formu-

les précédemment expliquées sont monnaie courante dans le langage ecclésiastique d'aujourd'hui. Or, ces formules ont été condamnées infailliblement par l'Église, lors du concile de Trente et lors du premier concile du Vatican, en 1870.

Pour croire d'abord que Dieu a parlé, il faut savoir qu'il existe. Et comment le saurons-nous, si la raison ne nous le dit pas ? Et il faut le savoir par elle, sinon nous sommes enfermés dans un cercle vicieux d'où il est impossible de sortir, puisque la Révélation seule nous fournirait alors et son principe et son auteur. La connaissance rationnelle de Dieu est le préambule nécessaire de la Foi.

Voici la définition de Vatican I : « *Eadem sancta mater Ecclesia tenet et docet Deum rerum omnium principium et finem, naturali humanae rationis lumine, e rebus creatis certo cognosci posse. Invisibilia enim ipsius a creatura mundi, per ea quae facta sunt, intellecta conspiciuntur* » (Constitution « de fide »).

Le principe de la connaissance, c'est la raison ; le moyen ce sont les créatures, l'objet, c'est Dieu unique créateur et maître, le mode, c'est la certitude. Le concile ne dit pas que cette connaissance est effective dans l'esprit de chacun, mais qu'elle peut l'être, car elle a la capacité de déterminer réellement l'intelligence de chacun. A chacun donc d'appliquer son esprit à cette connaissance et si cette capacité de notre intelligence n'est pas mise en œuvre, nous en restons responsables devant Dieu, puisqu'elle nous a été donnée dans ce but.

Le concile Vatican I précise même que notre intelligence est totalement soumise à la parole de Dieu : « *Cum homo a Deo tanquam creatore et domino suo totus dependeat, et ratio creata increatae veritati subjecta sit, plenum revelanti Deo intellectus et voluntas obsequium fide praestare tenemur* ».

Notre raison est totalement et dans son essence subordonnée à la vérité de Dieu. C'est d'ailleurs une conclusion tirée naturellement de notre activité intellectuelle : toute vérité saisie, quelle qu'elle soit, vient toujours de la vérité créée, de Dieu.

Les vérités, objet de notre connaissance naturelle, tout aussi bien que les vérités révélées, procèdent de Lui. C'est Dieu qui est au terme de toutes nos intellections, comme l'intelligible nécessaire. Notre intelligence lui est soumise de fond en comble ; elle n'est pas plus autonome dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel : sa règle est ou Dieu créateur ou Dieu révélateur.

Cette vérité intrinsèque des choses saisie à la lumière naturelle de notre esprit, procède de Dieu par sa création ; elle est tout aussi objective, indépendante de notre raison que les mystères de la foi, connus extrinsèquement par elle (en effet, nous ne pouvons pénétrer à l'intérieur de Dieu).

La volonté n'a point à faire « un saut en dehors des justifications intellectuelles ». L'acte de foi est toujours « une adhésion de l'intelligence à des vérités » : mais il est au pouvoir de la volonté de refuser cette adhésion aux vérités connues dans la mesure des conséquences qui peuvent en découler ; d'où notre responsabilité devant Dieu.

Vatican I ajoute, définissant par avance la position des modernistes : « Un grand nombre, dit-il, rejettent les critères par lesquels se manifeste et se démontre le fait de la Révélation et en appellent exclusivement à l'expérience interne (*internam experientiam*), au sentiment religieux, au témoignage du Saint-Esprit (*testimonium spiritus*) ou à une certitude immédiate de la foi ».

On reconnaît là les explosions sentimentales des divers pentecôtismes et charismes extravagants qui foisonnent aujourd'hui, quand les Chrétiens deviennent fous.

Puis Vatican I condamne avec force cette position moderniste et selon le mode de l'infailibilité : « *Si quis dixerit revelationem divinam externis signis credibilem fieri non posse, ideoque sola interna cujusque experientia aut inspiratione privata homine ad finem moveri debere, anathema sit* ».

LA RÉPONSE DU SENS COMMUN OU LA PREUVE PAR L'ABSURDE

Qu'est-ce que connaître Dieu par expérience intime, par vision immédiate ? C'est une connaissance intuitive, c'est le voir directement, à l'intérieur de soi, où il se trouve, disent les modernistes, ou à l'intérieur de lui-même où nous sommes, disent les immanentistes.

Quoi qu'il en soit de ces deux positions, il y a réellement et non pas formellement une fusion de deux êtres qui n'en font qu'un. Il n'y a plus cette distinction entre celui qui connaît et celui qui est connu. Nous sommes en quelque sorte divinisés. Nous connaissons donc Dieu directement, sans la médiation d'un raisonnement.

Alors posons-nous quelques questions-clefs !

1) Si Dieu se connaît ainsi en se voyant à l'intérieur de nous-mêmes, comment se fait-il que tant d'hommes nient Dieu, ou manifestent leur indifférence, ou leur scepticisme ? Autrement dit, l'athéisme, l'indifférence religieuse sont impossibles. Or, ils existent. Il faut leur trouver une raison d'être.

L'athée ou l'indifférent dit : « J'ai tourné mon regard à l'intérieur de moi, je l'ai plongé dans mon fond le plus intime, j'y ai cherché Dieu dans tous les recoins les plus obscurs de mon âme et je ne l'y ai point trouvé. S'il y était réellement, je l'aurais bien vu. Donc Dieu n'existe pas, puisqu'il n'est pas dans mon âme.

Vous dites que vous avez vu Dieu dans la vôtre ? J'en conclus que Dieu se manifeste à qui il veut et refuse de se manifester à qui il ne veut pas. Il choisit ses élus et rejette les autres dans les ténèbres extérieures. Mais un Dieu aussi injuste et partial ne peut pas répondre à mon sens de la justice : il n'existe donc pas, car s'il existait ainsi, avec sa prédestination, il ne jouirait pas de la plénitude de la justice ; il ne serait donc pas réellement Dieu. Votre conception de Dieu me fait horreur ! »

Il est vrai qu'en sondant son âme, on n'y voit point Dieu ; mais seulement son incomplétude et l'on ne peut conclure à l'existence d'un être capable de combler notre insuffisance que par un raisonnement, car on pourrait tout aussi bien conclure de ce besoin de « supplément d'âme » à l'existence d'une perfection cachée en nous, capable de se développer par notre propre force et de donner le jour à quelque « surhomme » par exemple... (où l'on voit, entre parenthèses, que le modernisme est assez proche dans sa démarche intellectuelle du nietzschéisme !..).

2) Si Dieu se voit directement au fond de l'âme, sans la médiation d'un raisonnement, il se voit tout entier, dans sa perfection même, sans possibilité aucune d'erreurs sur son être, sa nature, ses attributs, etc.

Comment se fait-il donc que les hommes aient sur Dieu des notions si contradictoires ? Dieu se manifesterait-il à l'intérieur des âmes, avec des visages changeants, des aspects incomplets, des faces miroitantes, envoyant à l'un telle étincelle de lumière, à l'autre une lumière étrange, au troisième presque de l'obscurité ?

Dieu se manifesterait trinitaire aux Catholiques, non trinitaire aux Musulmans, l'Être même aux Chrétiens, le Néant aux Bouddhistes. Il présenterait son fils Jésus comme un sauveur chez les Chrétiens, comme un imposteur chez les Juifs, etc. Donc, Dieu mentirait à tous les hommes, faisant exprès de falsifier son visage, de se grimer sous toutes sortes de déguisements, de manière à ne pas être reconnu. Il enseignerait des morales extravagantes, etc. !!!

Où allons-nous ?.. Nous nous construisons notre conception de Dieu, et cette conception varie d'une âme à l'autre. Preuve que Dieu ne réside pas dans notre âme et que nous ne pouvons l'atteindre qu'indirectement par le raisonnement.

C'est d'ailleurs bien la faiblesse de notre intelligence, tirillée par les variations de notre liberté qui est la source de toutes les fantaisies religieuses, de toutes les extravagances morales que

l'on peut énumérer en étudiant les diverses religions. Ce sont la paresse intellectuelle, la recherche urgente du bonheur qui sont les principaux obstacles à la connaissance de Dieu.

Tout esprit droit, purifié des passions du monde, peut atteindre Dieu par son intelligence, à condition de s'y appliquer avec persévérance. Mais nous sommes libres de ne pas nous servir de notre intelligence. En conséquence de quoi nous n'atteindrons pas Dieu.

Seulement, cette liberté nous est imputable. Nous serons jugés sur l'usage que nous aurons fait de notre faculté. Dieu nous a fait la grâce de nous donner une intelligence participée de la sienne, pour que nous puissions, au moins partiellement, le connaître, mais suffisamment pour être impardonnables de ne l'avoir pas connu (cf. saint Paul).

Pour conclure, il faut donc dire que les modernistes, et immanentistes se font bien exactement les complices de l'athéisme. Ils disent que Dieu n'est pas au bout de nos raisonnements, que la Religion n'est pas une science, qu'il n'existe de connaissance rationnelle qu'expérimentale, que Dieu n'est pas un objet de connaissance, etc. Ils parlent comme les marxistes les plus conséquents.

En effet, ceux-ci disent que l'athéisme est l'ABC du communisme, mais que le communisme ne s'en tient pas à l'ABC parce qu'il pratique un athéisme scientifique : il n'y a de réel que le matériel. Toutes les idées religieuses sont des rêveries, qui endorment l'intelligence, l'« opium du peuple », quoi ! Nous ne sommes certains que du concret observable, donc il existe seul.

Il est vrai, disent-ils, qu'on trouve un besoin religieux dans beaucoup d'âmes, c'est une maladie dont nous devons les guérir. Aussi nous autorisons les âmes qui ne peuvent se passer de religion à pratiquer leur culte dans quelques églises reculées dans le fin fond de nos cités, les plus inaccessibles à la masse de la population (liberté du culte), mais nous leur interdisons de transmettre leur maladie à leur entourage (liberté de propagande anti-religieuse).

Les modernistes disent, comme les marxistes, que Dieu n'est pas un objet de science, qu'il n'est pas rationnel, qu'il est seulement un besoin sentimental de notre âme, une sorte de rêve intérieur dont nous ne sommes pas maîtres, une maladie divine, si l'on veut bien, mais maladie tout de même.

Refuser la connaissance rationnelle de Dieu, c'est rendre les âmes incapables de l'atteindre et c'est aussi une excellente pro-pédeutique à l'athéisme marxiste.

CHAPITRE VI :

LE MOUVEMENT D'OXFORD ET LES PIÈGES DE L'ŒCUMÉNISME

L'œcuménisme est à la mode : il est un piège satanique. Il est l'instrument le plus parfait inventé par le démon pour détourner les âmes de l'unique vérité, leur apprendre le mépris des voies enseignées par Jésus-Christ, l'indifférence à l'égard du vrai culte dû à Dieu, et donner satisfaction à leur besoin naturel de Dieu en leur apprenant à se passer des sacrements, les vrais moyens de la grâce divine, et à vivre dans une honnête médiocrité que l'on ne pourrait appeler « religieuse » que par antiphrase, étant plutôt une « absence de vie religieuse ».

Dans cette étude nous allons présenter une première forme de l'œcuménisme, telle qu'elle est apparue en Angleterre au cours du siècle dernier, lors du mouvement d'Oxford. Il ne s'agit pas d'une étude historique, mais d'une étude doctrinale entreprise à partir de textes connus mais insuffisamment compris alors. Nous allons les analyser et retrouver ainsi, à un siècle de distance, les principaux sophismes qui ont détourné alors les âmes de la vraie foi.

Le mouvement d'Oxford fut une réaction religieuse vivante et profonde en face de la décomposition de l'Église anglicane, dite « Église établie » (« Establishment »). Il se forma alors dans cette Église une Haute Église (« High Church ») comprenant des pasteurs et des évêques attirés par le souffle vivifiant de l'Église

romaine, de ses dévotions, de sa liturgie, de sa spiritualité, mais retenus par les condamnations violentes dirigées contre Rome, cette « citadelle de l'Antéchrist », cette « Babylone moderne »...

Ce mouvement, nous le savons par l'Histoire, aboutit à la conversion retentissante de Newman et de ses amis, tous intellectuels éminents, hommes de haute culture anglaise, puis à celle de Manning et d'un grand nombre d'étudiants, de professeurs, de pasteurs de la Haute Église, principalement, mais non uniquement, anciens étudiants d'Oxford.

L'Église établie fut atterrée, catastrophée. Elle ne pouvait réagir brutalement devant une telle « hémorragie » de ses meilleurs fidèles. Ces conversions à Rome, elle les appela des « sécessions », des « défaillances », des « abandons de postes », des « trahisons ». Il se forma alors parmi le clergé de la « High Church » un mouvement de résistance dirigé par un pasteur, Pusey, ancien oxfordien, resté lié d'amitié avec Newman. On l'appela le Puseyisme.

C'est à l'intérieur de ce mouvement, que nous allons retrouver toutes les formules qui servent aujourd'hui à promouvoir l'œcuménisme. Nous allons les développer à partir des textes de Pusey lui-même ou de ses amis, en montrer la vanité et placer en face les réponses que l'orthodoxie catholique y fit sur le moment et qui restent toujours vraies.

UNE CRITIQUE AMBIGUË

1^{re} formule : L'Église établie est une vigne du Seigneur parmi d'autres (la vigne romaine, la vigne grecque, la vigne russe, etc.). Elle est une véritable Église, recevant les grâces surnaturelles de Jésus-Christ. Or elle est en pleine décomposition, vidée de tout attrait sensible pour les fidèles. Il faut la revivifier.

Le 1^{er} septembre 1839, Newman, avant sa conversion, constate cette décadence de l'Église d'Angleterre et écrit à Manning, son ami : « Je pense que lorsque viendra le temps de la sécession

vers Rome... nous devons hardiment dire à la section protestante de notre Église : Vous êtes cause de tout ceci ; vous devez faire des concessions, être conciliants, vous devez rendre l'Église plus efficace, plus conforme aux besoins du cœur, plus appropriée aux besoins extérieurs. Donnez-nous plus de services divins, plus de vêtements et d'ornements religieux ; donnez-nous des monastères, donnez-nous les signes d'un caractère apostolique, les gages que l'Épouse du Christ est parmi nous. Jusque là, vous aurez de continuelles sécessions vers Rome ».

Il s'agit alors chez Newman d'un mouvement d'attrait sensible, « un besoin du cœur », comme il dit lui-même, mais aussi de l'intelligence puisqu'il veut des signes, des gages. Il apparaît déjà comme frappé d'une inquiétude.

En 1845, après la conversion de Newman, Pusey publie dans « English Church », ces réflexions sur son ami : « Il est parti simplement pour accomplir un devoir sans aucune vue personnelle, se remettant entièrement aux mains du Seigneur. Or c'est ainsi que sont les hommes que Dieu emploie. Aussi ne me paraît-il pas tant nous avoir quittés, qu'avoir été transplanté dans une portion de la vigne où toute l'énergie de sa puissante intelligence pourra s'utiliser, ce qui n'eût pu avoir lieu ici. Et qui sait les conséquences que doit avoir, dans les desseins de la bonne Providence, la présence d'un tel homme parmi eux ? Vous aussi vous avez compris que c'est ce qu'il y a d'imparfait des deux côtés qui fait notre séparation. Ce n'est point contre ce qu'il y a de vrai dans le système de Rome que proteste fortement le sentiment des âmes religieuses parmi nous, mais contre ce qu'il y a d'imparfait dans ses pratiques. D'autre part, qu'est-ce qui dans notre Église, les empêche de nous admettre, sinon l'hérésie qui existe plus ou moins chez nous ? A mesure que, par la grâce divine, chaque Église croîtra en sainteté, elle reconnaîtra de plus en plus la présence du Saint Esprit dans l'autre Église et ce qui actuellement empêche l'union de l'Église occidentale disparaîtra... ».

De telle sorte que finalement on se demande quelle Église, dans

la pensée de Pusey, Newman a trahie en se convertissant. Peut-être n'est-il qu'un faux frère apparent, chargé d'apporter suffisamment de perfection anglicane à l'Église romaine pour lui permettre de se mieux préparer à l'union future... ?

En tout cas la conclusion est tout à fait œcuménique : Que chaque Église progresse vers la sainteté dans la ligne de sa plus belle tradition et nous aboutirons à l'unité... (?)

Aussi il faut voir avec quelle colère, Pusey se retourne contre les évêques anglicans. Il rejette sur eux la responsabilité des « défaillances ». En janvier 1851, il écrit : « Les arbres malades perdent leurs feuilles et ne peuvent mûrir les fruits auxquels ils ont donné naissance. Tout ce qui fortifie et rend plus profonde la vie de l'Église, lui rattache plus étroitement ses enfants ».

Dans la mesure où l'Église anglicane croît en Sainteté, elle voit à l'œuvre en elle-même la grâce du Saint-Esprit, nous dit Pusey.

Newman, converti, n'a pas de peine à démentir un tel sophisme. La grâce de Dieu peut agir sur les âmes de bonne volonté, même si elles n'appartiennent pas visiblement à la véritable Église, mais à condition qu'elles cherchent sincèrement à faire la volonté de Dieu, ne la connaissant pas encore explicitement. Il reprend la distinction scolastique entre la grâce « ex opere operato » donnée par un sacrement valide et la grâce « ex opere operantis » quand elle agit par une action intérieure sur celui qui la reçoit : c'est celle que reçoit toute âme qui se prépare à la conversion, mais on ne peut en tirer cette conclusion que l'Église établie serait ainsi légitime, puisqu'elle recevrait des grâces divines ; « Apprenez, mes Frères, disait-il, à trembler pour vos âmes. C'est quelque chose d'avoir la paix intérieure, mais ce n'est pas tout : ce peut être le calme de la mort ».

Et le cardinal Vaughan, successeur de Manning sur le siège de Westminster écrivait : « Nous n'avons pas la moindre difficulté à croire que les Anglicans ont reçu la visite de la grâce et qu'ils l'ont reçue précisément alors qu'ils fréquentaient des sacre-

ments absolument invalides et nuls... Ils se trouvent hors de l'Église sans qu'il y ait aucune faute de leur part. Ils sont là où ils sont, parce qu'ils ont été déshérités. Ils ont été élevés dans une atmosphère de préjugés traditionnels contre l'Église de Rome... » En effet Dieu peut transmettre sa grâce malgré l'écran d'une Église hérétique et malveillante, semant à plaisir les obstacles à toute conversion vers Rome. On ne voit pas comment une pareille attitude pourrait préparer une réunion en corps, une « corporate reunion » (C. U.).

UNE POSITION INTENABLE

2^e formule : Il faut trouver une « via média » à égale distance de l'Église établie et de l'Église romaine, permettant aux fidèles des deux Églises de trouver de chaque côté des mêmes formes de vie religieuse, de pouvoir donc facilement passer de l'une à l'autre.

Voilà l'idée centrale de Newman avant sa conversion : il n'a pas compris tout de suite qu'en uniformisant ainsi les deux Églises, loin de renforcer cette Église établie qu'il voulait relever de son abaissement, il provoquait infailliblement un double mouvement dans les âmes :

1) Puisque les deux Églises se valent au moins en apparence, c'est que l'adhésion à l'une ou à l'autre est, de soi, indifférente ; les âmes les moins religieuses auront une tendance bien logique à abandonner toute vie religieuse, ce qui était déjà le mouvement naturel des fidèles à l'égard de l'Église établie.

2) Puisque cette uniformisation des deux Églises se fait uniquement en empruntant à l'Église romaine tout ce qui manque à l'Église anglaise, le plus simple, pour les âmes éminemment religieuses, n'est-il pas d'aller chercher à leur source ces emprunts si précieux qui doivent revivifier « l'Église nationale ». Ce sera le mouvement logique des âmes profondes, celui donc de Newman. Et il le reconnaîtra lui-même :

Il écrit en 1837 : « La via media n'a jamais existée, sauf sur le papier : elle n'a jamais été mise en pratique, elle est connue non positivement, mais négativement dans ses différences avec les symboles rivaux, non dans ses propriétés à elle ; et elle ne peut être décrite que comme un tiers système, qui n'est ni l'un ni l'autre, qui est partiellement tous les deux... Qu'est-ce, sinon s'imaginer, à travers monts et rivières, une route qui n'a jamais été percée ?.. Tout ce que nous venons de dire n'est qu'un rêve, exercice capricieux plutôt que conclusion pratique de notre intelligence ». On le voit, Newman restait anxieux, douloureusement à la recherche d'un fondement solide à sa croyance en une « via média ».

En 1833, Arnold lui avait déjà écrit sur ses « extravagances d'Oxford » : « ...qu'allait devenir l'Église anglicane si le clergé commençait à faire montre des pires superstitions des catholiques romains en les aggravant et en les dépouillant seulement de cette consistance qui marque d'un certain caractère de grandeur jusqu'aux erreurs du système romain... C'est la superstition de la prêtrise sans son pouvoir, la forme d'un gouvernement épiscopal sans sa substance... un papisme sans autorité, un protestantisme sans liberté, un catholicisme sans universalité, un évangélisme sans spiritualité... ».

Avec une telle absence de tout ce qui pourrait fonder cette voie moyenne à laquelle il pense, Newman ne pouvait que rechercher dans l'Église romaine le vrai fondement de son anglo-catholicisme ; ce qu'il fit d'ailleurs par souci de cohésion intérieure et de vérité.

D'ailleurs, l'abbé Wiseman, le futur cardinal, le lui avait déjà expliqué dans la « Revue de Dublin » en 1836, sous la forme d'une lettre adressée aux Anglais. Il montre aux Tractariens l'inconsistance de leur situation, la vanité de leur effort et comment ils revendiquent pour leur Église une autorité, une unité doctrinale et disciplinaire qu'elle ne peut avoir en raison de son origine, de sa constitution et de son principe. Un jour viendra, dit-il, où ils passeront des rêves de la théorie à une réalité qui

répondra à leurs plus ardententes attentes et remplira pleinement leurs justes désirs.

UN RITUALISME TROMPEUR

3^e formule : Il faut promouvoir une liturgie capable de répondre aux besoins spirituels des âmes en leur donnant si possible le sentiment de la présence réelle de Dieu. Et comment ne pas retrouver dans la liturgie romaine la majesté, la beauté du culte sacré. Il faut donc emprunter à Rome tout ce qui peut exalter dans les âmes le sens du sacré. Ainsi les fidèles trouvant dans l'Église établie la réponse à leur appétit surnaturel n'éprouveront plus la tentation de rejoindre Rome.

a) Le « vide glacial » de la liturgie protestante. L'expression est de Manning, avant sa conversion. Dans le temple anglican il n'existait plus rien de la splendeur des offices catholiques. Une Église nue, sans beauté. Au milieu du chœur une table nue. L'officiant se tient debout, en robe noire, sur le côté de cette table. Les fidèles sont assis ou debouts, jamais à genoux. Cette cérémonie n'était pas une messe, mais une récitation de psaumes, des leçons et des sermons d'une froideur toute calviniste. Elle n'avait lieu que de temps en temps, parfois même un seul jour du mois. Le reste du temps le temple était fermé. Les murs de l'édifice étaient nus, le pupitre des lectures placé devant la table, les pasteurs ou « clergymen » étaient mariés, occupés de leur famille et des mondanités.

b) La liturgie anglo-romaine de la Haute Église :

Par les efforts des amis de Pusey voilà que le temple anglican reprend l'aspect d'une véritable Église catholique. L'autel de marbre a remplacé la table de bois, richement orné, surmonté d'une croix, de cierges, de candélabres. D'autres autels sont consacrés à la Vierge, à saint Joseph, au Sacré-Cœur. On retrouve des statues pieuses, le chemin de croix, des bannières, un bénitier. La « messe » est restaurée avec le nom et tout l'apparat de la grande liturgie catholique. Elle est chantée tous les jours.

Si la langue n'était pas encore l'anglais, on se croirait dans une église catholique. On redécouvre les grandes fêtes : Fête-Dieu, Ascension, jour des morts, on rétablit l'usage du rosaire. Certains clergymen vont à Solesmes réapprendre le chant grégorien. On revient à la confession auriculaire, à l'adoration du Saint Sacrement, aux processions. Pusey lui-même traduit en anglais des livres de spiritualité et de mystique, les « Exercices de saint Ignace » en particulier, qu'il a trouvés en France. Le pasteur redevient « prêtre », il recommande le célibat. Il s'efforce de reconstituer des monastères dont les règles sont copiées sur les couvents romains. On y prononce même des vœux, sans validité d'ailleurs.

Tout ceci ne se fait pas du jour au lendemain, ni sans résistances, mais le mouvement est lancé. Cependant il tourne court. L'imitation du catholicisme s'arrête là. Quand ses fidèles lui demandent où il veut aboutir, brusquement Pusey bafouille, reste coi. Word écrit à Pusey qui lui demande « une assurance formelle qu'il ne se joindra pas à l'Église romaine », qu'il s'y refuse. Faber, autre ami de Pusey, essaye de tromper sa soif de catholicisme, « en faisant toutes choses dans sa paroisse, comme s'il était un romain ».

Dodswort écrit à Pusey le 7 mai 1850, cette solennelle mise en demeure : « Vous avez été un des premiers à nous conduire à une appréciation plus haute de ce Church system dont la grâce sacramentelle est en vérité la vie et l'âme. A la fois par précepte et par exemple vous avez été parmi nous un des plus empressés à maintenir les principes catholiques. En pratiquant constamment et communément l'administration du sacrement de pénitence, en encourageant partout, sinon en enjoignant la confession auriculaire, en donnant l'absolution sacerdotale, en prêchant le sacrifice propitiatoire de la Sainte Eucharistie comme l'application du Sacrifice de la Croix et l'adoration du Christ réellement présent sur l'autel sous la forme du pain et du vin, en introduisant les livres catholiques romains que vous avez adaptés à l'usage de notre Église, en répandant l'emploi des

rosaires et des crucifix, en encourageant les dévotions spéciales à Notre Seigneur, comme celle des cinq plaies, en adoptant un langage puissamment expressif de notre incorporation au Christ par exemple sur la façon dont nous sommes éivrés du sang de Notre Seigneur, en vous faisant l'avocat des conseils de perfection et en cherchant à restaurer plus ou moins complètement la vie conventuelle ou monastique, je dis que par l'enseignement et la pratique dont cette énumération est une indication suffisamment typique, vous avez beaucoup contribué à faire revivre parmi nous le système qui peut éminemment être appelé sacramentel. Et cependant, maintenant, quand par la miséricorde de Dieu sur nous, arrive une occasion solennelle d'affirmer et de fortifier la véritable clé de voûte de ce système, sans laquelle tout doit crouler, (pardonnez-moi de parler si franchement) vous semblez désertir l'avant-garde. Vous semblez prêt à vous retrancher derrière de molles assertions... et derrière les définitions ambiguës qui peuvent être souscrites en différents sens ».

Voilà bien la grande difficulté de celui qui a pris une attitude moyenne et qui ne peut avouer son grand dessein sans faire fuir tous les disciples qui ont mis leur confiance en lui. Donner à ses fidèles toutes les apparences de la présence réelle de Dieu, sans cette présence elle-même ! N'agir ainsi que pour retenir dans son Église ceux qui sont attirés par Rome ! Voilà qui n'était guère avouable publiquement.

Aussi Newman, son ancien ami converti, pouvait lui écrire : « C'est très bien de décorer vos chapelles, de revêtir des vêtements splendides, d'user de vos livres d'office et de vos chapellets, si vous avez Dieu présent parmi vous. Mais quelle moquerie si vous ne l'avez pas ! Alors votre Église devient non une habitation, mais un sépulcre, comme ces hautes cathédrales autrefois catholiques dont vous ne savez plus que faire, que vous fermez et que vous transformez en monuments consacrés à la mémoire de ce qui n'est plus ».

Et lorsque Rome eut déclaré nulles les ordinations anglicanes, le 13 septembre 1896, Monseigneur Vaughan s'écria :

« Comment peuvent-ils avoir plus longtemps confiance dans un système sacramentel qui est condamné comme nul et inefficace par l'Église catholique ? Combien n'est-il pas choquant d'adorer comme le vrai Dieu des éléments qui ne sont que du pain et du vin et de se plier à une confession auriculaire, pour recevoir une absolution purement humaine et sans effet ? »

Mais là n'était pas le souci majeur de Pusey, puisqu'il s'agissait précisément de retenir dans l'Église établie les âmes attirées par Rome. En 1850, Keble, ami de Pusey, écrit à son évêque : « Ce dont je suis sûr, c'est que si l'enseignement de Pusey a fourni plus de recrues à Rome que celui de tout autre, il a été aussi plus efficace que tout autre pour retenir ceux qui étaient tentés d'y aller ».

En 1859, le président de « English Church Union », lord Halifax, reprend et soutient les thèses de Pusey. Il fait connaissance avec un lazariste français, l'abbé Portal, qui plaide sous un pseudonyme (Dalbus) la validité des ordres anglicans. L'abbé Duchêne et Monseigneur Gasparri soutiennent la même thèse. L'abbé Portal fonde une « revue anglo-romaine » avec le soutien du cardinal Rampolla. En 1895, Léon XIII lance un appel « Ad anglos », lord Halifax écrit : « Nous croyons que quelques-unes des différences doctrinales qui nous séparent sont plus apparentes que réelles et que les autres résultent de malentendus que de plus amples explications pourraient dissiper ». Il appelle de ses vœux la « corporate reunion » : « La réunion générale, disait-il, voilà notre désir ; quant à nous séparer individuellement de notre Église, c'est une idée qui ne nous vient même pas ». Il ajoute, le 14 février 1895 : « Si on nous demande de renoncer à la communion avec l'Église d'Angleterre, en donnant pour raison qu'elle est hérétique, nous répondrons ; ce n'est pas par des prétentions comme celle-là, incompatibles avec la fidélité à l'égard de notre communion et de notre épiscopat, que l'on fera lever le jour où les deux communions n'en feront qu'une ».

Ce même lord Halifax entreprit plus tard des conversations

officieuses avec le cardinal Mercier à Malines en Belgique. Beaucoup alors mirent des espoirs chimériques en ces rencontres. Nous connaissons bien aujourd'hui les intentions véritables de lord Halifax pour savoir que ces espoirs étaient sans fondement véritable et que les conversations de Malines ne pouvaient qu'aboutir à un échec. Ce qui fut.

UN ATTENTISME FALLACIEUX

4^e formule : Il faut s'opposer avec la plus grande énergie à toute « sécession vers Rome », à toute « défaillance » des fidèles de l'Église établie, c'est-à-dire à toute conversion. Pour cela il existe trois arguments décisifs.

a) Chaque chrétien fidèle de l'Église établie a été placé là par la Providence divine pour y faire fructifier les dons de Dieu, pour y travailler à la perfection de son Église ; « faire sécession » serait une trahison à l'égard de la volonté divine.

Pusey revient souvent sur cette idée centrale :

Au moment de la conversion de son ami Newman, il s'efforce de faire comprendre à ses fidèles que Newman n'a pas quitté l'Église, mais changé de vigne : « Il est parti simplement pour accomplir un devoir, ... aussi ne me paraît-il pas tant nous avoir quitté, qu'avoir été transplanté dans une autre portion de la vigne où toute l'énergie de sa puissante intelligence pourra s'utiliser... » (16 octobre 1845).

Keble, ami et confident de Pusey, écrit avec émotion à l'adresse de ceux qui sont attirés par Rome : « Tout l'air de l'Angleterre me semble résonner des voix des morts et des vivants, particulièrement des saints morts qui concordent à nous dire : Restez ici, ne songez pas à partir. Faites ici votre ouvrage ! » Pusey écrit à Monseigneur Darboy le 25 janvier 1870 : « Nous n'entendons pas quitter l'Église anglicane. Notre intention serait de faire marcher l'Église anglicane, mais il faudrait du temps... ».

Il écrit encore : « J'espère qu'on pourra amener les gens à croire que Newman a une vocation, une mission spéciale et que ses disciples n'ont pas le droit de le suivre... ».

Le fidèle anglican doit donc rester dans son Église pour y faire son ouvrage, s'utiliser, accomplir son devoir. Il a reçu une mission propre de Dieu. Partir, c'est désertier ; une véritable trahison. Mais Newman converti ne s'y trompe pas et il écrit le 26 février 1846 à son ancien ami : « Ce qui me rend anxieux, c'est d'apprendre qu'en dépit de votre évident rapprochement du système romain, vous agissez contre lui d'une façon hostile et que vous retenez les âmes dans un système que vous ne pouvez formuler, à ce qu'il me paraît, ni fonder sur aucune autorité autre que la vôtre ». Ce n'est pas en dépit de son rapprochement avec Rome que Pusey retient les âmes, puisque son mouvement a pour but d'arrêter les « sécessions » et par ailleurs, Pusey ne peut pas « formuler son système » puisqu'en dévoilant son intention profonde, il ferait fuir ses propres disciples. « Amener les gens à croire que » n'est-ce pas une manière de tromper ? Et toute confiance lui serait retirée le jour où ses propres amis seraient convaincus d'une certaine mauvaise foi ou duplicité dans l'âme de leur maître.

b) Le fidèle de l'Église établie ne doit pas abandonner la communion anglicane, mais attendre la réunion en corps de toute l'Église, la « corporate union », la C. U. Ce sera le thème de toutes les exhortations de Pusey et de ses amis.

En juillet 1857, Philippe de Lisle, converti à l'âge de 15 ans, crée « l'Association for the promotion of the Union of Christendom » (APUC). Les Anglicans unionistes écrivent en 1867 : « Il vaut mieux pour nous rester à travailler où nous sommes. Car qu'advierait-il de l'Angleterre, si nous quissions son Église ? Elle serait simplement perdue pour le catholicisme et gagnée au rationalisme... C'est seulement par l'entremise de l'Église anglaise elle-même que l'Angleterre peut être catholici-sée et tant que l'Église d'Angleterre reste ce qu'elle est, nous

joindre à vous, autrement qu'en corps, serait à notre point de vue pécher contre la vérité ».

A une telle prétention, de refuser la grâce de la vraie foi pour attendre la réunion de toute l'Église anglaise, les papes ont toujours réagi avec vigueur, comme étant un refus de la grâce, un exemple de duplicité. Lorsque Faber, tractarien de première heure et ami de Newman est reçu par le pape Grégoire XVI en juin 1843, ce dernier lui dit : « Vous ne devez pas vous leurrer vous-même, en aspirant à l'unité et cependant en attendant votre Église pour vous mettre en mouvement. Pensez au salut de votre propre âme... Vous savez que parmi vous toutes les doctrines sont enseignées n'importe comment. Vous devez donc penser à vous-même et à votre âme ». Faber ne restait attaché à l'Église établie que par le seul lien de son amitié avec Newman. Mais il comprit la leçon du pape : on ne peut en même temps avoir retrouvé la vérité et refuser d'y adhérer pleinement par pure opportunité ; c'est se moquer de Dieu, mépriser la grâce qui vous a touché. Aussi devançant Newman dans sa conversion, il entra chez les Jésuites.

Pusey écrit à la pensée que Newman pourrait aussi se convertir : « Ce sera une déchirure comme jamais la pauvre Église n'en a connu. Tant sont déjà en suspens ! Outre ceux-là, des centaines voudront le suivre... ».

Après sa conversion, Newman avait peine à comprendre que des personnes pressées par leur conscience de se faire catholique se crussent autorisées à « marchander leur soumission » et à « poser des conditions » au pape... « Eh bien alors ! Imaginer que ces très chères et très précieuses âmes, disons par exemple le docteur Pusey, soient retenues dans cet état, alors que la grâce leur a été offerte et qu'elles ne l'ont pas suivie !.. »

Le cardinal Vaughan, successeur de Manning sur le siège de Westminster était convaincu que la campagne de « English Church Union » de lord Halifax avait été entreprise, non pas avec la volonté sincère d'arriver à cette union, mais uniquement pour prévenir, par la perspective forcément trompeuse d'un

retour en corps, la tentation des conversions individuelles. Les partisans de l'E. C. U. étaient surtout soucieux de raffermir une Église anglicane en pleine débandade.

Le cardinal Vaughan était très mécontent de voir des prêtres français se mêler d'un sujet qui ne les concernait pas. Il les qualifiait d'« écrivains tout à fait inconnus, de science pour le moins limitée, dont les opinions ne pouvaient apporter aucune lumière ». L'abbé Portal était pour lui, le complice d'un complot perfide pour empêcher les conversions. Il expliqua à Léon XIII que ceux-ci avaient l'idée « de chercher seulement à fortifier leur propre position et à retenir les hésitants tentés d'aller à Rome ». Il se plaignit au pape de « ces Français qui venaient se mêler d'affaires auxquelles ils ne comprenaient absolument rien ».

c) Il faut que les fidèles de l'Église établie restent à leur place pour lutter avec énergie, en collaboration avec l'Église romaine, contre l'athéisme et le rationalisme ambiant.

En septembre 1864, l'A. P. U. C. fondée par Philippe de Lisle fut condamnée par Rome. Pusey, bien que n'en faisant pas partie, avait suivi avec sympathie un mouvement semblable au sien dans l'Église romaine. Il se plaignit amèrement de l'attitude des catholiques et il l'opposait à celle de ceux qui « se réjouissaient de toutes les œuvres du Saint-Esprit dans l'Église d'Angleterre et s'attristaient de ce qui affaiblissait cette Église qui était, aux mains de Dieu, le grand rempart contre l'incrédulité dans ce pays ».

Manning lui répondit aussitôt que l'Église de l'Angleterre n'était pas « un rempart contre l'incrédulité », qu'il lui reprochait au contraire d'avoir trop souvent répandu et secondé cette incrédulité, que les anglo-catholiques étaient des hérétiques tout comme les autres et que le Saint-Esprit n'agissait pas par l'Église d'Angleterre, mais dans cette Église, au même titre que chez tous ceux qui vivent séparés de Rome. Il aurait fallu rajouter même que c'est dans la mesure où le protestantisme s'est infiltré dans l'Église établie que le rationalisme et l'incrédulité s'y sont forti-

fiés : exemple des philosophes du XVIII^e, déistes à la mode de Locke...

Nous assistons ici à la tentation sous apparence de bien. Il y a dans cette attitude une incohérence remarquable qui pourrait se concrétiser dans un dialogue de ce style :

— Comment donc, dirait le converti à Rome, vous empruntez à l'Église romaine sa liturgie, sa spiritualité, ses sacrements ; c'est donc bien que vous allez chercher à sa source le moyen de vivifier une Église en décomposition. Vous reconnaissez donc Rome comme la vraie source de la grâce divine et vous refusez d'y adhérer ! Je ne comprends plus...

— Comprenez-nous, répondrait le Puseyste, l'Église établie est une vigne du Seigneur dans laquelle travaille la grâce du Saint-Esprit. Nous ne pouvons abandonner nos frères en difficulté ; mais nous pensons bien en restant au milieu d'eux les amener progressivement à boire à la source de toute grâce...

— Très bien, répondrait le converti ; si vous estimez que la grâce du Saint-Esprit travaille dans votre Église sans le nécessaire passage par les sacrements de l'unique Église qui en détient la validité, pourquoi cherchez-vous l'union avec Rome, dont vous pouvez bien vous passer ?

De plus comment pouvez-vous amener progressivement vos fidèles à boire à la source, si vous refusez vous-même d'en approcher.

UN SYNCRÉTISME INACCEPTABLE

5^e formule : L'union avec Rome ne peut se faire que par la conciliation des doctrines, par des concessions mutuelles, par des conditions négociées de part et d'autre et non par un pur retour à l'unique vérité.

En décembre 1865, Pusey publie un ouvrage destiné à une grande célébrité intitulé : l'Église d'Angleterre, partie de l'Église

Une, Sainte, Catholique du Christ et un moyen de rétablir l'unité visible, portant le sous-titre d'Eirenicon c'est-à-dire d'appel à la paix.

Mais cet appel à la paix est assorti de considérations malveillantes sur le culte de la Vierge qu'il appelle « Mariolatrie », de pratiques religieuses dites « superstitieuses » des Romains, au moment où le pape se prépare à proclamer le dogme de l'Immaculée Conception.

Le 25 janvier 1870, Pusey écrit à lord Acton une lettre destinée à Monseigneur Darboy qui s'intéressait à la « corporate union ».

« Voici la grande difficulté ; quand même on accepterait nos propositions, nous n'entendons pas quitter l'Église anglaise. Notre intention serait de faire marcher l'Église anglicane, mais il faudrait du temps... Nous serions heureux d'être en communion avec Rome, si cela pouvait se faire sans renoncer à notre propre Église. Comprenez notre conviction que nous sommes déjà dans l'Église, que nous croyons jouir de tous les avantages spirituels que nous aurions dans la communion romaine. Nous voulons la fin du schisme, comme les bons catholiques la voulaient du temps des anti-papes ¹.

Je ne renonce pas aux conséquences de mes principes, en refusant de renoncer à mon Église dans laquelle la Providence de Dieu m'a placé. Je ne ferais rien pour mettre fin au schisme, si j'entraîrais, moi ou mes amis, dans la communion romaine. L'Église anglicane a une puissance sur ses membres qui m'a souvent surpris et surtout quand j'ai vu que le départ de mon cher ami Newman produisait si peu d'effet... » Il écrit encore : « J'ai peur que vos évêques ne songent seulement qu'à nous absorber individuellement. Ils nous accorderaient individuellement tout ce qu'ils pourraient pour cette courte vie, de sorte que nous disparaîtrions comme des gouttes d'eau dans l'océan, et tout redeviendrait tel qu'auparavant... ».

Pusey n'a pas songé un moment que cette « puissance » de l'Église anglicane sur ses membres pourrait bien ne pas être d'ori-

gine divine et que le peu d'effet produit, dit-il, par le départ de Newman pourrait avoir pour cause très proche sa propre attitude personnelle de refus de la grâce... On retrouve chez Pusey aussi un arrière fond de panthéisme plus ou moins explicite. L'Église romaine ne prétend pas « absorber » des individus ni accorder des faveurs pour « cette courte vie », mais la grâce de faire son salut éternel dans l'autre vie, l'éternelle ; les hommes ne sont pas des « gouttes d'eau dans l'océan » et pour Dieu le retour d'une brebis perdue à un prix infini.

Voici la réponse de Manning à « l'Eirenicon » de Pusey : « Professer, être prêt à accepter le concile de Trente, s'il est interprété conformément à notre opinion, ce n'est pas nous soumettre à l'autorité du concile, mais soumettre celui-ci à notre jugement. Réclamer de l'autorité du concile une interprétation, sans s'engager à s'y soumettre ce n'est pas jouer franc-jeu. En quoi diffère-t-il du jugement privé du commun des protestants ? On déclare que le concile de Trente est tolérable s'il se concilie avec le tract 90, intolérable s'il est en harmonie avec la foi, la piété, la dévotion et le culte public de l'Église romaine à travers tout le monde ; le jugement privé peut-il s'exalter et se grandir davantage ? Recevoir tout le concile de Trente en vertu du jugement privé ne ferait de personne un catholique. Cela introduirait parmi nous une apparence d'accord matériel, déguisant une contradiction formelle et vitale. Cela ne pourrait qu'aboutir à des apostasies et des plaintes, non sans fondement, d'avoir été trompé. Est-ce une ouverture de paix bien avisée que d'attaquer avec animosité les opinions populaires, les dévotions et les doctrines de l'Église catholique et d'en appeler d'elles à quelque censure autorisée ? Qu'est-ce, sinon dire : vous devez en venir à ma manière de voir, avant que je m'unisse à vous. Prétendre à ce droit de censure universelle au même moment où l'on dénie l'infaillibilité de l'Église vivante, est ce qu'on a peine à trouver raisonnable... ».

Dans l'encyclique « Satis cognitum » le pape Léon XIII dit à ces Anglais qui rêvent de concessions, d'atténuations et de révisions : « Rien ne saurait être plus dangereux que ces hérétiques

qui, conservant tout le reste de l'intégrité de la doctrine, par un seul mot, comme par une goutte de venin, corrompent la pureté et la simplicité de la Foi, que nous avons reçues de la tradition dominicale, puis apostolique ».

UNE LETTRE DE NEWMAN

On trouve dans la correspondance de Newman, vieilli, une lettre adressée à un ami de Pusey dans laquelle il s'efforce de comprendre le plan de Dieu et de l'expliquer à son correspondant. Curieusement les explications qu'il donne sont en retrait par rapport à tout son enseignement et marquent un retour en arrière de la pensée. Il semble qu'avant de mourir Newman ait eu quelques hésitations sur des points fondamentaux de la doctrine catholique. Il est certain que l'ordre de l'Oratoire, qu'il avait fondé et dirigé en Angleterre, après sa conversion, était imprégné d'augustinisme et que les variations et les hésitations d'un saint Augustin sur la grâce, la prédestination et la liberté n'étaient pas fait pour lever tous les doutes, mêmes ceux d'une intelligence loyale et de bonne foi.

Nous allons donc examiner cette lettre ; Newman pose d'abord la question : « Une grande œuvre divine s'accomplit dans l'Église anglicane » et cependant elle n'aboutit pas à la conversion des hommes ni à leur réunion à l'Église véritable. « Quel a donc été le but de cette œuvre dans le plan divin ? » « Car, dit-il, une œuvre divine ne peut pas faillir ».

Newman ne comprend pas ici qu'on ne peut juger le plan divin de l'extérieur, à partir d'une intelligence humaine imparfaite et qu'il est dans l'ordre de la nature que la pensée divine ne nous soit pas parfaitement intelligible, au moins ici bas. Il y a donc quelque présomption à vouloir conduire son âme en fonction de l'idée supposée que l'on se fait du plan divin. Mais ceci n'est pas suffisant. « Une œuvre divine ne peut faillir », dit-il, sans doute, sinon Dieu ne serait pas tout puissant. Mais la question

est de savoir si le refus de la grâce, la damnation éternelle et l'enfer ne sont pas dans le plan divin. Le damné lui aussi, à sa manière, proclame la gloire et la puissance de Dieu. L'enfer, est, en creux, la preuve de la bonté infinie de Dieu...

Newman poursuit : « Je reconnais l'élévation d'esprit religieux et l'excellence de tels hommes (les disciples de Pusey) que vous nommez. Loin de moi d'affirmer qu'ils aient sciemment fermé les yeux à la lumière qui les eut conduits au sein de l'Église et qu'ils aient, en conséquence, forfait à la grâce du ciel, souvenez-vous qu'il y a une élection de grâce. Quelques-uns, non pas tous, sont élus pour les privilèges et les bénédictions du royaume céleste. Nous serons tous jugés selon les occasions qui nous auront été offertes. La question est de savoir si, vous et moi, nous sommes appelés et non pas de savoir pourquoi les autres ne le sont pas... ».

Trois thèmes abordés dans ce paragraphe, mais incomplètement élucidés : (Nous comprenons bien qu'une simple lettre ne peut avoir les dimensions d'un traité de théologie ou de métaphysique, cependant elle ne doit pas laisser le correspondant sur l'impression que le problème n'a pas de solution.)

a) Le thème de la lumière : on peut fermer les yeux à la lumière, mais cela n'ôte pas la moindre force à cette lumière qui continue à luire « pour les bons et les méchants ». La toute puissance divine reste intacte, même si l'une ou l'autre créature refuse cette lumière. Newman s'avance fort en supposant que de tels hommes religieux n'auraient pas pu fermer les yeux et donc forfait à la grâce.

b) Le thème de l'élection de grâce. Bien sûr que Dieu choisit d'envoyer sa grâce ; mais il faut rajouter qu'il ne la refuse à personne et que tout homme reçoit sans cesse les grâces nécessaires à son salut ainsi que la lumière nécessaire à son intelligence. S'il nous apparaît que tel ou tel n'a pas bénéficié de telles grâces et donc n'a pu bénéficier des privilèges et bénédictions du royaume céleste, c'est que notre courte vue ne nous permet pas de pénétrer à l'intérieur d'une âme et d'assister au dialogue de

cette âme avec Dieu. Nous ne pouvons pas en tirer de plus amples conclusions. Nous devons réserver notre jugement. Nous sommes appelés, certes, mais nous ne pouvons affirmer que d'autres n'ont pas reçu le même appel.

c) Le thème des occasions offertes : pour chacun, le même événement n'est pas nécessairement une occasion offerte par la bonté divine. Nous savons que Dieu enverra toujours, même aux âmes les plus rétives, les événements destinés à ouvrir leurs yeux à la lumière qu'il présente en cette circonstance. Mais chacune d'entre elles peut y répondre ou non, c'est le privilège de sa liberté.

« Vous demandez si le fait que certains hommes bons sont satisfaits de ce qu'ils ont dans l'Église d'Angleterre n'est pas une preuve que cette Église est une partie de l'Église catholique ? Puisque leurs vertus et leurs diverses excellences doivent venir de Dieu, est-ce que leur enseignement ne vient pas aussi de Dieu ? N'ont-ils pas été élevés pour empêcher par leur forte protestation, comme ils l'ont fait pour vous, les âmes d'aller à Rome ? Cela vous semble ; mais sûrement nous pouvons supposer une autre raison à la conduite de Dieu envers eux. Ils sont maintenant où ils sont, sans plus de lumière qu'ils n'en ont, étant de bonne foi anglicans, afin de préparer graduellement leurs auditeurs et leurs lecteurs, en plus grand nombre qu'autrement il n'eût été possible, pour la foi vraie et parfaite et afin de les conduire en temps opportun dans l'Église catholique... »

Bien sûr et dans un premier mouvement, Newman écarte l'hypothèse que Dieu pourrait agir sur des âmes pour les détourner positivement de la vraie Foi ; et donc l'enseignement de ces pasteurs et évêques disciples de Pusey ne pouvait venir de Dieu.

Cependant il y revient, à cette hypothèse par deux raisonnements.

1° Ces Anglicans sont de bonne foi. Newman l'affirme avec force, mais il en connaît les conditions, c'est d'abord l'ignorance invincible. Il leur faut donc une certaine absence de lumière qui ne vienne pas de leur négligence personnelle. Il faut trouver un

obstacle qui fasse écran à cette lumière. Cet obstacle ne peut être l'ignorance de la véritable Église puisque ces mêmes pasteurs et évêques l'ont reconnue comme la source à laquelle ils puisent abondamment pour revivifier leur pauvre Église anglicane en pleine « débandade ».

2° Ces Anglicans doivent ramener graduellement les âmes de leurs fidèles à la vraie foi, pleine et parfaite, et le faire en temps opportun.

Le véritable obstacle qui fait écran à la lumière, c'est le jugement dialectique qui prétend soumettre la vérité pleine et entière à des vérités fragmentaires, encombrées d'obscurités et d'erreurs, et à des événements fortuits qui ne sont pas nécessairement sous la dépendance de notre volonté. L'âme « marchande » son adhésion à la vérité, pourtant connue avec évidence, et selon des critères bien discutables : quand sera-t-il opportun d'adhérer pleinement à Rome ? Peut-être jamais. Dans le domaine de ce qui pourrait éventuellement se produire, l'âme pourra indéfiniment rester en suspens. L'opportunité sera toujours discutable.

Enfin, comment peut-on se présenter comme le champion de la vérité, comme celui qui prétend conduire les autres vers la vérité pleine et entière, et simultanément s'ingénier à n'en donner que des parcelles, insuffisantes par elles-mêmes à entraîner l'évidence et l'adhésion. En agissant ainsi, on se fait écran à la lumière. S'il peut être opportun, parfois pour le bien des âmes, de garder de la discrétion quand il s'agit de jugements à porter sur les hommes et les choses contingentes qui nous entourent, Dieu a toujours fait un devoir de prêcher à temps et contre-temps, c'est-à-dire sans aucun critère d'opportunité, les grandes vérités de la Foi dans leur intégralité. On n'a pas le droit de les graduer, c'est-à-dire de les tronquer. L'Église catholique a toujours condamné les catéchismes dits « progressifs ». En effet, s'il peut y avoir progression dans la pénétration ou l'approfondissement de ces vérités, il ne peut pas y en avoir dans leur connaissance. Les vérités de la Foi forment une grande synthèse qui est détruite par fragmentation, de même que la voûte de l'édifice s'écroule, si l'on en retire une seule pierre.

Terminons la lettre de Newman : « Et s'ils eussent eux-mêmes senti qu'il était de leur devoir de devenir tous catholiques en une fois, l'œuvre de conversion aurait du même coup pris fin ; il y aurait eu une réaction. Eux, au contraire, comme saint Jean-Baptiste, font droite la voie du Christ ».

Voilà enfin un jugement présomptueux sur les rapports entre la puissance de Dieu et celle de Satan. Si tous les tractariens d'Oxford et les amis de Pusey s'étaient convertis, il y aurait eu un afflux d'une multitude d'âmes, entraînées par un tel exemple de ferveur. Il y aurait eu, aussi, une réaction ; bien sûr ! Le démon se serait déchainé ! Nous le savons. Au lieu que par l'arrêt du mouvement de ces retours à Rome, le démon s'est reposé sur sa victoire.

La comparaison avec saint Jean-Baptiste est vraiment audacieuse. « Faire droite la voie du Christ » c'est désigner la Personne vers laquelle il faut se diriger, c'est la montrer du doigt ; « non pas vers moi, mais vers Lui ! » C'est s'effacer devant l'autre, jusqu'à se faire oublier ; ce n'est donc pas « retenir les âmes » dans leur mouvement vers la vérité. L'attitude des Puseyistes n'est pas droite : au lieu d'aller tout droit à Rome et d'y conduire les âmes qui les suivent, ils restent à mi-chemin, refusent d'avancer, en attendant, disent-ils le gros de la troupe qui traîne au loin. Mais cette troupe, voyant les hommes de la tête arrêtés sur le chemin devant elle, refuse d'avancer et s'affaisse au sol.

LE RETOURNEMENT POST-CONCILIAIRE

Nous n'ignorons pas que certaines des formules œcuméniques, exposées ici ne se présentent plus sous la même forme dans l'œcuménisme d'aujourd'hui. Mais les variations que ces formules peuvent recevoir aux cours des siècles ne sont que superficielles ; dans le fond même des choses, l'œcuménisme reste bien identique à lui-même.

Ainsi, dans l'Angleterre protestante du siècle dernier, il était nécessaire de romaniser le culte et les formes de la vie religieuse, si l'on voulait aboutir à cette symbiose de toutes les confessions et à cette indifférence des fidèles à l'égard de l'unique vérité et surtout si l'on voulait les détourner des vrais sacrements du Christ. Dans l'Europe catholique d'aujourd'hui, l'œcuménisme pratique le mouvement inverse : il protestantise la liturgie et les formes de la piété, pour aboutir à la même symbiose des religions.

De même, pour répondre aux besoins sensibles de l'âme naturellement religieuse, il était bon d'emprunter les formes de la piété catholique et de les introduire dans les communautés protestantes dont le « vide glacial » (dixit Manning lui-même) faisait fuir les fidèles. Cela avait l'avantage de retenir les âmes hors de l'unique Église du Christ et de les priver de la « présence réelle » dans les sacrements. Aujourd'hui l'œcuménisme s'efforce d'attirer les âmes hors de la liturgie catholique et des vrais sacrements par deux moyens simultanés et complémentaires :

a) L'œcuménisme organise le « vide glacial » de la liturgie catholique, pour en détourner les derniers fidèles qui y restent encore attachés ; d'où le mépris des dévotions populaires (processions, saluts du Saint-Sacrement, vénération des reliques, etc.), la nudité des églises et la vulgarité des formes liturgiques, etc.

b) Dans le même temps, l'œcuménisme développe toute une para-liturgie dans des communautés religieuses informelles où les fidèles trouvent l'épanouissement de leur sensibilité religieuse, l'exaltation de leur besoin de Dieu à travers des formes aberrantes, simulant une « présence réelle » illusoire, en dehors de la validité de tous les sacrements : groupes charismatiques divers, communautés à prétention religieuse, etc.

On constate d'ailleurs que dans ces communautés d'un nouveau genre, les organisateurs ont bien soin d'exclure tout ce qui pourrait leur garder une apparence catholique : suppression du

signe de la croix, des prières officielles de l'Église, le Pater et l'Ave Maria ; on y parle de l'« Esprit », sans préciser s'il s'agit du Saint-Esprit ou de l'autre, de l'Esprit de Satan. On y exalte la sensibilité la plus équivoque, à mi-chemin entre la spirituelle et la charnelle.

Ainsi les foules humaines sont détournées de l'unique vérité, de la seule voie, celle qui a été instituée par Jésus-Christ, et de la « Présence Réelle » de Dieu. On voit bien à qui profite un pareil mouvement œcuménique.

CONCLUSION

Les études qui composent cet ouvrage ont été publiées successivement dans le « Bulletin de la Société Augustin-BARRUEL » pour illustrer la progressive pénétration du Christianisme et de la Société occidentale par la subversion révolutionnaire.

Or nous sommes bien obligés de constater que cette subversion est apparue dans l'histoire de l'Église dès l'origine, au moment même où les Apôtres ont commencé à parcourir le monde pour enseigner Jésus-Christ et son Évangile. Elle est apparue toute constituée en doctrine et soutenue par des hommes audacieux qui ne reculaient devant aucun mensonge ni aucune supercherie pour obtenir l'admiration de leurs auditeurs. Une force simplement humaine n'aurait pu obtenir un tel résultat si rapidement. Le culte de Satan essaya de concurrencer celui du Christ dès l'ère apostolique.

Les gnostiques échouèrent momentanément et Satan dut modifier sa stratégie. On ne peut obtenir comme cela, d'emblée, l'adoration des Chrétiens. Il faut ménager des transitions.

La première porte qui s'ouvrit devant la Subversion satanique fut l'éclosion du Protestantisme : les fidèles de Jésus-Christ furent privés de la plupart des sacrements et apprirent la Haine de Rome, cette « Babylone moderne ». Le culte de l'Eucharistie s'éteignit sur la moitié de l'Europe.

La deuxième porte ouverte fut la Philosophie de Descartes qui permit de faire pénétrer, dans les pays restés fidèles à Rome, la pensée protestante de révolte contre Dieu. Le subjectivisme et le rationalisme ne sont-ils pas les deux aspects d'un même refus

fondamental de la création ? « Je ne veux pas soumettre mon esprit à un monde créé par un Autre. Je veux la liberté de le recomposer à ma façon. Mon esprit réclame une autonomie totale à l'égard d'un ordre que je n'ai pas voulu, mais qui s'impose à moi. » N'est-ce pas la révolte de Satan même ? Tout rejet de la philosophie « réaliste », celle des grands scolastiques, surtout de saint Thomas, est le refus de soumettre l'esprit aux choses (« res » en latin) parce qu'elles sont la marque du Créateur et le signe manifeste de la Souveraine Domination sur un monde dont Satan veut conquérir la maîtrise.

La troisième porte fut ouverte à la subversion par toutes les sectes modernes : Psychanalyse, Hindouisme, Marxisme, etc. ; issues des loges maçonniques, elles s'efforcent peu ou prou de « libérer » l'homme de tout ce qui peut le perfectionner et le conduire à Dieu. Le culte de la « Liberté » dans tous les domaines est la manifestation d'une adoration de l'homme par lui-même, qui ne connaît aucune limite : liberté de l'instinct (Psychanalyse), liberté de la pensée (Subjectivisme), liberté de l'action (l'Existentialisme). La dernière de ces sectes, la secte moderniste est même venue dire à l'homme : « Dieu, que tu cherches dans le ciel, est à l'intérieur de toi-même. Toi-même tu es divin. Qu'as-tu besoin de rites religieux, de prêtres, de commandements et de morale ?.. »

Enfin l'œcuménisme est aujourd'hui en train de dissoudre irrémédiablement le peu de foi qui demeure encore chez quelques-uns. « Toutes les religions se valent, dit-il ; elles sont toutes des formes particulières et respectables d'une Unique religion naturelle, tradition enseignée à nos premiers parents. Qu'importent les dogmes, les rites, les règles de morale, la théologie, etc. !! Ce sont des revêtements passagers ou locaux que chacun peut garder sans leur accorder plus d'importance qu'à n'importe quel autre vêtement. »

Mais ce que le « Malin » ne dit pas encore, c'est que tout cela est destiné à « ouvrir » les âmes pour les préparer à le reconnaître comme le « Grand Architecte de l'Univers », lorsqu'il apparaîtra sous la forme de l'Anti-Christ à la fin des temps, et à l'adorer.

NOTES CHAPITRE I

1. Il est nécessaire de préciser ici que, par un phénomène secondaire et dérivé, sont apparues plus tard des Églises gnostiques avec hiérarchie et liturgie : les Manichéens, les Mandéens ; mais il faut souligner alors que ces Églises n'ont pu développer une religion à caractère universel par déficience de nature : un enseignement qui se veut secret, réservé à des initiés, ne peut aboutir à un tel résultat. Le Manichéisme a fini par se dissoudre en sectes ésotériques, et les Mandéens ne sont plus qu'une minuscule communauté, témoin d'un passé dont elle a perdu la vraie signification.

2. Rappelons la formule du Christ : « Soulève la pierre, j'y suis, fends le bois, j'y suis également ». (Évangile de Thomas). Voilà qui fait penser à telle formule de cantique moderne : « Il est en chaque pierre... au centre de la terre, au fond des océans, il fait germer les graines, dirige les ruisseaux... etc. » De même des formules modernes de cantiques intitulés : « Réveille-toi, ô toi qui dors », ont une saveur particulièrement gnostique. Ce sont les expressions habituelles des manuels de la secte.

NOTES CHAPITRE IV

1. Il est curieux de constater les efforts désespérés entrepris par M. Dupont-Sommer pour traduire l'expression « au-dessus d'Engaddi » par « au nord d'Engaddi ». Il veut ainsi faire coïncider le séjour des Esséniens avec l'emplacement de Qumran. Alors que les textes sur les communautés esséniennes les présentent comme dispersées en Palestine et surtout dans les Monts de Juda entre Jérusalem, Hébron et Engaddi, où l'on a trouvé de nombreuses grottes de solitaires et où s'installèrent par la suite les moines chrétiens de « Mar Saba ». Le besoin d'exposer une thèse prématurée aboutit ainsi à fausser la traduction d'un texte sans vraie nécessité.

2. « Je me suis trompé en attribuant les jarres des manuscrits à l'époque pré-romaine. Elles sont d'un bon siècle plus tardives. Je me suis trompé aussi en disant que ces jarres avaient été spécialement fabriquées en vue du dépôt des manuscrits : elles étaient un modèle courant de la poterie domestique. Enfin les fragments de marmite, de cruchette et de lampes trouvés dans la grotte sont de la même époque que les jarres. Cela ne préjuge pas de la date des manuscrits qui peuvent être plus anciens, mais cela est décisif pour la date du dépôt : il a été fait au cours du premier siècle de notre ère. » (P. de Vaux). Voilà un bel exemple d'humble franchise.

3. Il existe trois mentions d'Esséniens reportées rétrospectivement par Flavius Josèphe sur des personnages du 1^{er} siècle avant J.-C. : Menahen l'Essénien, Judah l'Essénien et Simon l'Essénien. Or Josèphe ne dit pas qu'ils sont effectivement Esséniens, mais qu'ils sont des sortes, des espèces, des genres d'Esséniens. Il emploie le mot « γένος » que l'on traduira par « race ». Or Josèphe sait bien que les Esséniens ne constituent pas une race, puisqu'ils sont juifs comme les autres. Il faut donner au mot « γένος » le sens qu'il a aussi en grec de « genre », « espèce ». Il s'agit donc de Judah, non pas de la race des Esséniens, mais une sorte d'Essénien, parce que, dit-il, ses prédictions avaient toujours été vérifiées. C'était un devin, nécessairement inspiré par Dieu. Il en était de même pour Ména-

hem (« que nous appelons Essénien », précise Josèphe) qui avait prédit à Hérode qu'il serait roi. Du coup, Hérode garda beaucoup d'estime pour ces sortes de devins que l'on pourrait appeler Esséniens, puisque Josèphe avait remarqué que les Esséniens qu'il avait connus de son temps, étaient très versés dans le genre apocalyptique des prédictions.

4. L'expression : « Nouvelle Alliance conclue au pays de Damas » ne se trouve pas dans les manuscrits découverts à Qumran, mais seulement dans le document caraïte découvert au Caire, dit « document de Damas ». Or nous savons que le fondateur des Caraites s'appelait Daniel el Damaghani, et qu'il ne put constituer à Jérusalem la nouvelle communauté juive des Caraites que par l'installation à Damas d'un Turc indépendant, Ahmed, fondateur d'une dynastie révoltée contre les califes de Bagdad. Le texte de ce manuscrit est une copie médiévale qui emprunte un nombre impressionnant d'expressions aux ouvrages découverts à Qumran. Le « pays de Damas », c'est le pays délivré de la tyrannie des rabbins talmudistes, grâce à ce nouveau prince favorable aux Caraites et qui comprenait avec la Syrie, la Palestine, Jérusalem, l'Égypte, pays où se sont développées les communautés caraites.

5. « Étendre sa main vers le pain », c'est-à-dire se l'approprier, en faire sa chose. Cette expression ne pourrait-elle être une manière de rendre l'idée de « transsubstantiation » ?

6. Voir note 4.

7. Dans son étude sur les origines chrétiennes, le Père Daniélou présente ainsi les ébionites : « Judéo-chrétiens observants (c'est-à-dire fidèles à la loi de Moïse) mais qui pratiquaient en plus des bains quotidiens de purification, usaient pour l'Eucharistie de pains azymes et d'eau, rejetaient l'usage du vin, professaient une doctrine dualiste, voyaient dans le Christ le vrai prophète assimilé à un archange. Nous sommes en présence ici de judéo-chrétiens mais qui viennent d'un judaïsme proche de celui des Sadocites ». Daniélou précise qu'il n'y avait rien de gnostique chez eux.

Or tous les détails rapportés ici peuvent très bien s'appliquer aux manuscrits découverts à Qumran. Il s'agit donc d'une communauté chrétienne, « les pauvres » vivant selon une règle de caractère monastique. Le « Manuel de Discipline » nous présente une telle règle.

Par la suite, les ébionites vont être considérés comme des hérétiques. Voici ce que nous en dit saint Jérôme : « L'hérésie de Corinthe et d'Ebion, qui croyaient au Christ, qui n'ont été anathématisés par les Pères que pour avoir mêlé à l'Évangile du Christ les cérémonies légales et qui, tout en professant la doctrine nouvelle, s'obstinaient à garder les anciens rites (ceux de la loi de Moïse). Que dirais-je des ébionites qui se prétendent chrétiens ? Ils se sont perpétrés jusqu'à ce jour dans toutes les synagogues de l'Orient, secte de Minéens (terme qui signifie hérétiques chez les rabbins) que les Pharisiens eux-mêmes condamnent, connus sous le nom de Nazaréens ; ils croient au même Christ que nous, Fils de Dieu, né de la Vierge Marie, qui a souffert sous Ponce Pilate, qui est ressuscité ; mais voulant être tout ensemble Chrétiens et Juifs ils ne sont ni Juifs ni Chrétiens ».

Il est donc faux de continuer à traiter les ébionites comme des hérétiques, puisque, selon la définition actuelle de ce mot, ils ne font pas d'erreurs sur la foi. Ils ne se distinguent que par les pratiques mosaïques.

Ailleurs saint Jérôme raconte qu'il eut la possibilité de lire leur Évangile ; dit des Hébreux ou des Nazaréens : « Mihi quoque a Nazareis qui in Berae urbe Syriae hoc volumine utuntur, describendi facultas fuit ». « J'ai eu la possibilité de décrire cet Évangile des Nazaréens qui se servent de cet ouvrage à Béra en Syrie... Dans l'Évangile dont se servent les Nazaréens et ébionites que nous avons transcrit récemment de la langue hébreu en grec et qui est appelé par plusieurs l'authentique de Matthieu... qui se trouve dans la bibliothèque de Césarée (Alep) ». Saint Jérôme en recommande la lecture et n'y a pas trouvé d'erreurs.

Saint Jérôme raconte encore que « c'est la tradition des Juifs (des ébionites) que le Christ viendra au milieu de la nuit. Il en sera comme en Égypte, lorsque fut célébrée la première Pâque, que l'ange exterminateur parut, que le Seigneur passa sur les demeures d'Israël et que les portes en furent consacrées par le sang de l'Agneau ? De là est venue, je crois, une tradition apostolique qui défend de congédier le peuple avant minuit, la veille de Pâques, parce qu'on attend le Christ jusqu'à cette heure... ».

Voilà un ensemble remarquable de coïncidences :

Le Père Daniélou précise que les premières communautés chrétiennes attendaient dans un avenir proche le retour du Messie et que chez eux le genre littéraire le plus pratiqué était celui de l'Apocalypse. Nos gens de Qumran vivent dans l'attente permanente du retour du Maître de Justice et dans la communauté caraïte on attend aussi le retour du Maître de Justice identifié par eux à Elie (avec quelque incertitude) ; pour les judéo-chrétiens, il s'agit de Jésus-Christ !!!

8. A propos des Testaments des 12 Patriarches.

En 1953, M. de Monge publiait une étude pour démontrer que les « Testaments des 12 Patriarches », dont nous possédions des textes grecs et syriaques étaient un écrit chrétien utilisant des sources juives. Certaines expressions sont remarquables : « Quand Dieu visitera la terre, lui-même étant venu comme un homme parmi les hommes, il sauvera Israël et toutes les nations, Dieu portant figure d'homme... ». Mais le 31 mars 1953, M. Harding déclara que l'on avait trouvé des fragments de ces Testaments, un état araméen du Testament de Lévi, ayant des contacts avec les fragments que nous possédions. A la suite de quoi, M. de Monge modifia sa conclusion et décida que, puisque des fragments de ces Testaments avaient été trouvés à Qumran, ils ne pouvaient pas être chrétiens. Il aurait pu tout aussi bien en tirer une autre conclusion : que les documents trouvés là-bas soient effectivement judéo-chrétiens. Il ne l'a pas fait pour se conformer à la thèse dominante : celle des Esséniens pré-chrétiens.

Aussi l'on trouve des incohérences : les uns affirment que ces « Testaments des 12 Patriarches » ne sont pas chrétiens et qu'on en a trouvé des fragments à Qumran ; d'autres, comme le P. Daniélou, affirment au contraire qu'ils sont manifestement chrétiens, mais qu'on n'en a pas trouvé d'extraits à Qumran. Une solution de facilité reste possible : celle des interpolations chrétiennes dans un texte pré-chrétien : solution difficile à justifier, dans la mesure où ces Testaments étaient très lus dans les premières communautés chrétiennes et dans la mesure où l'on n'en a jamais trouvé des fragments araméens, sauf à Qumran.

Or le fait que ce cas soit unique aurait dû rapprocher les trouvailles de la Mer Morte des autres découvertes de manuscrits paléo-chrétiens.

On a coutume de distinguer des Apocryphes de l'Ancien Testament et du Nouveau Testament. Cette distinction se fonde sur le contenu des récits, mettant en scène tantôt les personnages de la Bible, tantôt ceux de l'Évangile, mais c'est une distinction toute interne et qui ne préjuge ni de la date de composition, ni de leurs auteurs. Or il est assez digne de considération que ces ouvrages apocryphes, n'appartiennent pas à la littérature juive ou rabbinique, antérieure au Christianisme ni à la littérature rabbinique postérieure à la chute de Jérusalem. Les extraits que nous en avons trouvés ici où là sont tous d'origine paléo-chrétienne, en général recueillis dans des communautés chrétiennes syriaques, arméniennes, coptes ou éthiopiennes. L'hypothèse d'écrits juifs auxquels les Chrétiens auraient ajouté des passages interpolés, par exemple pour illustrer l'enseignement de l'Église, en appliquant ces textes à Jésus-Christ, est plausible, mais non nécessaire ; et on n'a pas retenu l'hypothèse beaucoup plus simple d'une communauté judéo-chrétienne qui exprimait en araméen ou en hébreu une foi religieuse, encore imprégnée de Mosaïsme, mais déjà chrétienne, où le mélange des deux inspirations nous paraît hétéroclite et où donc il est bien facile de relever des disparates, des oppositions au moins apparentes qui nous choquent aujourd'hui, parce que nous avons derrière nous vingt siècles de culture proprement chrétienne, mais qui devaient fatalement se produire chez des Juifs non encore complètement débarrassés des pratiques et de l'esprit du Mosaïsme, comme le furent les judéo-chrétiens.

NOTES CHAPITRE V

1. Guillaume d'Occam (1297-1348), franciscain, élève puis enseignant à Oxford entre 1312 et 1324 ; ses idées novatrices le conduisirent à être cité devant la curie pontificale d'Avignon en 1324, cependant la subtilité et l'équivocité de ses principes lui permirent d'éviter une condamnation franche et il fut seulement consigné dans le couvent franciscain d'Avignon ; en 1328, il prit parti dans la lutte de l'Empire contre la Papauté et s'étant enfui, il rejoignit l'Empereur, pour lequel il se fit le doctrinaire de l'omnipotence de l'Etat ; en 1340, la Sorbonne interdit l'enseignement de l'occamisme et, en 1346, Clément VI dénonça « les doctrines sophistiquées d'origine étrangère qui égarent les théologiens ». Malgré cela, l'influence de l'occamisme ne devait cesser de croître, et c'est ainsi que, entre 1500 et 1510, Luther eut des maîtres occamistes au sein de l'Ordre des Augustins.

2. Les plus connus d'entre eux, Blondel, Leroy, Laberthonnière, ont posé, voilà près d'un siècle, les principes et les affirmations que nos théologiens modernes ne font que reprendre, généralement avec moins de franchise et de clarté, d'où l'intérêt qu'il y a à remonter aux sources.

3. Lorsque le livre de Maurice Blondel « L'Action » fut publié, il fut déferé au Saint-Office et l'auteur n'échappa à l'Index que grâce aux interventions puissantes du cardinal Perraud et de M. Ollé-Laprune. On lui demanda de corriger son livre et d'en retirer les exemplaires en vente. Ce qui fut fait. Mais Maurice Blondel en fit circuler sous le manteau des copies manuscrites particulièrement dans les séminaires.

M. Archambault témoigne ainsi : « Que l'opinion catholique autorisée, voire même l'enseignement ecclésiastique, se familiarise de plus en plus avec le point de vue blondélien, ceux-là le savent qui ont contact avec nos grands séminaires. J'ai vu, chez Bernoville notamment, les exemplaires photocopiés de "L'Action" que de jeunes clercs, dans l'impossibilité de se procurer le livre lui-même, se repassent de main en main, et je sais de la meilleure source que, servies à la fois par leur évidence intrinsèque et par l'inépuisable charité intellectuelle du maître, les idées blondéliennes s'infiltrèrent, en dépit de tous les malentendus, dans ces âmes conquises » (M. Archambault, dans les Cahiers de la Nouvelle Journée, n° 2 : le témoignage d'une génération).

Puis M. Blondel annonça son intention de revoir son œuvre et de l'amender en fonction de la doctrine catholique, mais il déclarait que « dans le fond, il n'avait jamais changé », dans la Revue du Clergé français du 1^{er} septembre 1919 et il demandait que l'on reconnaisse « l'orientation initiale et constante de son effort ». Enfin, il suffit de lire dans l'Encyclique Pascendi le chapitre intitulé « le Philosophe moderniste » où est développée la théorie de l'Immanence vitale pour voir que cet exposé est tiré pour l'essentiel du livre de Maurice Blondel sur « L'Action ».

NOTE CHAPITRE VI

1. Oui mais dans l'Église anglicane, on cherche en vain qui pourrait se présenter honnêtement comme un pape rival de celui de Rome.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

CHAPITRE I : LA GNOSE, TUMEUR AU SEIN DE L'ÉGLISE

- L'Étude des manuscrits de Nag Hammadi a été publiée par :
- Jean DORESSE : *Les livres secrets des Gnostiques d'Égypte*. T.I. *Introduction aux écrits gnostiques coptes découverts à Khenoboskion* (Plon, 1958).
T.II. *L'Évangile selon Thomas ou les paroles secrètes de Jésus* (Plon, 1959).
 - Jean DORESSE présente tous les manuscrits et en traduit les passages les plus importants. Ouvrage de base.
 - Mgr LAGIER : *L'Orient Chrétien*. t. I, p. 67 et suivantes : *La fraternité entre les erreurs anciennes et les modernes*. (L'œuvre d'Orient, 1935).
 - Jérôme CARCOPINO : *De Pythagore aux Apôtres*. (Flammation, 1956) ; l'auteur décrit une hypogée gnostique à Rome, au 2^e siècle, où des Chrétiens pratiquaient le culte du Serpent. Sur la F M: lire la description de la scène rosicrucienne et du rite d'initiation au grade de Rose-Croix dans :
 - Jean MARQUES-RIVIÈRE : *Les rituels secrets de la Franc-Maçonnerie d'après les archives du Grand-Orient et de la Grande Loge de France* (Plon, 1941).
 - Léon de PONCINS : *Christianisme et Franc-Maçonnerie*. (Editions de Chiré, 1975). Chapitre VII : *Théologie occulte et influence gnostique*.

CHAPITRE II : QUELQUES HERITIERS MODERNES DE LA GNOSE

Les livres sur la Psychanalyse et l'orientalisme sont légions et polluent actuellement les rayons des libraires.

Citons un ouvrage de base, hélas épuisé et introuvable :

- Dr François LAMASSON : *Origine et valeur de la Psychanalyse*. T. I : *Les Écoles psychanalytiques et leurs doctrines*. (Librairie de l'Université pontificale du Latran, Rome, 1965).
- Thomas MOLNAR : *L'Utopie, éternelle hérésie*. (Beauchesne, 1973) ; mine de renseignements de valeur.
- CORNELIS (H.) et LEONARD (A.) : *La gnose éternelle*. (Coll. Je sais, Je crois, A. Fayard, 1959) ; bon résumé succinct et clair.

Les écrits hermétiques ont été publiés par :

- Louis MENARD : *Hermès Trismégiste avec une Introduction sur les Écrits hermétiques* (réédité chez Guy Tredaniel, 1977).

Sur Hegel et la divinisation de l'Homme par le Gnose, un seul ouvrage, mais un maître-livre qu'il faut lire, relire et méditer, qui dispense de toute autre lecture :

- Michel CARROUGE : *La mystique du surhomme*. (N.R.F., Gallimard, 1948).
- Richard WURMBRAND : *Karl Marx et Satan*. (Apostolat des Éditions, 1977).

CHAPITRE III : DESCARTES ET LA FOI CATHOLIQUE

Le livre de base :

- Jacques MARITAIN : *Trois réformateurs : Luther-Descartes-Rousseau*. (Le Roseau d'Or, Plon, 1925).
- Henri MASSIS : *Visages des idées, suivi de A Contre-Courant, thèmes et discussions*. (Grasset, 1958) ; p. 299 à

la fin consacrées à la Révolution accomplie par Descartes dans la Philosophie.

- Maxime LEROY : *Descartes, le philosophe au masque*. (Rieder, 1929) ; source de renseignements curieux et peu connus.

L'étude la plus profonde et la plus sévère sur Descartes se trouve dans A. D. SERTILLANGES : *Le Christianisme et les philosophies*. T. II : *L'Âge moderne*. (Aubier, 1941).

Enfin, sur l'influence pernicieuse de Descartes :

- Pierre LASSERRE : *La jeunesse d'Ernest Renan : Histoire de la crise religieuse au XIX^e siècle* ; spécialement le tome III : *L'initiation philosophique d'Ernest Renan* dans lequel l'auteur montre bien l'opposition fondamentale qui existe entre la philosophie cartésienne et la philosophie thomiste. (Calmann-Lévy, 1932).

CHAPITRE IV : UN MYTHE HISTORIQUE DESTRUCTEUR DU CHRISTIANISME

Cette étude est le condensé d'un travail beaucoup plus considérable que nous publierons peut-être un jour. Nous sommes partis de :

- A. DUPONT-SOMMER : *Aperçus préliminaires sur les Manuscrits de la Mer Morte*. (Maisonneuve, 1950), et *Nouveaux aperçus sur les manuscrits de la Mer Morte*. (Maisonneuve, 1953).

Les thèses de cet auteur ont été critiquées par les P. Jésuites de la Revue « Les Études » parue à cette époque. Un petit résumé de ces critiques dans :

- Jean DANIELOU : *Les manuscrits de la Mer Morte et les Origines du Christianisme*. (L'Orante, 1957) ; petit livre très suggestif, mais dont nous ne suivons pas les conclusions.

La traduction des textes de Qumran se trouve dans :

- Albert VINCENT : *Les manuscrits hébreux du désert de Juda*. (A. Fayard, 1955).

- M. E. DEL MEDICO : *L'énigme des manuscrits de la Mer Morte*. (Plon, 1957).

Sur le problème des Esséniens, du même auteur, un ouvrage passionné, passionnant, contestable, dont nous ne suivons pas toutes les conclusions :

- H. E. DEL MEDICO : *Le Mythe des Esséniens des origines à la fin du Moyen Âge*. (Plon, 1958) ; qui rassemble une documentation de premier ordre.

Sur le problème de l'Ascia :

- Jérôme CARCOPINO : *Le mystère d'un symbole chrétien : l'Ascia*. (A. Fayard, 1955).
- Jérôme CARCOPINO : *De Pythagore aux Apôtres*. Déjà cité (Flammarion, 1956) ; décrit, dans sa dernière partie, l'hypogée des Innocents dans les Catacombes de Saint-Sébastien et complète son exposé par une étude intéressante des Judéo-Chrétiens et Ebionites à Rome.

Sur l'Essénisme prétendu de Jésus-Christ, il faut relire :

- Edouard SCHURÉ : *Les Grands Initiés, esquisse de l'histoire secrète des Religions : Rama-Krishna-Hermès-Moïse-Orphée-Pythagore-Platon-Jésus*. (Libr. académique Perrin, 1926). Inutile de préciser que cette thèse se retrouve dans toute la littérature ésotérique, occultiste et soi-disant « spiritualiste » qui encombre actuellement les rayons des libraires.
- Le Père Lucien ROURE : *La légende des Grands Initiés*. (Beauchesne, 1926) ; démolit les élucubrations de Schuré et de ses épigones.

Enfin sur la prise de Jérusalem par Titus :

- Léon HOMO : *Vespasien, l'empereur du bon sens*. (Albin Michel, 1949).

CHAPITRE V : FOI OU RAISON ? UN FAUX DILEMME A LA SOURCE DU MODERNISME

Relire :

- Jacques MARITAIN : *Trois réformateurs : Luther-Descartes-Rousseau* ; déjà cité.
- Georges GOYAU : *L'Allemagne religieuse : Le Protestantisme*. (Libr. académique Perrin, 1898).

Lire surtout les ouvrages du Père Julien FONTAINE, jésuite sécularisé par la suppression de son ordre, remarquables par la perspicacité d'un théologien qui a publié ses ouvrages bien avant l'Encyclique « Pascendi ».

- Abbé J. FONTAINE : *Les infiltrations protestantes et le clergé français*. (Victor Retaux, 1903).
- Abbé J. FONTAINE : *Les infiltrations kantiennes et protestantes et le clergé français, études complémentaires*. (1902).
- Abbé J. FONTAINE : *Les infiltrations protestantes et l'exégèse du Nouveau Testament*. (V. Retaux, 1905).
- Abbé J. FONTAINE : *La Théologie du Nouveau Testament et l'évolution des dogmes*. (Lethielleux, 1906).
- Joseph de TONQUEDEC : *Immanence. Essai critique sur la doctrine de Maurice Blondel*. (Beauchesne, 1933).
- P. GARRIGOU-LAGRANGE : *Le sens commun, la philosophie de l'être et les formules dogmatiques*. (Nouvelle librairie nationale, 1922) ont donné la critique la plus profonde du Modernisme philosophique.

CHAPITRE VI : LE MOUVEMENT D'OXFORD ET LES PIÈGES DE L'ECUMÉNISME.

Un seul ouvrage de base :

- P. THUREAU-DANGIN : *La Renaissance du Catholicisme en Angleterre au XIX^e siècle*. (3 vol., chez Plon, de 1899 à

1913) ; avec plusieurs articles publiés par l'auteur dans la Revue *Le Correspondant* à la même époque, sur le Cal Wisemann - le Cal Vaughan, etc.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

- Aaron, p. 107
 Abraham, p. 15-89-93
 Acton (Lord), p. 158
 Adam, p. 14-17-21-31-47-51-52
 (Adam-Kadmon, p. 34)
 Alexandre-Sévère, empereur,
 p. 15
 Amon-Râ, p. 33
 Ananie, p. 87
 André (le P.), p. 72
 Antiochus-Epiphane, p. 109
 Anselme (St), p. 65
 Apollonius de Thyane, p. 15
 Arnold, p. 148
 Aristobule, p. 110
 Aristote, p. 62-71-72
 Athanase (St), p. 13
 Augustin (St), p. 24-25-68-160
- Baillet (Abbé), p. 57-58
 Bannus, essénien, p. 82
 Basilide, p. 12
 Bellamy (Abbé), p. 74
 Berkman (Isaac), p. 59
 Blavatsky (Mme), p. 44
 Blondel (Maurice), p. 129-130-134
 Bonsirven (le P. Joseph), p. 80
 Bossuet, p. 68-70-71
 Burrow, p. 95
- Caligula, empereur, p. 81
 Calvin, p. 16-125
 Calypso, p. 16
 Carcopino (Jérôme),
 p. 15-16-21-92-93-95
 Carmignac (Abbé), p. 89-90
 Channerelle (le P.), p. 68
 Condillac, p. 75
 Cornelius (le centurion), p. 93-95
 Cousin (Victor), p. 76
- Danielou (le P. Jean),
 p. 80-87-89-91-92
 Darboy (Mgr), p. 153-158
 David (Le roi), p. 90
 Del Médico, p. 83-115-118
 Descartes, p. 57 à 68-71 à 78
 Dodsworth, p. 150
 Dostoiewsky, p. 54
 Duchêne (Mgr), p. 152
 Dupont-Sommer (Mr),
 p. 80-81-90-109
- Elie, le prophète, p. 96-97-107
 Elisée, le prophète, p. 96
 Emery (Mr), p. 74
 Enoch, le prophète, p. 117
 Epiphane (St), p. 13-89
 Etienne (St), p. 12-87-89-102
 Eve, p. 21-31-47
 Ezechiel, le prophète, p. 97
- Faber (le P.), p. 150-155
 Faulhaber, p. 57
 Faustus, évêque manichéen, p. 25
 Félix, gouverneur romain, p. 86
 Fichte, p. 40
 Fluttes (Abbé), p. 74
 Fontenelle, p. 73
 Frank (Jacob), p. 38-40
 Freppel (Mgr), p. 22
 Freud (Sigmound), p. 38-39
- Gabriel (le P.), p. 72
 Gallion, consul, p. 86
 Gasparri (Mgr), p. 152
 Goethe, p. 38
 Grégoire XVI, p. 155
 Guénon (René), p. 45-47

- Habacuc, le prophète,
p. 95-104-108-110
Halifax (Lord), p. 152-153-155
Hanan, Grand-Prêtre, p. 102-111
Harnack, p. 126
Hegel, p. 23-38-40-49 à 52-54
Hermès-Trismégiste, p. 14 à
16-38-48
Homère, p. 15-16
Hyrcaan II, p. 110
- Irénée (St), p. 13-15-22-93-118
Isaïe, le prophète, p. 95
- Jacques (St) le Mineur,
p. 11-14-101-102-107-111-113
Jean (St), apôtre, p. 11-14-92-107
Jean-Baptiste (St),
p. 87-93-96-97-164
Jérôme (St), p. 86-118
Jésus, fils d'Hanan, p. 113
Joseph (St), p. 99
Josèphe (Flavius), p. 81 à
86-92-101 à 103-108-111 à 113
Jung, p. 38-39-41-42
- Kaftan (le Pasteur), p. 128
Kant (Emmanuel), p. 129
Kardec (Allan), p. 44
Keble, p. 152-153
- Laberthonnière (le P.), p. 132-133
La Chaise (le P. de), p. 71
Lagier (Mgr), p. 17
Lamy (le P.), p. 71
Lanza del Vasto, p. 47
Leflon (Chanoine), p. 74
Leibnitz, p. 72
Léon XIII, Pape, p. 152-156-159
Leroy (Edouard), p. 130
Leroy (Maxime), p. 66
Lessing, p. 125
Lisle (Philippe de), p. 154-156
- Locke, p. 75-157
Luc (St), p. 93-96
Luther, p. 20-122 à 125-128
Lysias, tribun, p. 86
- Maccabées (Les), p. 84
Mackey (Dr), p. 32
Malebranche, p. 68
Manning (Cal),
p. 146-149-155-159-165
Marcellina, p. 15
Marcion, p. 13-25
Marcos, p. 13
Marie (Ste), p. 99
Marx (Karl), p. 38-41-54
Matthias (St) apôtre, p. 11
Matatias, p. 84
Melchisedec, p. 90-108
Ménandre, p. 12
Mercier (Cal), p. 153
Michée, le prophète, p. 108
Michel (A.), p. 84-110
Moïse, p. 84-99-100
- Napoléon, p. 74
Neith, dieu égyptien, p. 33
Newmann (Cal), p. 144 à
148-151-153 à 155-158-160 à 164
Nicolas, diacre, p. 12
- Occam (Guillaume d'), p. 122
Olttramare (Mr), p. 44
Onias III, p. 84-104-109
Orphée, p. 15
- Pacôme (St), p. 116
Pascal, p. 72
Paul (St),
p. 86-87-92-93-95-96-140
Philon d'Alexandrie, p. 81-82-84
à 86-102-107-116
Pie VI, p. 74
Pie X (St), p. 10-12-87-91-96
Pike (Albert), p. 32-33-34

- Platon, p. 15-33
Pline l'Ancien, p. 81-83-99-103
Pompée, p. 109-110-113
Portal (Abbé), p. 152-156
Pusey (Dr), p. 144 à 146-150-153
à 159-160-161
Pythagore, p. 15-16-33-44-59
- Ragon, p. 36
Rampolla (Cal), p. 152
Renan (Ernest),
p. 64-75-76-79-80-99
Ritschl, p. 126
Rousseau (J.-J.), p. 75
- Sabatier (Le Pasteur), p. 124
Salomon (le roi), p. 117
Satornil, p. 12
Schleiermacher, p. 126
Sébastien (St), p. 15
Serrouya (Mr), p. 83
Shapira (W.) p. 88-107
Schuré (Edouard), p. 99
Simon le magicien, p. 10-12-33
Strauss (David), p. 126
Swift, p. 72
- Teacher (J.L.), p. 88-95
- Tertullien, p. 13-25-26-28-31-47
Thomas (St) apôtre, p. 11-14
Thomas d'Aquin (St),
p. 12-40-68-71-168
Thot, dieu égyptien, p. 33
Timothée (le Patriarche),
p. 81-88-106
Titus, empereur, p. 80-109-110 à
113
- Ulysse, p. 16
- Vacherot (Mr), p. 48
Valentin, p. 13
Valla (l'Oratorien), p. 74
Valois (le Père de), p. 67
Vaughan (Cal),
p. 146-151-155-156
Vaux (le P. de), p. 83
Véron (le P. de), p. 67
Vespasien, empereur, p. 109-110
Voltaire, p. 72-73-99
- Wiseman (Cal), p. 148
Word, p. 150
- Zoroastre, p. 14-15

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	7
CHAPITRE I. — <i>La Gnose, tumeur au sein de l'Église</i> : données historiques - la révélation de Jésus-Christ - les procédés gnostiques ; l'enseignement de la Gnose ; les déficiences de la Gnose - le panthéisme - le problème du mal - le secret initiatique ; la F. M., maîtresse de Gnose - la divinité maçonnique - l'âme humaine - le Grand Architecte de l'Univers	9
CHAPITRE II. — <i>Quelques héritiers modernes de la Gnose</i> : la psychanalyse ; la notion d'inconscient ; l'hindouïsme occidental - la Théosophie - René Guénon ; de la Gnose au Marxisme, ou des progrès de l'esprit humain dans l'hérésie - les écrits hermétiques - Hegel dans sa « Philosophie de l'Histoire » - quelques conséquences dans la doctrine marxiste - léniniste	37
CHAPITRE III. — <i>Descartes et la foi catholique</i> : un Descartes secret ; un Descartes illuminé et prométhéen ; le refus du réel et de la Tradition ; le Dieu de Descartes ; une morale « par provision » ; les réactions contre Descartes ; l'enseignement de Descartes dans les collèges avant la Révolution ; l'enseignement de Descartes dans les séminaires au XIX ^e siècle ; le cartésianisme contre la foi	57
CHAPITRE IV. — <i>Un mythe historique destructeur du Christianisme</i> : une thèse tendancieuse : l'affaire des Esséniens ; des textes sollicités ; des objections escamotées ; des judéo-chrétiens oubliés ; le problème de l'Ascia ; précisions sur l'Ascia ; la légende de l'Essénisme de Jésus ; saint Jacques dit « le Juste » et la discipline de l'Arcane ; les juifs caraites ; le commentaire d'Habacucq et la ruine de Jérusalem ; les cimetières chrétiens et la censure ecclésiastique dans les premiers siècles de l'Église	79

CHAPITRE V. — <i>Foi ou raison ? Un faux dilemme à la source du modernisme</i> : la position du problème ; la philosophie protestante ; l'évolution du protestantisme vers la négation de toute foi ; la pénétration de la philosophie protestante dans l'Église catholique - l'influence du Kantisme - l'immanence vitale - la philosophie de l'action ; la réponse doctrinale de l'Église : le concile de Vatican I ; la réponse du sens commun ou la preuve par l'absurde	119
CHAPITRE VI. — <i>Le mouvement d'Oxford et les pièges de l'œcuménisme</i> : une critique ambiguë ; une position intenable ; un ritualisme trompeur ; un attentisme fallacieux ; un syncrétisme inacceptable ; une lettre de Newman ; le retournement post-conciliaire	143
— CONCLUSION	167
— NOTES BIBLIOGRAPHIQUES	175
— INDEX DES NOMS DE PERSONNES	181
— TABLE DES MATIÈRES	184

Exposer clairement des problèmes complexes : tel est le talent d'Étienne Couvert. S'exprimant dans une langue limpide, il simplifie, sans les déformer, les questions qu'il traite. On ne trouve pas chez lui le jargon abstrait qui rend si obscurs les développements des philosophes modernes.

Mais son livre est dense. Il est riche de beaucoup de lectures et fort d'une grande expérience dans la bataille des idées. On y retrouve la substance de quelques-uns de ces traités, aujourd'hui introuvables, qui faisaient la solidité, la sérénité et aussi le charme incomparable du classicisme catholique.